Acheté par moi 1 f 25 c.

Cuyré

150,-
1 2 Vols.
Destois
139
v.1
SMRS

PQ
2347
.M8
T5
1833
v.1
SMRS

[Vignettes de Jules David]

nom : Michel Masson
pseudonyme : [illegible]

THADÉUS

LE

RESSUSCITÉ.

TOME PREMIER.

OUVRAGES DE MICHEL MASSON.

(Tome I) de Paris

DANIEL LE LAPIDAIRE, ou LES CONTES DE L'ATELIER, 2e éd. 4 vol. in-8°. 30 fr.

LE MAÇON (Mœurs populaires), 3e édit. 4 vol. in-12. 12

Ces ouvrages ont été publiés sous le pseudonyme de MICHEL RAYMOND.

IMPRIMERIE DE FÉLIX LOCQUIN,
Rue Notre-Dame-des-Victoires, n° 16.

Tom. I. pag. 23.

THADÉUS

LE

RESSUSCITÉ

PAR

MICHEL MASSON,
(MICHEL RAYMOND)
ET
AUGUSTE LUCHET.

1

Deuxième Edition,
ORNÉE DE VIGNETTES DE JULES DAVID,
gravées par Thompson.

PARIS
AMBROISE DUPONT, ÉDITEUR,
RUE VIVIENNE, 16.

M DCCC XXXIII.

PREMIÈRE PARTIE.

—

L'EXTRAIT MORTUAIRE.

Croiriez-vous, Madame, que ce corps superbe, aux mouvemens élégans et souples, que cette belle tête, cette figure noble et pleine d'harmonie, cette bouche qui sourit, ces yeux qui brillent et vous regardent...., croiriez-vous que tout cela n'est qu'un cadavre.

MAGNUS MAROLL.
Traduction d'André Herpin.

Horror! horror! horror!
SHAKESPEARE.

Et qui m'épousera, moi?
ALEXANDRE DUMAS.

CHAPITRE PREMIER.

—

L'EXTRAIT MORTUAIRE.

L'année 1796 touchait à sa fin.

La comtesse Clarence de Vauxbuin, ou plutôt la citoyenne Vauxbuin, comme on disait alors, donnait à danser dans sa maison du quai Voltaire.

Minuit allait sonner, et le bal était dans toute sa splendeur. Il y avait plaisir et surprise à voir

tourbillonner cette foule brillante de jeunes femmes à peine sauvées des effrois de la Terreur, et déjà folles, rieuses, babillardes, comme si jamais idée triste, idée de sang et de mort, ne fût entrée dans leurs âmes : jolis enfans qui, les yeux encore chauds de larmes, ne savaient plus pourquoi ils avaient pleuré !

Elles dansaient de tout leur cœur, vraiment! Elles y mettaient de l'extravagance. Il fallait qu'elles eussent bien souffert pour s'amuser ainsi ; il fallait que leur existence privée fût bien malheureuse : car c'est une sûre comparaison à faire que celle-là, et la turbulence ou la tranquillité d'une femme au bal donnera toujours l'exacte mesure du chagrin ou de la joie qui l'attend au seuil de sa chambre à coucher.

En 1796, un bal était une chose rare et précieuse, une occasion de plaisir qu'il fallait prendre aux cheveux. Les réunions particulières n'avaient point encore reparu, ou, s'il en existait, empoisonnées de discussions politiques, finissant toujours par quelque scène affligeante, par des ruptures de mari et de femme, de frère et de sœur, de père et de fils, chacun s'en gardait avec soin, et courait chercher de moins

dangereuses distractions dans les bals et les concerts par abonnement des hôtels Richelieu, Thélusson ou autres. Là, mais seulement là, toutes les classes, toutes les opinions jasaient, riaient et sautaient confondues, avec une liberté, une égalité, une fraternité, vraiment admirables.

Le bal de la comtesse Clarence pouvait donc être considéré comme un événement, d'autant plus que, seule entre toutes les dames du faubourg Saint-Germain, la comtesse avait osé braver le préjugé politique d'alors, qui frappait d'une proscription souvent mortelle quiconque se faisait voir, dans la rue autrement qu'en voiture de place, et chez soi sans toute l'austérité des mœurs républicaines. Une sorte de privilége semblait protéger la citoyenne Vauxbuin; et, bien que son luxe excitât, ici l'étonnement, là le scandale, ailleurs l'admiration, les puissans du jour ne s'en effarouchaient pas. Au contraire, en assistant eux-mêmes aux somptueuses soirées de l'hôtel du quai Voltaire, ils semblaient approuver la conduite de Clarence, et encourager ceux qui seraient

tentés de faire comme elle. Oh! c'est que la citoyenne était bien à la cour directoriale!

Les salons étaient magnifiques. Une décoration grecque, en draperies écarlates semées de couronnes de chêne, les parcourait, attachée de distance en distance par des trophées éblouissans de dorures. De superbes girandoles, d'où jaillissaient des gerbes de bougies parfumées, descendaient, sveltes et gracieuses, de trois plafonds en dôme, enrichis de peintures ravissantes. Quoique l'on fût au mois de décembre, des corbeilles de fleurs aux vives couleurs, à la fraîche verdure, couvraient les consoles, et l'on marchait entre deux allées d'orangers, de rosiers et de myrtes. Comme les femmes paraissaient plus belles, les danseuses plus séduisantes, à travers cette atmosphère embaumée, éclairées de ces lueurs blanches, que voilait une vapeur magique! Comme la fatigue du bal, cette fatigue qu'on ne sent pas, animait et rougissait les teints, rendait les regards voluptueux et les poitrines palpitantes! Comme les mains s'abandonnaient molles et brûlantes aux amoureuses étreintes des cavaliers préférés, élégans

danseurs, plus vifs que la sautillante mesure de la valse, plus ardens que la flamme du punch qui ruisselait autour d'eux!

L'une de ces femmes, belle comme l'idéal de la sculpture, grande comme il n'est permis qu'aux beautés irréprochables de l'être, semblait régner en souveraine sur la foule enchantée qui l'entourait. Les autres étaient jalouses d'elle : on le voyait dans leur sourire; mais où trouver des mots pour exprimer cette jalousie par une critique? Elles se taisaient, les rivales, et leur silence pouvait à la rigueur passer pour de l'admiration. Cette femme était drapée à l'antique d'une robe de mousseline des Indes, que deux camées précieux agrafaient sur ses épaules d'albâtre. Une ceinture d'or uni, que fermait un autre camée, glissait sur sa taille divine, et des bracelets semblables entouraient ses bras nus. Un fastueux diadême étalait son ruisseau de pierreries sur son front si blanc et si pur; et c'était vraiment dommage, car les beaux cheveux noirs de cette femme eussent bien mieux encadré son charmant visage qu'un bandeau de diamans qui faisait mal aux yeux. Un grand châle de cachemire rouge, une mer-

veille alors, complétait ce majestueux ensemble, jeté sur le reste de l'habillement avec une négligence d'artiste. Qu'elle était superbe ainsi, Thérésa l'espagnole, Thérésa Cabarrus, madame Tallien !

Une autre femme, dans un salon voisin, faisait foule comme Thérésa; une bonne mère avec sa fille, bel enfant blond et rose. Et d'abord en regardant cette autre femme, on ne savait pas bien si c'était elle ou sa fille qu'il fallait admirer. Sa fille, jeune et timide créature, toute frêle, toute légère, ce qu'on appellerait une sylphide aujourd'hui, était bien plus jolie, bien plus fraîche qu'elle. Mais il y avait répandu sur la physionomie de la mère un charme indéfinissable; ses traits jouaient d'une façon enchanteresse : on se sentait de la sympathie pour elle; elle donnait envie de sourire en la voyant : et puis elle s'appelait madame Bonaparte, et son mari était général à l'armée d'Italie.

Autour de ces reines du bal papillonnaient les inutiles du jour, les incroyables de 1796, tout aussi ridicules que les nôtres. Les uns avaient un habit gris, une cravate verte vo-

lante, et les cheveux en oreilles de chien, poudrés. A d'autres, on voyait l'immense cravate blanche d'un pied, la cadenette et le débraillé complet. Dans une embrasure de croisée, causaient gravement deux jeunes Athéniens, le menton dans la main droite, enveloppés d'une longue et large toge blanche bordée de rouge, qui se plissait statuairement autour d'eux. Et le langage inimitable de l'époque : *ma paole pafumée; ma paole panachée!* Et les calembours! Et les coqs-à-l'âne! Et les jeux de mots! Et tout cet esprit faux du Directoire, esprit de balivernes et de grosses bêtises, bien fait à l'usage de ce temps, où l'on était affamé de rire!

Minuit allait sonner, et tandis que dans les salons de l'hôtel le plaisir animait, remuait, transportait tout le monde... un pavillon s'était ouvert au fond du jardin. Un homme en était sorti, sans doute pour venir écouter cette musique de bal qui l'importunait cependant, et le troublait de ses refrains, brisés par la bise de décembre.

Cet homme pouvait avoir trente ans. Il était d'une haute et riche stature. Son costume n'avait rien de l'extravagante recherche des cos-

tumes à la mode; simple et sévère, il allait bien à sa physionomie grave, à la pâleur de ses joues, aux rides prématurées de son front. Appuyé contre un vieux marronnier que la lune argentait de ses froids rayons, les bras croisés, son chapeau rabattu sur ses yeux, il prêtait machinalement l'oreille au bruit de l'orchestre, aux éclats de rire, aux cris de joie qui lui venaient par fragmens, par débris, à travers la triple clôture des rideaux, des vitres et des volets. Ses regards semblaient exclusivement fixés sur une fenêtre du premier étage de l'hôtel; ils n'en descendaient que pour se porter au cadran d'une montre qu'il tenait suspendue à son cou, et dont les aiguilles allaient tout à l'heure se réunir sur le plus haut chiffre.

Bientôt la voix cassée d'un coucou de cuisine cria minuit par une lucarne ouverte au niveau du sol; presque au même instant la fenêtre du premier étage s'éclaira, et laissa voir une forme humaine qui se dessinait rapidement sur les blancs rideaux de mousseline.

— « La voilà ! dit entre ses dents l'homme du pavillon. »

Et se détachant lentement de l'arbre qui le

soutenait, il marcha vers une porte basse, cachée par un bouquet de rosiers alors tout blancs de neige. Il l'ouvrit. On entendit dans l'escalier dérobé le bruissement d'une mante de soie : une femme descendait portant une petite lanterne. Quand elle fut en bas, elle l'éteignit, et prit la main que lui tendait l'homme qui avait ouvert la porte. Ils traversèrent le jardin, faisant crier sous leurs pieds le gazon durci par les frimas, et se jetèrent précipitamment dans le pavillon. On entendait toujours le bruit de l'orchestre, et les éclats de rire et les cris de joie.

Quand ils furent entrés, l'homme ferma la porte. Il aida sa compagne à franchir cinq à six degrés qu'éclairait une bougie placée sur le dernier; puis, poussant une autre porte, ils se trouvèrent à l'entrée d'une pièce arrangée en cabinet de travail, et dans laquelle brûlait un bon feu. L'homme tira une bergère près de la cheminée; la femme s'y assit, et, rejetant en arrière le capuchon de sa mante, fit voir à l'habitant du pavillon les traits connus de la comtesse Clarence de Vauxbuin.

— Bonsoir, Thadéus, dit-elle d'une voix

altérée; car elle avait pris froid en passant de l'air chaud des salons à l'air glacé du jardin.

— Bonsoir, Clarence, répondit Thadéus.

Il y eut une pause. Chacun des deux interlocuteurs semblait attendre que l'autre l'interrogeât. Il y avait évidemment gêne des deux parts. Thadéus, debout, les bras croisés, regardait la comtesse. Enfoncée dans les coussins de la bergère, les pieds sur les chenets, la comtesse regardait le feu, tout occupée en apparence des rumeurs fugitives du bal que le vent apportait de temps en temps, presque éteintes par la distance.

Enfin Thadéus fit un pas vers la cheminée; il posa son coude sur la tablette, et le corps à demi tourné vers Clarence, il dit, après avoir toussé légèrement :

— Vous avez quitté votre monde..... Ne craignez-vous pas que votre absence soit remarquée ?

La voix de Thadéus avait fait tressaillir madame de Vauxbuin.

— Non, répondit-elle avec embarras, les yeux toujours fixés sur les tisons. Le souper est

pour une heure; on me croit occupée à donner des ordres.

— Pour une heure! Alors le temps doit vous être précieux..... Vous m'avez fait prier de ne point partir sans vous avoir vue, de vous attendre ce soir jusqu'à minuit.... J'ai obéi. Qu'avez-vous à me dire? J'écoute.

— Je vous dérange peut-être, dit d'une voix sourde la comtesse.... J'aurais pu remettre à demain..... ou même vous écrire.... Oui, je crois que je ferai mieux de vous écrire.

Elle fit un mouvement pour se lever.

— Pourquoi? répondit Thadéus. Il faut que le sujet soit important, puisque vous avez tantôt choisi cette heure, et que votre fête n'a point été un obstacle au rendez-vous. Parlez donc, je vous en prie. Moi aussi, j'aurai à vous entretenir d'une affaire grave. Autant vaut la nuit que le jour, et la correspondance entraîne toujours des lenteurs.

En achevant ces paroles, il alla pousser le verrou de la porte. Quand il revint, la comtesse avait pris son parti.

— Thadéus, dit-elle, je ne vous reprocherai point la froideur, l'indifférence que

vous me témoignez depuis quelque temps. Vous avez pour vous conduire ainsi à mon égard des motifs dont nous discuterons plus tard la valeur. Ce n'est point une explication sentimentale que je viens provoquer entre nous : l'amante abandonnée, plaintive, n'a rien à faire ici. Je suis une femme, Thadéus, et vous êtes un homme. Nous sommes libres tous deux de faire de nos cœurs ce que bon nous semble, et j'aurais aussi mauvaise grâce à vouloir retenir l'élan du vôtre que vous l'élan du mien, n'est-il pas vrai, mon ami?

— Je ne sais à quoi tend ce discours, répondit Thadéus : cependant, si vous avez besoin d'être tranquillisée sur le point que vous venez de toucher, je puis vous jurer qu'aucune autre femme.....

— Il ne s'agit pas de votre fidélité, interrompit en souriant la comtesse.... Me croiriez-vous jalouse, par hasard? J'ai trop d'amour-propre pour cela. Tenez, puisqu'aussi bien il faudrait le faire tout à l'heure, établissons notre conversation sur son véritable terrain. Thadéus, je suis enceinte.

— Enceinte!!!

— Oui..... Comment pensez-vous que je doive traiter cet événement ?

— Comme un malheur, Clarence, dit Thadéus avec énergie, comme un grand malheur!

— Pourquoi donc? Ce n'est pas ainsi que je vois les choses, moi. C'est un moyen qui nous arrive de resserrer les liens un peu lâches qui nous unissent l'un à l'autre; mon enfant sera notre centre d'affections, notre but, notre ambition, notre avenir : nous serons heureux de lui et par lui.

— Vous l'aimerez donc? dit amèrement Thadéus.

— Si je l'aimerai ! Ne me viendra-t-il pas de vous?

Et Clarence, en parlant ainsi, leva les yeux sur son amant. Il y avait dans son regard une singulière expression, un mélange de sentimens les plus opposés. Le trouble de Thadéus en fut augmenté.

Au bout d'une minute, la comtesse reprit :

— Eh bien ! vous ne me parlez pas? Qu'avez-vous l'intention de faire? Ce n'est pas pour rien, ce me semble, que je suis venue au milieu de la nuit vous confier mon secret ! Une

femme attend quelque chose de l'homme à qui elle dit : Je suis enceinte de toi !

— Clarence, dit lentement Thadéus, je vous l'avouerai : ce que je viens d'entendre m'a terrassé comme un coup de tonnerre. J'hésite encore à croire que ce soit vrai ; et cependant quel motif auriez-vous de me mentir à cet égard? Aucun. Il faut donc que j'accepte le malheur comme réel, et que je le déplore.... car notre position l'un envers l'autre est si bizarre, n'est-ce pas ? Laquais et maîtresse, n'est-ce pas, Clarence ? Le secrétaire d'une comtesse n'est guère plus que le valet d'une bourgeoise.

— Oh ! c'est mettre les choses bien au pis !

— Croyez-vous? Au fait, on dit le citoyen Thadéus comme on dit la citoyenne Vauxbuin. Nous sommes égaux devant la loi !

Il sourit avec ironie.

— Si j'étais, continua-t-il, le portier de cet hôtel, et vous Marie, la fille du jardinier, cette simple fille, si franche et si naïve, mon cœur en ce moment suffirait à peine au torrent de bonheur qui l'inonderait ; nos deux mains seraient déjà posées l'une dans l'autre, Clarence, et notre enfant aurait une famille. Alors, comme

vous le disiez tout à l'heure, cet enfant serait le centre de nos affections, notre but, notre ambition, notre avenir! Mais il n'en est pas ainsi. De vous à moi, il ne peut rien y avoir de public ni d'honorable; rien qui ne soit mystère, secret et souillure. Entre nous, jamais d'union que celle de l'intérêt et des sens. Nos cœurs ne s'entendent plus.... vous le savez... C'est donc un orphelin qui va naître!

— Qui te l'a dit, Thadéus?

— Oui.... oui.... c'est un orphelin qui va naître, reprit-il d'une voix étouffée par son émotion.

La comtesse lui prit la main et l'attira plus près d'elle.

— Écoute-moi, mon ami. Tu te rappelles comment tu es venu dans cette maison. La recommandation du comte de Vauxbuin mourant te servit de passeport auprès de sa veuve. C'était mon devoir de bien t'accueillir, et, sous ce rapport, tu n'as pas à te plaindre de moi, n'est-ce pas? Car je ne voulais pas te mettre dans ma dépendance. Tu pouvais être le maître ici comme moi; mais ton orgueil rejetait mon hospitalité comme une aumône. Tu as voulu

gagner ta vie; tu l'as voulu absolument, tu t'en souviens? Je t'ai fait mon secrétaire, mon intendant, que sais-je! tu connais mieux tes fonctions que moi. Tu étais un serviteur dangereux, Thadéus! Je me suis repentie plus d'une fois de t'avoir retenu quand tu voulais partir. Et comment ne pas te retenir, toi, si intéressant, si beau, si aimable! Sais-tu que nous nous sommes bien aimés, Thadéus? Sais-tu que pendant plus de six mois je ne voyais, ne cherchais, ne comprenais rien hors de toi?

— Et maintenant? dit gravement Thadéus.

— Maintenant tout est bien changé, voulez-vous dire? C'est vrai; mais à qui la faute?

Thadéus fit un geste d'étonnement.

— La violence des souvenirs m'emporte, ajouta précipitamment la comtesse; je me complais à rappeler ce passé qui fut si doux...; j'ai tort. Revenons au présent. Je suis maîtresse de ma fortune et de mes actions; personne n'a droit à m'en demander compte. Je suis encore jeune, encore belle. J'ai du crédit, on le sait. Je suis bien avec la royauté du jour; j'ai cette nuit dans mes salons l'élite des puissances républicaines. Oh! je ne manquerai pas de partis.

Parmi ceux qui me composent une cour et dont je repousse les hommages, j'en sais plus d'un qui fermerait les yeux sur ma faute... Et d'ailleurs, est-il si difficile, placée où je suis, de dissimuler une grossesse et d'en cacher les résultats? Mais à quoi bon? Thadéus, vous n'avez point de nom, point d'état, point de patrie, point de famille; je puis vous donner tout cela : vous êtes pauvre, je puis vous rendre riche.... Devenez mon mari !

— Votre mari, Clarence! c'est impossible! répondit l'amant de la comtesse. Et le sang refluant avec violence vers son cerveau, enflamma ses joues tout à l'heure si pâles; ses jambes ne le soutenaient plus. Il se laissa lourdement tomber sur une chaise, et tenant sa tête à deux mains, il redit avec désespoir : — C'est impossible !

— Impossible! répéta la comtesse tout émue, et donnant à l'agitation de son amant un motif qui flattait vivement son amour-propre. Non, mon ami, ce n'est pas impossible. Tu n'y crois pas, toi! Tu te repentiras d'avoir méconnu ta Clarence. Elle n'est pas si folle, si légère, vois-tu, Thadéus; Tu la jugeais mal. Calme-toi...,

calme-toi... J'ai dit la vérité ; nous nous marierons. Tu ne partiras pas; tu n'iras pas te renfermer l'hiver dans cette vilaine terre de Vauxbuin : tu resteras avec moi. Demain, cette nuit, je te déclare à tout le monde... je te présente à tous mes amis.

— Non, Clarence! non ! dit Thadéus avec explosion, ne dites rien ! ne faites rien ! Je ne veux pas vous épouser... Je ne le veux pas.

— Vous ne voulez pas m'épouser ! s'écria la comtesse, repoussant avec violence la bergère où elle était assise. Elle se leva debout. Sa mante qui tenait à peine à ses épaules, tomba sur le parquet et la laissa voir dans sa magnifique toilette de bal. Elle était vêtue en Bacchante. Des bandelettes de peau de tigre auxquelles s'attachaient des grappes de raisin en or, serraient les flots de sa chevelure noire qui s'échappaient çà et là, et donnaient une expression terrible à son visage alors animé par la colère. Par-dessus sa robe blanche bordée d'une large guirlande de feuilles de pampre, tombait jusqu'aux genoux une tunique bleue étincelante d'or et de diamans. Ainsi vêtue, ainsi parée, tout le corps frémissant, les veines du cou gonflées, le bras

nu, étendu vers Thadéus, et des éclairs dans les yeux, elle faisait peur à voir.

— Ah! tu ne veux pas m'épouser, lâche! dit-elle après un moment de cette effrayante pantomime; tu ne veux pas! toi, misérable enfant trouvé, toi qui n'as rien, toi qui n'es rien! Tu auras déshonoré une femme du monde, une femme riche, au sang noble, et tu la laisseras là ensuite, comme une servante, comme une fille du peuple! Cette femme aura été bonne et généreuse envers toi, pauvre mendiant! Elle t'aura pris et nourri, mourant de faim que tu étais! Elle t'aura aimé, la folle! l'indigne! sans rougir de son amour! Et quand, pour combler la mesure de ses bienfaits, elle te fera l'insigne honneur de t'appeler à elle, de te dire: Partage tout avec moi! tu refuseras, tu lui jetteras au nez un insolent *je ne veux pas!* Mais qui es-tu donc, pour dédaigner cette femme, dis? où as-tu pris le droit de la mépriser? Parle! parle donc! pourquoi ne veux-tu pas? Hein?

Thadéus, pendant cette sortie furibonde de sa maîtresse, s'était remis de son émotion; ses joues avaient repris leur pâleur. Il sourit amè-

rement en écoutant Clarence, et quand elle eut fini :

— Ces derniers mots sont bien, dit-il ; vous auriez dû les dire en commençant, et vous arrêter là, car le reste est d'une insigne maladresse. Comment avez-vous pu, femme du monde et de la haute société, me laisser lire si clairement dans votre âme ? En vérité, c'est impardonnable ; avouez-le, Clarence !

La comtesse se mordit les lèvres jusqu'au sang.

— Tout à l'heure, continua gravement Thadéus, après m'avoir fait votre proposition, vous vous attendiez à me voir tomber à vos genoux, n'est-ce pas ? des pleurs de joie et de reconnaissance devaient inonder mes yeux : voilà ce que vous espériez ! Mais il n'en pas été ainsi. Le misérable, l'enfant trouvé n'a point répandu de larmes, il ne s'est point agenouillé pour baiser le bas de votre robe.... L'orgueil de la grande dame s'est révolté alors, il a contracté sa jolie figure à la rendre laide ; il a mis dans sa bouche un torrent d'injures.... Et le pire de tout cela, c'est que le pauvre mendiant a vu que c'était une aumône de plus qu'on avait

voulu lui faire.... Ah ! comtesse, quelle école !

Ces tranquilles paroles de Thadéus mettaient madame de Vauxbuin hors d'elle-même. Ce fut presque en pleurant de rage qu'elle répondit :

— Mais enfin pourquoi ? Qu'est-ce que je vous ai fait ? qu'est-ce que vous avez contre moi ? Il faut que vous me le disiez. Vos sarcasmes ne sont pas une réponse.

Il garda le silence et se mit à refaire le feu qui s'était dérangé.

— Je vous en prie, monsieur, expliquez-vous ! s'écria-t-elle en le tirant par l'habit ; c'est une infamie, cela !...

Il releva la tête, et la rougeur sur le front, d'une voix mal assurée, en cherchant ses mots, il dit : Ce mariage ne doit pas se faire... Il n'y faut plus songer.... Nous serions malheureux ensemble.... Nos caractères ne pourraient sympathiser... Soyez raisonnable, madame, voyez comme déjà nous vivons depuis quelques mois.. Plus d'intimité..... plus de confiance..... des querelles..... des brouilles.... Des semaines entières sans nous parler, sans nous voir.... Et cependant nous ne sommes pas mariés. Que se-

rait-ce donc ?... Il y aurait de la folie, Clarence.

— C'est cela, répondit impétueusement la comtesse, accusez-moi de ce changement ! Vient-il de moi, je vous prie? Pourquoi m'avoir froissé dans tous mes goûts, avoir traité mes habitudes de manies, mes besoins de caprices ? Pourquoi ce despotisme de votre caractère sur le mien, ces opinions tyranniques, cette superbe sagesse qui prétendaient réduire à zéro tout ce que vingt ans de vie dans le monde m'ont enseigné ?

— Dites plutôt, s'écria Thadéus enchanté de voir la conversation prendre cette tournure, dites plutôt pourquoi tant de légèreté, de coquetterie d'une part, et de l'autre tant de haine pour l'intrigue et de mépris pour ceux qui l'emploient. Ne froncez pas le sourcil, madame! J'étais un indulgent ami pour vous, avant de devenir ce que vous dites, un maussade et importun conseiller : c'est qu'alors vous n'aviez pas encore ouvert votre maison aux infamies politiques qui en font aujourd'hui la succursale du petit Luxembourg ; c'est qu'alors je ne vous voyais pas briguer publiquement l'hon-

neur de passer pour l'amie, la confidente, la maîtresse de Barras. Ah! c'est franc, cela; c'est dur même; mais vous l'avez voulu, et vous auriez mauvaise grâce à vous en fâcher. Or, dites-moi : si j'étais votre mari, quel serait mon rôle? Complaisant et bon homme, il me faudrait discrètement, sans doute, prendre mon chapeau, et quitter le salon quand un des satrapes du Directoire aurait la fantaisie de vous visiter; il me faudrait perdre l'ouïe et la vue, n'est-ce pas? sauf à vous faire de temps en temps quelque respectueuse représentation, que vous recevriez en vous moquant de moi, en me disant que je suis un homme ridicule!... Par la mort! madame la comtesse, Thadéus vous a aimée de toute son âme, mais vous étiez digne de lui alors! du moins vous passiez pour telle aux yeux du monde et aux siens!... En cessant de l'être, vous avez tout rompu... Et remerciez Dieu si vous n'étiez alors, Thadéus et vous, qu'amant et maîtresse... Car autrement il vous eût tuée, voyez-vous! Jugez si maintenant il serait prudent à vous de devenir ma femme.

Il dit ces dernières paroles avec une énergie terrible. Les rôles étaient changés.

— Thadéus, reprit la comtesse d'une voix tremblante, je vous croyais plus généreux.... C'est mal d'outrager ainsi une pauvre femme!.. J'ai eu tort tout à l'heure, j'en conviens.... ; mais dame! vous me poussiez à bout.... Mon ami, c'est vrai, j'ai été légère et frivole, j'ai compromis follement ma réputation... Mais vous savez la vérité de tout cela, vous! et votre main ne se leverait point pour affirmer que je suis coupable. Pardonnez-moi, mon ami! Je vous promets de suivre en tout vos conseils maintenant, de toujours me défier de mes inspirations. Vous serez content de moi, Thadéus; et, s'il le faut... si vous le croyez bon.... après notre mariage, nous irons à Vauxbuin... De cette façon, je pourrai rompre avec celles de mes connaissances qui ne vous conviennent point. Est-ce bien, mon ami? dites. Voyons... parlez-moi donc! embrassez-moi!

Et de ses deux bras si ronds et si frais elle entourait le cou de son amant, elle le regardait avec un voile de pleurs sur les yeux. Il perdit de sa fermeté en la voyant ainsi pendue à lui! L'amour qu'il avait eu pour cette femme se réveilla.

— Que tu es belle ! lui dit-il en soupirant, que tu es séduisante !... Pourquoi faut-il?...

Et il s'arrêta court.

— Encore des regrets ! encore des injures au passé ! répliqua-t-elle avec un charmant sourire. Allons, plus de soupirs.... plus de cette mine triste. A quand notre noce, dis ?

Il tressaillit à cette question si directe.

— A quand, Clarence ?

— Oui... N'est-ce pas convenu ?

Elle fronçait déjà le sourcil. Il lui défit les mains d'autour de son cou, et l'œil baissé, haletant comme un criminel, la sueur froide par tout le corps : — Ne vous ai-je pas dit que c'était impossible, murmura-t-il avec des sanglots dans la voix.

— Encore ! mon Dieu ! mon Dieu !... Mais c'est abominable ! c'est indigne! Et la raison?.. la raison !!...

— La raison? ... c'est un secret.... un secret horrible qui ne doit pas sortir de là...

Il se frappait la poitrine, le malheureux ! Il levait au ciel ses regards désespérés, et ses cheveux se dressaient sur sa tête.

— Mais enfin je suis enceinte, moi ! dit

Clarence ; et vous ne pouvez pas me traiter comme ces viles créatures que l'on achète dans la rue !... Un honnête homme ne peut pas ainsi marcher sur sa victime !... Voyons, monsieur, expliquez-vous ! Êtes-vous marié ?

— Vos questions sont inutiles, Clarence. Je vous dis que vous ne saurez pas mon secret.

— Êtes-vous marié ? répondez ! Je le veux ! je le veux !

— Non !... Et si vous me questionnez encore, vous êtes une folle.

— Et vous un lâche ! vous un homme sans cœur, un homme que je méprise, que je renie, que je chasse à l'instant de chez moi !

— Clarence !!!

—Je suis la comtesse de Vauxbuin, monsieur, je suis votre maîtresse ! Du respect, valet ! et rendez-moi vos comptes.

— Moi un valet ! s'écria Thadéus furieux ; moi un lâche ! C'est vous qui êtes lâche ! c'est toi qui n'as pas de cœur, furie ! car tu sais bien que tes outrages sont sans danger ; tu sais bien que je ne t'en demanderai pas raison !... O femme ! si tu étais un homme !!!

La rage le suffoquait. Il s'arrêta pour reprendre haleine.

— Et que me ferait à moi que tu fusses un homme, reprit-il d'une voix qui n'avait plus rien d'humain. Va! Frappe-moi, crache-moi au visage, marque-moi la joue d'un soufflet, égratigne-moi de tes ongles!.. Et n'aie pas peur.... car je ne suis rien, moi ! je suis moins que ton chien, comtesse.... Je suis un cadavre!!... Ah ! tu ris ! Ne ris pas, par l'enfer ! tremble plutôt! Je suis un cadavre, te dis-je!!!.. Voudrais-tu pas épouser un cadavre ?

Alors, enfonçant d'un coup de poing le tiroir à secret de son secrétaire, il en sortit un papier qu'il jeta sur les genoux de la comtesse. — Pour se marier, il faut des papiers, dit-il, voici les miens. Lis !...

La comtesse prit ce papier et ne put lire ce qui était dessus.

— Qu'est-ce que cela? dit-elle tout effarée.

— Cela ! c'est mon extrait mortuaire... Ah ! ah ! ah ! ah ! Cela veut dire que j'ai été pendu, moi Frédéric, comte de Wurzheim; pendu à Berlin, le 16 septembre 1795 ! ! !

Elle fit un cri.... La tête lui tourna.... Elle s'évanouit....

Une heure sonnait, et le dernier fanfare de l'orchestre, appelant les convives à la somptueuse *medianoche*, vibrait éclatant dans les airs !

SÉPARATION.

Pleurer pour un homme! Laissez-donc, madame! Un de perdu, dix de retrouvés.

MA PORTIÈRE.

La résolution est une forte chose; elle a rendu plus d'un poltron brave, et quelques femmes chastes.

STERNE. *Tristram-Shandy.*

Le pauvre homme vivait entre deux idées qui le nourrissaient en l'empoisonnant; entre sa mère qui allait mourir et son enfant qui allait naitre, entre une tombe et un berceau.

D. JUAN D'ALPIAGA. *El Majo.*
(*Traduction d'André Herpin.*)

CHAPITRE II.

—

SÉPARATION.

Le jour était venu quand la nombreuse compagnie réunie chez la comtesse de Vauxbuin abandonna les riches salons du quai Voltaire. Clarence avait fait les honneurs du souper avec une grâce charmante, et plusieurs personnes même remarquèrent qu'elle était plus animée, plus rieuse que de coutume. En cherchant bien

sur sa figure cependant, un observateur exercé aurait facilement découvert le mensonge de ces rires, le vrai sens de ces reparties qui faisaient éclater et trépigner les convives ; il aurait vu des larmes et de la terreur sous le masque follement joyeux de la belle bacchante. Il aurait lu la présence d'une pensée terrible, la révélation d'une torture intime, dans ses regards fixes, dans le jeu convulsif de ses muscles, de ses lèvres qui frémissaient et blanchissaient tantôt, et tantôt se crispaient et remuaient comme pour dire des mots insaisissables. Il aurait eu pitié d'elle à voir les soubresauts qu'elle faisait lorsqu'un éclat de voix venait brusquement frapper son oreille. Il aurait compris les malaises qui la prenaient au cœur de temps en temps, et lui rendaient le visage pâle, en dépit du rouge dont elle avait recouvert ses joues à son retour du pavillon. Mais pourquoi cet observateur attentif se serait-il trouvé là ? Parmi tout ce monde, qui soupçonnait la véritable cause de l'absence faite tout à l'heure par la comtesse ? Qui se fût avisé de croire qu'elle avait disparu à minuit pour autre chose que pour veiller au magnifique ensemble de leurs plaisirs, et ajou-

ter quelque séduisant accessoire à sa toilette si séduisante déjà ? Et d'ailleurs, n'avait-on pas alors bien d'autres occupations, et de plus agréables ? Ces tables, ces buffets surchargés de tout ce que l'art et le luxe pouvaient offrir d'attraits à la sensualité, de tributs et d'excitans à la gourmandise ; ce couvert resplendissant de vermeil et d'or ; ces cristaux qui réfléchissaient dans leurs mille facettes les feux bleus, rouges, verts des lustres ; et, tout autour des tables, ces guirlandes de femmes ravissantes dans leur voluptueuse nudité de bal, lasses de plaisirs, abîmées de danse, et venant puiser là de nouvelles forces pour des plaisirs nouveaux, pour des danses nouvelles ; et ces parfums qui brûlaient partout, mêlant leurs vapeurs orientales à l'arôme du festin, aux carboniques émanations du champagne, aux fraîches exhalaisons des fleurs ; et ce bruit étourdissant, ce cliquetis de verres et d'argenterie, ces rires, ces éclats, ces cris, ces mots qui n'ont de signification qu'à table, qui se choquent, se croisent, se brisent en l'air, et n'arrivent pas jusqu'à l'oreille qui devait les recevoir, ou bien se trompent en chemin et tombent à qui ne peut pas les compren-

dre; cette marche magique d'un repas de nuit, qui de la réserve et du respect que l'on avait en s'asseyant, vous mène vite comme l'éclair, et sans que vous y songiez, aux familiarités, aux libertés, aux tutoiemens, aux étreintes de mains, aux froissemens de genoux... gradation infernale, satanique échelle de perdition que le sommelier peut seul vous expliquer, car seul il sait combien de bouteilles on a bues! Et puis à la fin, quand on a tout mangé, quand on a tout bu; quand le café tombe brûlant de la cafetière d'or dans les tasses de vermeil, tous ces yeux qui brillent et se font petits, tous ces teints qui s'animent, toutes ces langues qui bavardent, toutes ces têtes de femmes qui s'enivrent, et tournent et se renversent joyeusement en arrière, éperdues d'amour, étourdies de punch !.... Comment, au milieu de tout cela, les yeux brûlés, les oreilles brisées, à moitié fou que l'on est de sa joie et des mille joies qui bourdonnent et jasent ici, là, devant, derrière, partout; comment s'attacher à une femme, à une seule, et l'observer en détail, et scruter les mystères de sa physionomie, savoir si son bonheur est pur, si son ivresse vient de

son âme ou de son verre, si sa bouche ment quand elle rit, si le rayon qui l'illumine part du ciel ou de l'enfer, si la sueur qui l'inonde est brûlante ou glacée?... Non! cela n'est pas possible.

Donc, si le visage de la comtesse gardait quelques traces de la terrible scène du pavillon, elles échappèrent à tous les convives. Au reste, Clarence savait, quand il le fallait, se posséder parfaitement : elle joua son rôle jusqu'au bout de manière à produire l'illusion la plus complète; et peu de femmes prirent congé d'elle sans lui porter envie, sans se dire : Qu'elle est heureuse!

Mais quand tout le monde fut parti, elle laissa tomber son masque; cette force fiévreuse, cette puissance d'inflammation, qui l'avaient soutenue, s'évanouirent, et la plus horrible réaction s'opéra en elle. Ce fut en chancelant, et la respiration coupée, qu'elle monta l'étage qui conduisait dans sa chambre à coucher; et lorsqu'elle entra, ses femmes qui l'attendaient furent effrayées du bouleversement de ses traits. D'une voix brève elle leur ordonna de se dépêcher, défaisant ou plutôt déchirant elle-même

les pièces de son éclatant costume; puis elle les congédia, poussa le verrou de sa porte, et tomba sur une chaise qui faillit se rompre sous son poids.

Oh! qu'elles étaient amères et funestes les pensées qui vinrent en foule assaillir cette femme! Comment essayer de peindre l'affreux combat qu'il lui fallut soutenir! Car vraiment elle avait bien aimé Thadéus, et le souvenir des heures, des journées, des nuits de délices qu'ils avaient passées ensemble, la poursuivait comme un remords. Quoique son cœur renfermât toutes les corruptions du grand monde; quoique l'ambition, l'orgueil, l'envie de briller, la soif des richesses et des honneurs, fussent ses principaux mobiles, elle n'avait pu échapper à l'influence singulière que Thadéus exerçait sur tout ce qui l'approchait. Malgré la détestable éducation qui avait perverti le jugement et faussé les sensations de Clarence, rien de ce qui rendait Thadéus si supérieur aux autres hommes ne lui était échappé. Aussi, que de sacrifices elle s'était imposés pour lui plaire! Que de privations, de renonciations, ayant toutes pour but l'amour de cet être mystérieux! Que

de recherches, que d'études pour arriver à connaître son cœur, à partager ses sympathies, à épouser ses répugnances! Que de ménagemens, que de travail pour lui cacher ce qui le blessait en elle, quand elle ne pouvait pas se vaincre elle-même! Et lorsqu'enfin, touché de ses soins, cet étranger si misanthrope, si farouche, était venu lui dire *je t'aime;* quand il lui avait sôuri; quand il avait éclairci pour elle sa sombre physionomie, déplissé pour elle son front sévère, de quel bonheur ineffable elle s'était sentie pénétrée! Comme elle s'était trouvée fière de sa conquête! Comme ses amies, les autres femmes, avec leurs amans ordinaires, lui avaient semblé petites à côté d'elle!

Ensuite, comme tous les amours de ce monde-là, son amour s'était usé: mais, en disparaissant, il lui avait laissé pour Thadéus un sentiment de préférence qui souvent allait jusqu'à l'admiration. L'image de cet homme surgissait toujours pour elle du milieu des intrigues, des dissipations tumultueuses, des torrens de plaisirs où elle se plongeait, et c'était toujours à lui qu'elle revenait heureuse de se faire gronder, quand elle était lasse de tout cela et que

ses facultés épuisées lui criaient merci!.. Bientôt sa nouvelle position de femme lui fut révélée. Elle allait devenir mère, et d'un fils peut-être ! elle qui avait tant désiré un fils ! Cette idée la transporta; elle grandit à ses yeux les torts de sa conduite à l'égard de Thadéus; elle lui donna de l'enthousiasme, de la générosité, de la grandeur. Elle lui inspira d'aller trouver le père de son enfant et de lui dire : — Sois mon mari ! pardonne-moi. Je serai bonne, douce et fidèle ; tu seras content de ta femme. Sois mon mari ; ne gardons de souvenirs du passé que pour ce qu'il nous a donné de bonheur, de jouissances et d'amour.....

Elle avait fait cette démarche qu'elle trouvait si belle. A l'étranger sans nom, sans famille, sans fortune, elle avait offert son nom, son rang, ses richesses : il avait refusé ! Elle avait voulu savoir pourquoi ; et triomphant de son orgueil froissé, elle avait accepté l'humiliation de la prière ; elle s'était mise à genoux presque..... Alors le terrible étranger s'était fait connaître ; et pour qu'elle sût son nom, il avait ramassé sur un gibet des papiers teints de sang, qu'il lui avait jetés au visage, en lui disant : Lis !

Savez-vous que c'était horrible, cela? Comment! cet homme si beau, si spirituel, si bon, qui lui plaisait tant, qui parlait si bien, dont la voix lui vibrait jusqu'au fond de l'âme; cet homme avait été un criminel, un condamné, un pendu! Les mains infâmes du bourreau l'avaient flétri par tout le corps; et jamais dans ses ivresses d'amour, quand la tête de Clarence reposait brûlante sur le sein de Thadéus, quand elle le couvrait de baisers, quand elle l'endormait dans ses bras, jamais rien ne s'était soulevé dans son cœur, jamais voix secrète ne lui avait dit : — Vois-tu, là! ces marques bleues, ces marques rouges? c'est le fer, c'est la corde, c'est la main du bourreau, c'est le pied du bourreau qui les ont faites! Tu as beau les baiser, tu ne les effaceras pas!

Et Thadéus, après cette terrible révélation, n'avait pas eu assez pitié de cette femme pour lui dire : — Regarde-moi sans effroi, Clarence; c'est pour une noble cause que ton amant a souffert. Dans son supplice, il y eut gloire et martyre, et non l'infamie d'un juste châtiment. Un jour de plus, et son crime devenait une vertu aux yeux de la foule qui se laisse imposer ses

admirations et ses haines. Rien de déshonorant pour ma mémoire n'a dû rejaillir de ma condamnation ; tu peux m'aimer comme autrefois, il n'y a pas de sang à la main qui se pose sur ton cœur ; sous ce front que tu baises avec amour il n'y eut jamais que grandes et généreuses pensées. — Il pouvait dire tout cela ! et cependant il resta muet et froid devant la comtesse quand il la vit se tordre les bras avec désespoir, et reculer d'horreur devant lui en s'écriant : — Malheur à moi ! je me suis donnée à un assassin ! — Qu'importait au pendu de Berlin que la comtesse le crût innocent ou coupable ? il la méprisait trop pour lui demander de l'estime. D'ailleurs, entre Clarence et Thadéus tout n'était-il pas fini ? Il la laissa partir sans daigner se justifier.

Les souvenirs brûlans du passé, le doute épouvantable du présent, se heurtaient dans le cerveau de Clarence. C'en était assez pour qu'elle devînt folle. Désespérée, furieuse, maudissant le jour où cet homme avait mis le pied dans sa maison, injuriant la mémoire de l'époux qui, à son lit de mort, lui avait fait ce legs affreux, la comtesse ne se soulageait de sa contrainte de

tout à l'heure qu'en pleurant, en criant, en se mordant les poings de rage. Elle se levait, s'asseyait, marchait à grands pas dans sa chambre, ne sachant que faire pour échapper à ces images d'échafaud, de gibet et de cadavre, qui se dressaient gigantesques devant elle. Pensant qu'elle était seule, elle eut peur; elle voulut prier.... elle voulut chanter.... rien, plus rien; ni prières ni chansons ne revinrent à sa mémoire; elle avait tout oublié! Clarence essaya de penser à sa fête, à son bal, à l'effet de son costume, aux complimens qu'elle avait reçus, aux femmes qu'elle avait rendues jalouses, aux hommes qu'elle avait rendus amoureux.... impossible! Tout cela se perdait dans sa tête, et faisait chaos avec le reste. Certes, c'en était assez pour qu'elle devînt folle.

Comme elle continuait à marcher par sa chambre, l'idée lui vint d'entr'ouvrir un rideau et de regarder dans le jardin. Il faisait à peine jour. Elle vit le pavillon ouvert, et la lueur d'une bougie qui brûlait encore glissait entre les deux châssis d'une persienne à demi fermée.

— Il est là, se dit-elle, cet homme sans famille, sans patrie, cet être frauduleux qui n'a

pas de nom à donner à son enfant, et qui m'a rendue mère! et il faudra que je le revoie, aujourd'hui, demain; que je lui parle, à lui, le voleur, l'assassin, que sais-je! mais toujours le pendu! Oh! non, cela fait horreur! Il partira d'ici; il partira ce matin même... ou bien, moi, je m'en irai; car nous ne pouvons plus nous retrouver de sang froid face à face, lui avec son crime, moi avec ma honte : quelque chose nous trahirait.

Elle sonna; Louise, sa femme de chambre, accourut.

— Madame est malade? madame ne s'est pas couchée? dit Louise, en jetant un coup-d'œil sur le lit encore fermé et sans pli.

— Non, je ne souffre pas; mais j'avais à travailler, et beaucoup. D'ailleurs, reprit-elle avec impatience, que vous importe? N'est-il pas bien naturel qu'après une nuit de bal je me trouve fatiguée, défaite? Ai-je des comptes à rendre à mes gens? Est-ce pour espionner mes actions et chercher à deviner si l'altération de mes traits vient de lassitude ou de chagrin, que je vous ai prise à mon service? Écoutez mes ordres, et faites-moi grâce de vos marques d'intérêt.

— Pardon, madame, reprit Louise toute confuse; je vous croyais indisposée, et je ne savais pas vous déplaire en observant que le lit.... Elle appuya sur ce dernier mot avec une intention maligne, et le regard impérieux de la comtesse ne put l'empêcher de sourire; seulement elle se détourna pour ne pas être vue de sa maîtresse.

Clarence sentit la maladresse que son agitation venait de lui faire commettre. Elle chercha à donner plus de calme à sa voix, afin de ne pas livrer le reste de son secret, et reprit avec douceur : — Vous direz au citoyen Thadéus que je me suis empressée d'examiner ses comptes, qu'ils sont parfaitement en règle, et que, puisqu'il désire partir ce matin même, aucun devoir ne le retient plus chez moi.... Il peut s'en aller aussitôt qu'il le voudra.

Louise resta interdite en apprenant une si brusque séparation. Elle essaya de saisir dans les regards de la comtesse le fil de cette rupture; mais Clarence, qui avait recouvré sa présence d'esprit, brouilla toutes les conjectures de sa femme de chambre, en ajoutant : — C'était par égard pour les volontés de M. de Vauxbuin que

je gardais ce jeune homme chez moi; je pouvais fort bien me passer de ses services : aussi, dès que j'ai su qu'il voulait retourner dans son pays, je n'ai rien eu de plus pressé que de lui donner son congé..... Il peut nous quitter, bon voyage ! Maintenant je vais dormir.

Et comme Louise allait exécuter l'ordre de sa maîtresse, Clarence, pour mieux lui donner le change, fredonna quelque chose du dernier opéra comique.

Une demi-heure après, Thadéus préparait tout pour son départ. Clarence avait repris sa place auprès de la fenêtre; elle le vit, le chapeau sur la tête, enveloppé de son manteau ; il donnait ses derniers ordres au concierge, et lui remettait une petite cassette.... pour elle sans doute. En parlant, il leva les yeux vers la fenêtre de la chambre à coucher. Clarence saisit ce regard qui semblait un dernier adieu..... Sa main se porta sur l'espagnolette : elle allait ouvrir, elle allait l'appeler..... Mais elle retira sa main, et se dit : —Pourquoi faire?

Il partit.

Alors elle quitta la croisée, et, se jetant

sur son lit, elle se mit à pleurer amèrement.

Puis enfin elle s'endormit et tout fut terminé. Le lendemain, elle soupait au Petit-Luxembourg.

Après ses révélations à la comtesse de Vauxbuin, Thadéus, resté seul, n'eut plus qu'une chose en tête : c'était de quitter l'hôtel au plus vite. Il passa le reste de la nuit à dresser une espèce de rapport à sa maîtresse touchant les affaires et les sommes qu'il avait eues en maniement pour elle. Le jour le surprit comme il mettait la dernière main à cette tâche indispensable. Il fit des papiers de Clarence et de son compte rendu un paquet qu'il cacheta, et qu'il enferma dans une cassette, dont elle avait une double clef. Les préparatifs de son voyage à Vauxbuin étaient tout faits : il n'eut qu'à les changer de destination, ce qui servit à merveille son impatience. Puis il se recueillit, et, plein de calme, il envisagea de sang-froid sa position.

— Où irai-je, se dit-il, et que ferai-je? Sans nom à pouvoir signer, sans papier qui constate que j'existe, qui voudra de moi? Qui osera se charger d'un être si douteux, si suspect? Tout

m'est fermé, tout. La plus haute comme la plus basse fonction, le premier comme le dernier emploi, me sont interdits. Le moins que je puisse faire pour obtenir le droit de vivre, le pouvoir d'être, c'est un crime, c'est un faux. Partout on me demandera mon pays, mon nom, mes prénoms, mes titres d'homme, ce qui me rend membre de la société; où prendrai-je tout cela? Sur les registres de l'état civil de Prusse, ma case est pleine; c'est le mot *mort* qui finit la ligne. Voyageur, il me faudra montrer un passeport..... ; où est-il, mon passeport? Irai-je offrir mes bras à un homme et lui dire : je veux être ouvrier? Je n'en ai pas le droit, je n'ai pas de livret! Pour m'asseoir au coin d'une borne, sur une pierre, pour me faire l'esclave du premier passant, il me faut une médaille; qui me la donnera? Je serai vagabond, sans aveu, et la prison rouvrira pour moi ses portes de fer..... Non! c'est un fait..... je n'ai pas le droit de vivre; ce que j'ai vécu depuis un an, je l'ai volé au monde; l'air que j'ai respiré, je l'ai volé; tout ce que j'ai eu, je l'ai volé! Et cette femme qui tout à l'heure voulait me prendre pour mari; tout ce

que j'ai eu d'elle, baisers, caresses, amour; j'ai tout volé! Ah! docteur Elstein, docteur Elstein, pourquoi m'avez-vous sauvé!

—Ainsi, pensait le malheureux, tout ce que je sens de bon et de fort en moi, tout ce que ma tête est capable de vouloir, tout ce que mes bras sont capables d'exécuter est perdu! Je suis de trop dans le compte, je suis inutile, je fais double emploi sur la terre! Ah! pourquoi cette femme est-elle venue me dire son secret! je serais mort hier avec tant de joie! La solution du problème était simple et facile hier! Je pouvais me noyer; et sur mon cadavre repêché, le gardien de la Morgue eût écrit *inconnu!* Mais aujourd'hui.... elle est enceinte, cette femme! Il m'est défendu de mourir maintenant..... Car elle sera mauvaise mère, j'en suis sûr! Et qui donc aimerait mon enfant? Qui donc veillerait sur lui?

A cette touchante idée, Thadéus se souvint qu'il avait une mère quand il fut condamné, une mère qui le chérissait, qui eût donné sa vie pour le racheter. — Vit-elle, ma pauvre mère, pensa-t-il, ou bien est-elle morte de douleur.....?

Alors il reprit la plume, et il écrivit au docteur Elstein pour avoir des nouvelles de sa mère.

Puis une inspiration lui vint.....; elle éclaira son âme comme un rayon du ciel. Il pouvait être homme de peine, manouvrier. Rien ne s'opposait à ce qu'il donnât sa journée pour trente sous!

Il se leva radieux et fit appeler le concierge de l'hôtel.

— Je vais partir, lui dit-il; mais auparavant, et comme je ne puis encore fixer la date de mon retour, je voudrais rendre service à un pauvre diable, honnête homme, qui ne demande qu'à gagner son pain. Connaîtriez-vous quelqu'un, serrurier, charpentier, n'importe de quel état, ayant besoin d'un homme de journée?

— Dame! dit le concierge, on pourrait voir ça, monsieur.

— C'est un homme de ma taille, robuste, à peu près de mon âge, et plein de bonne volonté.

— Tenez, justement hier soir, un beau-frère que j'ai, un nommé Durand, menuisier dans la rue Thionville, m'a parlé d'un de ses

anciens compagnons, Simon, qui reste rue des Moineaux; votre homme serait peut-être ce qui lui convient. Vous le connaissez bien?

— Oh! j'en réponds comme de moi-même.

— Ça suffit, du moment que monsieur en répond. Eh bien! vous pouvez lui dire qu'il aille chez Simon de ma part et de la part du père Durand.

— Si vous pouviez me donner un mot pour ce Simon?

— Oh! mon Dieu, je veux bien. Pour vous être agréable à vous et aux vôtres, monsieur Thadéus, il n'y a rien de trop difficile; vous êtes si bon! Qu'est-ce qu'il faut écrire à Simon?

— Asseyez-vous; je vais vous dicter cela.

Et le bonhomme écrivit ce que voulait Thadéus.

— Merci, mon brave Étienne, reprit le pendu, en serrant soigneusement le papier. Maintenant veuillez appeler un commissionnaire.

— Est-ce que monsieur ne prend pas un domestique?

— Non, non. Ils sont tous fatigués de cette

nuit; laissons-les dormir. Un commissionnaire....; c'est tout ce qu'il me faut.

— Mais, ne faut-il pas aussi faire mettre les chevaux à la berline de voyage?

— C'est inutile. Je pars avec un de mes amis.

—Ah!... c'est différent. Je croyais que monsieur allait seul.

Quelques minutes après, le commissionnaire, emportant la valise de Thadéus, sortait avec lui de l'hôtel.

S'il eût dit à cet homme où il allait, nul doute que l'Auvergnat n'eût pris un tout autre chemin que celui par où il plut à son bourgeois de le conduire. Mais Thadéus craignait d'être suivi, et ce ne fut qu'après mille circuits qu'il fit faire halte chez un marchand de vin tenant comptoir au coin de la rue de la Sourdière. Là, il mit le commissionnaire en face d'une bouteille, lui dit de l'attendre avec sa valise et son manteau; puis il chercha la boutique de Simon.

LE MENUISIER ET SA FEMME.

Bon ouvrier, voici l'aurore
Qui te ramène à tes travaux;
Ce matin, travaillant encore,
Le soir sera pour le repos.
Tout seul, on s'ennuie à l'ouvrage:
Pour l'abréger, on le partage;
A ton aide chacun viendra.
    Du courage!
    Du courage!
Les amis sont toujours là.

EUGÈNE SCRIBE. — *Le Maçon.*

CHAPITRE III.

LE MENUISIER ET SA FEMME.

Environ dix mois avant le commencement de cette histoire, il y eut une nouvelle panique à Paris, qui réveilla le tocsin dans sa cage de pierre, et fit trembler sur leurs bancs les plus hardis des membres de la Convention nationale. Le peuple, qui avait déjà tant souffert sous le règne de la grande disette, fut encore

tout un jour menacé de manquer de pain. Dès cinq heures du matin, des groupes d'affameurs, réunis devant les boutiques de boulangers, arrêtaient au passage ceux qui venaient chercher le pain de la journée; et, la colère dans les yeux, la terreur sur le visage, la voix étranglée par une indignation habilement jouée, ils disaient à de pauvres femmes, bonnes mères de famille, mais terribles citoyennes quand il s'agissait de composer avec les privations que les malheurs du temps imposaient à leurs enfans; ils disaient à d'ignorans ouvriers, hommes d'instinct et d'action seulement, — car ils ne raisonnent ni leurs vertus, ni leur courage, ni leur colère, —que la Convention, d'accord avec les accapareurs, venait de faire enlever la farine de tous les magasins de boulangerie, et qu'on avait résolu de livrer nos grains à l'Angleterre.—Oui, citoyens, continuaient les orateurs de la borne, nos ennemis ne veulent rien moins que l'anéantissement du peuple; ils espèrent, les traîtres, comme au temps du tyran Henri IV, réduire les mères à tuer leurs enfans pour les dévorer ensuite. La Constitution de 93 peut seule nous sauver! aux ar-

mes, citoyens! à bas les modérés! mort aux accapareurs! vive la Montagne et la Constitution de l'an II! — A ces mots, des hurlemens approbateurs s'élevèrent du milieu de la foule, et dominèrent le bruit des tambours qui se croisaient dans toutes les rues. Les divers quartiers se peuplèrent de sabres, de piques et de fusils. Les enfans, avec des lattes de bois, des bonnets de papier, et le lambeau de mouchoir qui leur servait de guidon, s'attroupèrent, et prirent le pas accéléré en chantant la *Marseillaise;* des femmes, les bras nus comme des garçons bouchers qui vont au travail, recrutant sur leur route tout ce qu'il y avait de têtes turbulentes, d'esprits inquiets et de mères intrépides, se mêlèrent à tous les groupes et crièrent : à la Convention! — A la Convention! répétèrent les affameurs; et puis, comme la populace armée marchait vers les Tuileries, poursuivant de ses horribles clameurs le garde national isolé qui courait, tout tremblant, porter le tribut de son courage aux chefs du district, les provocateurs de l'émeute, dont la tâche était terminée, se frayèrent un passage à travers ces hommes résolus à tout, ces fem-

mes au regard sanglant, à la bouche écumante, et, se dispersant par d'autres chemins, ils allèrent toucher leur part des quarante mille guinées que le cabinet de St.-James avait généreusement sacrifiées à ce nouvel essai de contre-révolution.

Mais avant que ce cri : à la Convention ! eût donné une direction à la fureur universelle, et réuni tant de volontés folles dans une seule volonté, des rixes sanglantes avaient rougi le pavé, et plus d'une fois déjà la foule s'était ouverte pour laisser sortir du centre des groupes un homme emportant sa mâchoire fracassée, une femme à demi étouffée, qui s'en allaient achever de mourir sous l'abri d'une porte cochère. Le désordre était grand partout ; il était épouvantable au carrefour Bussy ; en haut des vitres, une pluie tombait en éclats sous les pierres lancées de la rue ; en bas, roulait un tumulte de voix, de mouvemens, de coups ; et du milieu de cette foule qui se ruait sur un pauvre diable, désigné par la fureur publique comme un agent de l'étranger, Thémistocle-Acacia - Brouette - Lapin - Guimauve - Simon

criait plus haut que les autres : — Du pain.....! du pain pour le père Durand !

Bien que Thémistocle eût des bras robustes à opposer aux flots de la multitude, et des épaules assez solides pour soutenir les chocs réitérés de cette foule qui ondulait comme une mer houleuse, c'était en vain qu'il sollicitait depuis une heure, à grand renfort de pieds et de poings, un passage jusqu'à la porte du boulanger. Le groupe qui l'avait porté vers le seuil de la boutique refluait en arrière, et toujours ce continuel mouvement d'aller et de venir le ramenait au point de départ quand il se croyait le plus près d'entrer dans la boulangerie : quelques contusions, des membres froissés, une horrible courbature, voilà tout ce qu'il rapportait de ses fatigans et inutiles voyages. Pour la dixième fois il essayait de percer les groupes, quand ceux-ci, se séparant, le laissèrent étendu sur le carreau.

— Ah ! c'est comme ça qu'on arrange les citoyens ! dit-il en se relevant, et en achevant de déchirer une manche de chemise qui pendait à son bras ; voilà comme on respecte l'apprenti

du père Durand, un crâne patriote qui a pris sa part de la Bastille ! même qu'on peut voir encore un pavé chez lui qui nous sert à affûter nos ciseaux... Attends... attends, je te vas m'en faire faire de la place ! — Il dit, recule trois pas, baisse la tête comme un bélier en fureur, et prend un vigoureux élan pour enfoncer l'épaisse muraille de peuple; mais au moment de fondre sur l'obstacle, il se sent arrêté par une de ses bretelles qui se balance derrière son pantalon. Thémistocle se retourne, lève la main, afin de punir l'insolent qui le retient, et son bras retombe sans avoir frappé, car il ne voit auprès de lui qu'une jeune et jolie blonde, de vingt ans à peu près, qui lui sourit et lui dit de la suivre dans une allée voisine.

— Et pourquoi ? Qu'est-ce que tu me veux, citoyenne ? dit Thémistocle en la toisant du regard.

— Je veux te dire, citoyen menuisier, que tu vas te faire tuer pour rien, tandis que si tu consens à m'écouter, je pourrai te faire avoir du pain sans que cela te donne tant de mal.

—Tiens, tiens ! reprend le jeune homme, en

continuant de la regarder avec défiance; est-ce que tu serais une accapareuse aussi, toi ! un agent de Pitt et Cobourg !... vu que tu sais où il y a du pain quand toute la section en manque?

La jeune fille pâlit à ces paroles, et reprend d'une voix tremblante : — Ne vas-tu pas me faire écharper parce que j'ai voulu te rendre service? je ne suis pas une aristocrate, vois-tu, pas plus que ce pauvre Dominique qu'on vient de tuer tout à l'heure sous mes yeux.... Parce que ce brave homme bégaye, ils se sont imaginé qu'il parlait anglais, et ils l'ont assommé.... Écoute-moi si tu veux; suis-moi, si tu tiens à avoir du pain; mais tu n'oserais pas me dénoncer, parce que tu sais bien que je n'en réchapperais pas. — La voix de la jeune fille avait repris de l'assurance; son regard n'était pas sans fermeté. Thémistocle, ou plutôt Simon, lui prit le bras en disant : —Au fait, tout ça m'est égal, pourvu qu'il y ait de quoi déjeuner chez le bourgeois; d'ailleurs, la citoyenne a l'air bonne enfant. Motus ! Emmène-moi où tu voudras; je ne sais pas ce que c'est que de vouloir du mal à ceux qui me font du bien.

L'allée par laquelle Madeleine Urbain conduisit Simon avait une issue qui tournait vers la rue du Four-Germain ; c'était aussi dans cette rue que donnait l'arrière-boutique du boulanger. A la voix de Madeleine, la porte s'ouvrit, et le compagnon menuisier fut tout surpris de voir des pains rangés sur les planches comme pour la distribution de tous les jours.

— Eh! d'où vient qu'ils disent là-bas qu'on ne cuit pas aujourd'hui ? demanda-t-il.

— D'où vient? reprit Madeleine, c'est qu'ils ont encore envie de faire une Terreur. Cette nuit, ils sont entrés dans toutes les boulangeries, en menaçant celui qui ouvrirait sa boutique de l'accrocher à la première lanterne. Il y a des boulangers qui ont eu peur ; mais mon oncle n'est pas de ceux-là, il a travaillé comme à l'ordinaire, et dès qu'il a vu que la foule était devant la porte du carrefour, il a ouvert celle-ci à ses pratiques, et moi je me suis mise en sentinelle dans le quartier pour donner le mot à ceux qui ne venaient pas là pour faire du bruit. Voilà ton pain, citoyen ; paye-moi, et je retourne à mon poste.

Simon cacha son pain sous ce qui lui restait

de tablier, serra la main de Madeleine, en lui disant : — Tu es une brave fille, citoyenne. Et il alla rassurer la famille Durand, tout inquiète de ne pas le voir revenir. C'est que le menuisier de la place André-des-Arts tenait singulièrement à conserver Simon : il avait en lui un compagnon robuste, un apprenti soumis et un ami dévoué. Quant à la courageuse Madeleine, elle continua, comme elle l'avait dit, de guetter dans la foule ceux qui ne faisaient pas mine de vouloir augmenter le tapage. Aussi, lorsque l'émeute, en se dirigeant vers la Convention, eut livré le carrefour au bavardage des commères, Urbain le boulanger put recevoir sans peur la visite des membres du comité de salut public qui venaient pour dresser procès-verbal contre lui. Il ouvrit son livre, où la vente du jour était enregistrée ; il montra ses planches, où restaient encore quelques pains de la dernière fournée, dit ce que sa nièce avait fait pour les pratiques de la maison, et même pour ceux qui ne se fournissaient pas habituellement chez lui : Simon était de ceux-là. Si bien, qu'au lieu du jugement que subirent ses confrères trop timides, Urbain fut loué de son civisme,

et le soir, au club de la section, le beau parleur de l'assemblée fit une motion en faveur de Madeleine.

Les détails de cette grande et tumultueuse journée qui commença par l'arrestation arbitraire du conventionnel Auguis, et qui finit par un décret de déportation lancé contre les députés Barras, Billaud-Varennes, Collot-d'Herbois, Amar, et quelques autres montagnards, n'entrent point dans le plan de cette histoire ; c'est à des plumes autrement puissantes que la nôtre qu'il appartient de consacrer une belle page à la noble et courageuse conduite d'André Dumont, cet intrépide président de la Convention nationale, qui brava la mort sur son fauteuil, et sauva, ce jour-là du moins, la République, qu'un moment de faiblesse pouvait engloutir dans des flots de sang.

Simon, après avoir dit au père Durand sa rencontre avec la nièce du boulanger, se remit à la besogne; et tout en rabotant ses planches, il pensa au joli sourire de Madeleine, à ses yeux expressifs, au son touchant de sa voix, au courage qu'elle avait montré. — Est-il heureux, ce gaillard-là ! se prit-il à dire tout haut.

Le menuisier, ne se doutant guère de ce qui occupait l'esprit de son compagnon, lui demanda : — Eh bien ! qui ça qu'est heureux ?

— L'amoureux de la boulangère, donc ! répondit Simon. — Maître Durand leva les épaules et n'ajouta pas un mot. Simon se mit à fredonner la *Carmagnole ;* mais au milieu de sa chanson, il s'arrêta pour dire encore : — Au fait, elle n'en a peut-être pas ! N'est-ce pas, père Durand, que ça se peut bien qu'elle n'en ait pas? Il n'est pas dit qu'elles en ont toutes.

— Ah ça ! es-tu fou de me parler comme tu fais ? De quoi, qu'elles n'ont pas ?

— De ce que je vous disais tout à l'heure.... des amoureux là !.. C'est une fière fille, allez !

— C'est ça, et tu as tes idées sur elle, n'est-ce pas ?..... Diable ! Comme ça te prend !..... Vois-tu, garçon, faut penser à autre chose.... la nièce d'Urbain le boulanger, c'est trop cossu pour toi, qui n'es qu'un ouvrier.... Fais ton châssis, mon homme, voilà ton affaire..... Tu sais bien ce que nous sommes convenus ensemble? — Tu songeras à te marier quand je me sentirai assez vieux pour te céder mon fonds de menuiserie.

— Merci, dit Simon. — Et il se tut pendant une heure. Puis, comme le menuisier l'aidait à soulever une lourde pièce de bois, l'ouvrier regarda son maître et lui demanda : — Est-ce que vous n'aimez pas les yeux bleus, vous, père Durand?

—Ah ça ! vas-tu tenir ta planche un peu mieux que ça ! reprit avec impatience le maître, qui n'était plus d'âge à comprendre la puissance d'un regard de femme. —Simon vit bien qu'il fallait renoncer à parler de Madeleine ; il changea de conversation, et se contenta, pour le reste de la journée, de rêver, à part lui, aux yeux bleus qui lui revenaient incessamment à l'esprit. Le soir réunit à la même table le maître, la bourgeoise et leur jeune compagnon. Simon, de plus en plus tourmenté d'une image qu'il ne cherchait pas toutefois à chasser de son souvenir, essaya de parler indirectement de sa rencontre du matin. Il tournait et retournait dans ses mains le morceau de pain que la citoyenne Durand venait de couper pour lui, quand celle-ci, toute surprise du peu d'appétit que son ouvrier montrait ce soir-là, le tira de sa rêverie en lui disant :

—Mais à quoi que tu penses? est-ce que tu n'as pas faim aujourd'hui, Mistoque? — *Mistoque* était une heureuse abréviation que la menuisière avait faite au nom du général athénien, pour le métamorphoser en sobriquet d'amitié.

— Si fait, mère Durand, que j'ai faim : et d'ailleurs ce pain-là est si beau! il est si bon! que ça vous donne de l'appétit rien que de le voir..... Vrai, on dirait que c'est de la noisette..... C'est un fameux boulanger que celui du carrefour.

— Oui, mais il est bien loin d'ici.

— Loin! pas pour moi qui ai de bonnes jambes. Si vous voulez, nous nous fournirons chez lui..... Au fait, il mérite bien d'avoir notre pratique: il n'a pas eu peur de cuire, celui-là, malgré les ordres des aristocrates; tandis que notre voisin Morice a laissé manquer ses plus anciens amis, faute d'oser allumer son four.... C'est dit, je retournerai demain chez l'oncle de la petite citoyenne.

— On ira demain chez Morice, objecta le menuisier d'un ton sévère.

— Bah! qu'est-ce que ça vous fait que j'aille là ou ailleurs, pourvu que je ne prenne pas

le temps de mes courses sur mes heures de travail?

— Ça me fait beaucoup, répliqua Durand; je n'ai pas envie de me mettre mal avec notre voisin Morice..... d'autant qu'il a la main haute au club.

— Quant à ça, reprit sa femme, nous n'avons pas peur de lui; il n'y a rien à dire sur notre compte.

— C'est ça qu'il s'est gêné pour en inventer sur ceux qui se plaignaient que son pain n'avait pas le poids..... Enfin, c'est comme ça; je ne veux pas qu'on se fournisse ailleurs: ainsi, qu'on ne m'en parle plus.

— C'est bon, père Durand, on se taira, répliqua Simon. — Et tout bas, il ajouta : — Le bourgeois a beau dire, ça ne m'empêchera pas de passer devant la boutique du citoyen Urbain, et de remercier cette bonne fille qui est peut-être cause que je ne me suis pas fait tuer aujourd'hui.

En dépit de la volonté de maître Durand, l'oncle de Madeleine fut dès le lendemain le boulanger de la maison. Le voisin du menuisier, ce membre influent de la société pa-

triotique, accusé de complicité avec les affameurs, fut arrêté dans la nuit, et, soit que l'interrogatoire vînt corroborer les soupçons, soit qu'il y eût erreur ou justice, on ne vit plus Morice dans le quartier, et sa boutique ne se rouvrit jamais.

Le lendemain matin, Simon alla chercher le pain du ménage chez le boulanger du carrefour Bussy. Quand il entra dans la boutique, la jeune fille était au comptoir. L'ouvrier, qui n'avait pas su jusque là ce que c'était que de rougir ou de trembler, se trouva tout à coup étourdi et sans voix, quand il se vit face à face avec sa connaissance de la veille. En le voyant entrer, la boulangère lui fit un petit salut d'amitié, et dit avec un de ces jolis sourires qui tourmentaient si fort l'esprit du pauvre Simon : —Ah ! c'est le citoyen d'hier, qui voulait me battre et me dénoncer comme accapareuse.

— J'ai cet honneur là, citoyenne, répondit Thémistocle de plus en plus intimidé.

— J'étais bien sûre de te revoir un jour ou l'autre, ajouta Madeleine.

— Vraiment! reprit Simon avec joie; tu en étais sûre !

— Certainement que j'en étais sûre! comme je compte bien aussi que nous aurons pour pratiques tous ceux à qui j'ai enseigné hier le chemin de l'arrière-boutique.

Simon ne fut plus aussi content de Madeleine : ce n'était pas une préférence qu'elle lui accordait. Cependant il ne fit rien paraître de son mouvement de dépit, et s'en alla, en lui demandant la permission de revenir la voir le lendemain. A cette prière, Madeleine partit d'un grand éclat de rire : — Sans doute, citoyen, que tu peux revenir acheter du pain ici toutes fois et quantes que ça te fera plaisir. — L'amoureux comprit qu'il avait dit une bêtise, et sortit tout honteux de la boutique. Ainsi se termina leur seconde entrevue.

Peu après cependant, Simon devint moins sot avec Madeleine, et Madeleine moins rieuse avec Simon. Après huit jours de visites à la boulangerie d'Urbain, le compagnon menuisier savait que la jeune fille attendait encore son premier amour. Il lui dit : — Pourquoi ne serait-ce pas moi? — Au fait, répondit-elle en

baissant les yeux.—Cet aveu lui suffit d'abord; mais au bout d'une autre semaine, Thémistocle, qui ne rêvait plus qu'à Madeleine, lui demanda s'il ne serait pas temps bientôt de parler de leur liaison à l'oncle Urbain, qui devait être instruit des projets de mariage de sa nièce, puisque c'était lui qui allait donner la dot.

— La dot ! répondit Madeleine, ah bien oui! si tu comptes là-dessus, il n'y a rien de dit entre nous ; mon oncle ne me doit que les cinq cents livres que ma mère m'a laissées en mourant; hors ça, il ne me donnera pas un sou.

— Ainsi tu ne dépends pas de lui ?

— Pas du tout; que je reste fille ou que je me marie, il n'en fera ni plus ni moins de dépenses.

— C'est tout de même chez mon bourgeois; il n'y a point d'obstacles. Ainsi, nous pouvons nous déclarer ?

— Eh bien ! déclarons-nous. Prends des informations sur mon compte, ajouta Madeleine; et dans le cas où l'on ne te dirait que du bien de moi, comme j'aime à croire qu'on n'a pas autre chose à en dire, le contrat sera bientôt passé.

— Mais, citoyenne, il faut aussi que tu saches si je te conviens? Interroge les gens de la section : voilà quatorze ans que j'y demeure.

— Je sais cela, dit la jeune fille ; je sais aussi que tu es un bon sujet, pas fainéant, pas querelleur ; qu'on ne te voit jamais au cabaret dans la semaine ; et que tu économises sur tes journées pour te faire plus tard un petit établissement.

— Et où as-tu appris tout cela ?

— En le demandant à tes voisins, donc! J'ai d'abord voulu savoir à qui j'avais affaire, avant de te dire que tu me convenais. Si les renseignemens n'avaient pas été bons, crois-tu que je t'aurais laissé me parler si long-temps? Non pas. On rit bien avec les garçons pendant un moment, mais on ne s'en laisse pas conter durant tout un grand mois, quand on ne veut abuser personne, et qu'on est honnête fille.

A compter de ce jour, l'oncle de Madeleine fut instruit de l'amour des jeunes gens et de leur résolution de s'épouser au plus vite. Bien qu'il ne voulût rien donner à sa nièce, le boulanger tint, pour sa dignité de tuteur, à recevoir la proposition de mariage dans les formes

accoutumées. Le lendemain soir, les citoyen et citoyenne Durand, en habits de cérémonie, allèrent lui demander la main de Madeleine Urbain pour leur compagnon, Thémistocle Simon. Il fut arrêté que l'héritage de la jeune fille, réuni aux économies de l'ouvrier, servirait à commencer un établissement pour le nouveau ménage. Le père Durand trouva, rue des Moineaux, un petit fonds de menuiserie à vendre; il fit des offres, avança de ses propres deniers ce qui manquait pour décider le propriétaire, qui exigeait sur-le-champ une somme plus considérable que celle dont les jeunes mariés pouvaient disposer; il fit des billets pour le reste, et prit des arrangemens avec Simon, qui s'engagea à s'acquitter en dix ans envers son maître. Tout ceci réglé, on prit jour pour la cérémonie, et le second décadi suivant, la nièce d'Urbain fit serment d'obéissance et de fidélité devant les Théophilantropes, ministres sans passé d'un culte sans avenir, et qui prêchaient une morale bâtarde dans la ci-devant église du ci-devant Saint-Roch.

Les jeunes époux allèrent prendre possession de leur boutique de la Butte des Moulins; l'a-

mour pendit gaîment la crémaillère, et, dès le lendemain des noces, Simon se remit à l'établi, tandis que Madeleine rangeait avec soin l'arrière-boutique qui leur servait à la fois de cuisine, de salon, de chambre à coucher et de salle à manger. Si l'on eût voulu juger de l'activité du ménage par l'ouvrage qui se fit ce matin-là chez Simon, on aurait pu croire que le menuisier n'était pas fort habile au travail et que Madeleine ne brillait point par la vivacité; mais le moyen, quand on est marié de la veille, de ne pas quitter son ouvrage pour aller aider sa petite femme à retourner les matelas du lit, à repousser dans l'alcôve la pesante couchette? Et tout cela ne se fait pas sans qu'une agacerie de celui-ci, une résistance provocatrice de celle-là, ne viennent encore prolonger une besogne déjà si lentement commencée.

— Allons, Simon, il faut être sage.

— Il ne faut pas faire la méchante avec moi, Madeleine.

— Mais prends donc garde! si l'on nous regardait à travers les carreaux de la rue!

— Sois donc tranquille; en fermant la porte

de l'arrière-boutique, les curieux ne pourront rien voir.

—Du tout... du tout! Je ne veux pas de ça; on n'aurait qu'à entrer !

— Tu as raison, je vas pousser le verrou.

— Par exemple ! je te le défends ! Simon.... Simon, je t'en prie, ne fais pas cette folie-là.. Eh bien ! voilà comme tu m'obéis... c'est gentil... Ah bien oui ! mais, je ne veux pas....

Elle court après son mari, et toujours en résistant, la pauvre Madeleine appuie sa main sur celle de Simon; et le verrou se trouve fermé sans qu'elle le veuille. Il y a vraiment une fatalité pour les mariées d'un jour quand elles sont jolies comme Madeleine, et que leurs époux sont amoureux comme Simon ! Quelques minutes après, la jeune femme, toute rouge d'une honte charmante, vient repousser le verrou. Le menuisier a déjà repris sa place à l'ouvrage. Il la regarde passer devant lui en souriant; elle lui fait une petite moue toute gentille, jette sur lui un regard d'enfant courroucé, qui achève de tourner la tête au jeune marié. — Il faut absolument que je t'embrasse, dit-il, comme elle cherche à le foudroyer de son regard...., et le

voilà qui l'enlace dans ses bras. Madeleine sourit et répond: —C'était bien difficile, ce que tu as fait là.... Je ne voulais pas être la plus forte!

— Bravo ! dit le père Durand, qui entre en ce moment-là avec sa femme et l'oncle Urbain. Je n'ai rien vu, mes enfans; continuez.... C'est fort bien. J'étais juste comme cela le lendemain de mes noces! — Et, comme si le souvenir eût réchauffé son vieux cœur, il se surprend à embrasser la citoyenne Durand, qui le traite d'imbécille et s'essuie le visage. L'oncle Urbain, qui n'a personne à embrasser, veut qu'on parle d'autre chose. Il a pensé qu'une noce sans lendemain n'était pas fête complète, et, comme il désire que rien ne manque à celle de sa nièce, il est venu de bon matin proposer au menuisier de la place André-des-Arts une petite promenade en famille jusqu'à la maison des époux, afin d'emmener ceux-ci dîner hors barrière. Simon et Madeleine préféreraient sans doute leur petit tête-à-tête à ce repas de famille; mais c'est leur bonheur qu'on célèbre : il faut bien qu'ils subissent cette attention du boulanger, et qu'ils fassent bonne mine au plaisir qui les contrarie.

Ainsi se passèrent les noces de Madeleine et

de Simon. Deux jours après, le menuisier, présenté par son prédécesseur à toutes les pratiques de la maison, avait assez d'ouvrage pour occuper un compagnon.

On aurait inutilement cherché un ménage plus heureux que celui de ces jeunes gens. Doué d'un excellent naturel, toujours gai, plein d'insouciance et de bonhomie, travailleur infatigable, économe pour lui, mais prodigue pour les autres, Simon trouvait en Madeleine ce qu'il lui fallait pour entretenir le meilleur et modifier le moins bon de son caractère. Franche et cordiale, vive et sémillante, pleine de courage et d'activité, Madeleine avait plus de tenue que son mari ; elle était plus soucieuse de l'avenir, et gardienne plus habile des épargnes de la communauté. Mieux que Simon, Madeleine savait aussi interroger les visages et placer à propos sa confiance. Aussi avait-elle l'abord plus froid, l'accueil moins bruyant, la liaison moins prompte. Mais, s'il lui fallait plus de temps qu'à Simon pour donner ou retirer son amitié; une fois donnée, une fois ôtée, c'était pour toujours ; on pouvait compter là-dessus.

Simon sentait la supériorité de Madeleine et s'y soumettait de bonne grâce. Le brave homme avait de l'admiration, du respect pour sa femme. Il relevait d'elle, dans toute la rigueur du mot; et vraiment il avait raison, car il s'en trouvait bien. Quelqu'un lui demandait-il de l'argent à emprunter.—Va vers ma femme, disait Simon. Quelqu'un l'abordait-il par une de ces questions insidieuses, si communes en 96 : —Sais-tu si...? — As-tu entendu parler de...? — Demande à ma femme, disait Simon.— Et la citoyenne Simon prêtait ou refusait, parlait ou se taisait, selon ce qu'elle jugeait convenable de faire. Admirable conduite, en ce temps de dénonciations et de trahisons infâmes, où la calomnie jouait un si grand rôle dans les relations sociales; conduite bien utile au brave menuisier, qui, sans ces continuels renvois à son épouse, n'aurait jamais pu rien garder de ce qu'il gagnait, pour les mauvais temps d'inaction ou de maladie.

Depuis six mois, Simon travaillait avec un compagnon, et la besogne continuait à donner chez le jeune ménage, quand la réquisition lui enleva son ouvrier. Madeleine, qui appréciait

les qualités de ce bon sujet, passa la nuit à lui arranger son sac de voyage, et lui mit dans la main deux assignats de cinq livres, en lui souhaitant bonne chance à l'heure du départ. Simon voulut faire la conduite au jeune soldat.

— Songe que je t'attends pour déjeuner, dit Madeleine.

— Oui, femme, je serai ici dans une petite heure.

Sept heures du matin sonnaient alors; on voyait clair à peine; c'était dans les derniers jours du mois de frimaire. Madeleine, toute contristée du départ de l'ouvrier, prépara le déjeuner du ménage; mais quatre heures se passèrent sans que Simon revînt. La menuisière commençait à s'inquiéter, quand il parut enfin. L'horloge de Saint-Roch marquait midi.

— Mais allons donc, Simon! allons donc! As-tu été assez long-temps! Voilà six fois que je remets la soupe sur le feu, et elle est encore froide.

— Ne gronde pas, petite femme, voilà que j'arrive. Dame, c'est que le pavé est mauvais et

le temps joliment dur, reprit-il, en secouant la neige qui couvrait son chapeau.

— Ce pauvre Joseph, faut-il qu'il ait du guignon pour partir par le froid qu'il fait!... Au moins, vous avez pris quelque chose en route?

— Une goutte de presque rien, femme, avec un chiffon de pain d'un sou.

— Là!... tu vas t'abîmer l'estomac, n'est-ce pas? Comme si tu n'allais pas bientôt avoir à penser pour trois!... Voilà une belle soupe aussi que tu vas manger là, un vrai mortier.... Aussi, pourquoi es-tu resté si long-temps dehors?

— Dame! c'est qu'en revenant, j'ai jasé avec des connaissances sur les nouvelles victoires du général Bonaparte... En voilà un maître républicain, celui-là!... Faut entendre, dans le journal, comme il méprise les rois!... Je me suis fait lire le bulletin.... C'est superbe... J'en ai pleuré...

— Tu aurais bien mieux fait d'aller te précautionner d'un autre compagnon. Mais les hommes, ça n'a pas plus de soin...

— Pas plus de soin... pas plus de soin... La

belle humeur que tu as aujourd'hui !... D'ailleurs, Joseph devait me faire parler à son cousin, qui cherche de l'ouvrage. Tu vois bien que c'est toi qui as tort.

— Ah ! Et pourquoi qu'il n'est pas venu, le cousin à Joseph?

— Pourquoi? c'est qu'il s'a battu avec Miltiade, le charpentier, qui a été chez le père Durand dans le temps; et Miltiade lui a donné une pile que le voilà dans le lit pour un mois.

— C'est-il possible ! Et à propos de quoi qu'ils s'ont battus?

— A propos de leurs opinions, donc!

— Faut-il être bête !

— Parle pas comme ça, Madeleine. Ce qu'un citoyen a de plus cher, c'est ses opinions. Pour elles il doit tout sacrifier, Madeleine!

— Un homme comme le cousin à Joseph, qui a femme et enfans ! Canaille d'homme, va! Et tu vas le soutenir, toi! Tu ferais comme lui, sûrement.

— Allons, Madeleine, tu penses pas ce que tu dis!... Mais, à propos, pourquoi que tu manges pas? Va plus y avoir de soupe, et tu

es deux à manger, pas vrai, ma petite femme?

— Dis donc pas de bêtises, Simon!

— Dame! dans quatre mois nous serons papa et maman. Ça sera gentil, tout de même... Ah ça! tu n'es plus fâchée, dis?

— Non.... Mais c'est bête, que tu sois seul à l'ouvrage. Tu vas te tuer, mon pauvre homme....

— Sois tranquille, petite femme, nous verrons à voir le moyen d'arranger ça.

Il s'assit à table, vis-à-vis de Madeleine, et se mit à manger cette soupe qui avait si longtemps langui, au grand déplaisir de la ménagère. Le temps était affreux. Par un froid de douze degrés, la neige, épaisse et tournoyante, battait de ses larges flocons les vitres de la boutique. Simon, encore tout grelottant de sa course du matin, tisonnait de son mieux; mais c'était à grand'peine que les vieilles planches et les copeaux dont il avait rempli son foyer brûlaient, en faisant lutter leur flamme vive et claire avec le vent qui s'engouffrait furieux dans la cheminée. De temps en temps, un petit savoyard bien peu vêtu, bien grelottant, montrait aux carreaux sa pauvre petite mine bleue

et rouge, implorant du regard une aumône que la charité de la citoyenne Simon, contrariée par la peur d'ouvrir la porte au froid menaçant de la rue, ne put que bien difficilement se décider à lui faire. A la fin pourtant, la femme du menuisier se leva pour aller, en maudissant l'hiver, porter au mendiant le centime et le morceau de pain, tribut habituel de sa bienfaisance :..... en ce moment, un inconnu saisissait le bouton de la porte ; mais voyant venir quelqu'un, il le lâcha et passa outre. Ce mouvement, que Madeleine avait remarqué, la surprit ; et quand elle eut contenté le petit savoyard, elle resta quelques minutes sur le seuil de sa boutique, occupée à regarder marcher cet homme, dont elle cherchait à s'expliquer l'intention. Il fallut trois ou quatre invitations de Simon, accompagnées de jurons sur l'intensité du froid, pour la tirer de ses réflexions. Madeleine revint s'asseoir auprès du feu, mais toujours en regardant derrière elle. Cet homme l'inquiétait.

— A présent que j'ai dîné, dit Simon, comme je ne suis guère en train de piocher, je m'en vas aller voir le père Durand pour qu'il

me procure un homme de peine, un manœuvre, n'importe quoi. J'ai pas besoin d'ouvrier; je menerai bien la besogne moi seul; mais me faut quelqu'un pour m'aider dans les grosses ouvrages, pas vrai, Madeleine?

— T'iras aussi bien à ce soir, dit Madeleine, en portant involontairement les yeux sur le vitrage extérieur de la boutique.—Et elle frémit, car elle vit l'homme de tout à l'heure qui s'arrêtait encore devant la porte, et, comme un voleur qui attend le moment propice pour faire son coup, regardait curieusement par les jours que la chaleur du dedans avait dessinés sur la gelée des carreaux. Simon prenait son chapeau et dénouait son tablier; on voyait qu'il allait sortir. L'homme passa comme la première fois.

— Pourquoi pas tout de suite, femme? dit Simon. A ce soir, je trouverai pas le père Durand; il sera au cabaret, et je n'aime pas à aller à son cabaret. Il y a des gens là, que leurs opinions ne cordent pas avec les miennes. Tu sais bien ça, Madeleine. J'aime mieux le trouver chez lui. Je ne serai pas long-temps.

— Au fait, dit à part soi la menuisière, il y

a des gens que c'est leur plaisir de regarder comme ça dans les boutiques. Je suis bête, moi, de me faire des souleurs à propos de rien.

— Qu'est-ce que tu contes là toute seule, bourgeoise? Est-ce que tu ne veux pas que j'aille chez le père Durand? Je n'irai pas. Mais ne me gronde plus comme tu as fait tout à l'heure, au moins !

— Si, si, dit Madeleine, rougissant de sa frayeur, vas-y. Mais reviens tout de suite : je m'ennuie quand tu n'es pas là.

— Rien qu'aller et revenir; pas plus. A revoir, Madeleine.

Il embrassa sa femme et sortit.

Il n'avait pas tourné le coin de la rue, que l'homme était dans la boutique.

Madeleine, en le voyant, poussa un cri d'épouvante. L'étranger s'arrêta, surpris.

— Est-ce que je vous fais peur, citoyenne? dit-il d'un ton plein de douceur. Regardez-moi bien; vous me prenez peut-être pour un autre.

— Non.... si.... c'est bien vous qui.... Pourtant.... mais....

Et Madeleine, en s'embarrassant ainsi dans ses phrases, regarda fixement l'étranger. A l'in-

stant, toutes les craintes qu'elle avait conçues s'évanouirent. Comment aurait-elle pu soupçonner d'un mauvais dessein l'homme qui était devant ses yeux! Tout en lui commandait le respect et appelait la confiance: car il avait le front élevé, large et pur; car ses grands yeux bruns regardaient en face, et leur regard était calme et doux. Il y avait dans sa physionomie une harmonie parfaite qui peignait tout ce qu'on peut appeler noblesse, sans aucun mélange de fierté; tout ce qu'on peut appeler bonté, sans aucun mélange de faiblesse. C'était un homme devant lequel on se sentait à l'aise, dont toute la personne attirait, à qui l'on eût ouvert son cœur sans hésiter. Et puis on voyait qu'il souffrait, cet homme; qu'il portait un grand chagrin au fond de son cœur; on voyait cela au bistre qui cerclait ses yeux, au creux de ses joues; et l'on se sentait disposé à le plaindre, à l'aimer, à faire quelque chose pour sa consolation ou son soulagement. C'était Thadéus.

Il avait quitté son costume de la veille, parce que, pensait-il, ce costume ne pouvait convenir à sa nouvelle situation. Il avait repris l'habit qu'il portait quand il arriva chez Clarence, ha-

bit simple et modeste, à la coupe provinciale, aux couleurs douteuses, qui, sur le dos d'un homme ordinaire, eût semblé pauvre et méprisable, tandis que lui le rehaussait par sa tournure et par l'élégance de ses manières.

Madeleine fit entrer l'étranger dans l'arrière-boutique, et lui offrit une chaise. Il s'assit.

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, monsieur? dit-elle, toute rouge encore de ses ridicules appréhensions. C'est pour de l'ouvrage sûrement? Mon mari vient de sortir, mais il va bientôt rentrer. Si monsieur veut avoir la complaisance d'attendre....

La bonne femme n'aurait jamais pu dire *citoyen* à un homme comme celui-là.

— Sans doute, sans doute.... j'attendrai, dit Thadéus avec un soupir. Il le faut bien, car c'est pour de l'ouvrage que je viens.

Il appuya sur ces derniers mots.

— Ah! observa la menuisière, c'est que, si monsieur n'avait pas voulu se donner la peine d'attendre mon mari... en donnant l'adresse où vous demeurez, Simon aurait été chez vous.

— Non, j'attendrai.... Ce n'est pas à votre mari à venir chez moi....

Après un instant de silence, il reprit :

— On m'a parlé de votre mari comme d'un excellent homme ; c'est ce qui me fait m'adresser à lui plutôt qu'à un autre.

— Oh ! sous le rapport de la menuiserie, vous serez content de mon homme. Il n'y en a pas beaucoup dans l'état qui soient sur le même rang que lui pour l'ouvrage. Il a été dix ans maître ouvrier chez le père Durand, la meilleure maison du faubourg Germain, et le pauvre père Durand pleurait quand il l'a vu partir.

— Y a-t-il long-temps que vous êtes établis?

— Depuis notre mariage, monsieur ; il y aura demain six mois.

— Êtes-vous contens?.... Les affaires sont-elles bonnes?

— Oui.... oui.... ça va doucement.... Mais pourvu qu'il y ait de quoi ne pas manger le sien, on ne peut pas se plaindre. Depuis quelque temps, la besogne a l'air de vouloir prendre, et mon homme se trouve même embarrassé.... Il est seul depuis hier. C'est pourquoi qu'il est allé chez son ancien bourgeois tâcher de trouver quelqu'un.

— C'est bien cela, dit en lui-même Thadéus.... On m'avait bien renseigné.

— Mais tenez, monsieur, voilà Simon qui rentre.... Tiens ! comme il est revenu vite !

Le menuisier rentrait en effet, tout transi, tout couvert de neige.

— Ouf! dit-il en refermant avec précipitation la porte de la rue, quel aristocrate de temps !

— Parle donc pas comme ça, dit Madeleine, qui était allée au-devant de lui; il y a un monsieur qui se chauffe dans l'arrière-boutique. T'as donc pas été chez le père Durand ?

— Non; je l'ai rencontré au coin de la rue Honoré. Il m'a dit comme ça que, sachant que j'étais sans garçon à ce matin, il m'en avait envoyé un qui lui était recommandé par son beau-frère, le concierge de l'hôtel de Vauxbuin. L'as-tu vu, Madeleine?

— Non, j'ai vu personne.

— Ah bien! il va sûrement venir.

— Il est venu, dit Thadéus en sortant de l'arrière-boutique; c'est moi.

— C'est vous ! s'écrièrent ensemble Simon et Madeleine stupéfaits.

— Oui, c'est moi, répéta Thadéus, avec la dignité de celui qui n'a point à rougir de sa misère; c'est un honnête homme qui vient en trouver un autre, et lui demander du travail qui puisse le faire vivre. Qu'y a-t-il d'étonnant à cela?

— Mais.... un homme comme vous, dit Madeleine toute confuse, se faire ouvrier....

— Oui.... ça me paraît louche! murmura Simon.

—Un homme comme moi! répliqua l'infortuné..... Oui, vous avez peur que je ne gagne pas ma journée peut-être. Regardez-moi. Voilà mes bras.... craignez-vous qu'ils ne soient pas assez forts?.. Pensez-vous que ce corps ne puisse supporter la fatigue?..Oh! soyez tranquilles, tous mes jours n'ont pas été beaux, toute ma vie n'a pas été mollesse, oisiveté, richesse, bonheur... J'ai souffert aussi... J'ai subi le froid, le chaud, la faim, la soif... J'ai couché sur la terre nue... J'ai fait la guerre, et mes dents ont broyé du pain aussi dur qu'elles.... Prenez-moi hardiment... allez! je sais me servir d'un outil.... vous verrez! Je suis d'un pays où les plus riches

apprennent un métier... le vôtre a été le mien quand j'étais jeune.... D'ailleurs, gardez-moi à l'essai pendant huit jours, quinze jours, un mois... vous me renverrez après... si je ne fais pas votre affaire.

Thadéus avait dit tout cela très-vite, sans donner à ses interlocuteurs le temps de se reconnaître. Le menuisier et sa femme, interdits de ce qui leur arrivait, ne savaient que répondre : ils s'interrogeaient du regard, et semblaient se renvoyer mutuellement la tâche du premier mot à dire. Quelques minutes se passèrent ainsi.

—J'attends, dit enfin Thadéus, j'attends que vous me disiez oui ou non. Aimez-vous mieux que je ne sois pas là? que je vous laisse vous consulter? Je reviendrai ce soir.

Il fit un mouvement pour sortir.

Simon allait accepter le moyen offert par l'étranger; sa femme le retint.

—Dame, monsieur, dit-elle, vous conviendrez que c'est drôle, tout de même, de voir un homme de votre genre qui veut être garçon chez des pauvres gens comme nous.... et faut

pas vous étonner si nous ne disons pas tout de suite oui ou non... Quand on ne sait pas.....

— Oh! reprit Thadéus, vous pouvez me recevoir sans crainte chez vous... je ne suis point un passant. J'ai une lettre du concierge de l'hôtel de Vauxbuin; la voici. Quant à mon histoire, deux mots vous l'apprendront. Jadis j'étais riche et considéré; maintenant je suis pauvre et obscur. Vous vous étonnez de voir que dans mon malheur je n'aille pas demander des secours à ma société, aux hommes de mon rang, de mon genre, comme vous disiez! Eh bien! c'est que je hais cette société; c'est que je veux fuir ces hommes : le peuple, l'ouvrier, voilà ce qu'il me faut; je demande à vivre de la vie de l'ouvrier, à changer mes mœurs contre ses mœurs : parce que chez lui, j'en suis sûr, je trouverai ce que mes pareils ignorent presque tous, repos de l'âme, franchise et probité. Prenez-moi, je vous en prie... ne me mettez pas à la porte comme un intrigant, comme un être dont il faut se méfier. Vous serez contens de moi, je vous le jure. Bonnes gens, votre homme de peine sera votre ami.... il travaillera tout le jour : et le soir, si vous avez des

enfans, il leur apprendra ce qu'il sait; il les aimera comme les siens... Oui, continua-t-il d'une voix altérée par son émotion, vous verrez que ce jour n'aura pas été un mauvais jour pour vous... Prenez-moi! prenez-moi! Je ne suis point un mendiant, Simon; je rougirais de demander l'aumône, quoiqu'il y ait tant de façons de l'obtenir qui passent pour nobles aux yeux de bien des gens. Du travail pour votre argent; mes peines, mes sueurs, mes veilles pour le prix de ma journée!... Et puis seulement une chose, mes amis : du respect pour mes malheurs, pour mes souffrances; point de questions, n'est-ce pas? Cela rouvre les plaies du cœur. Un jour viendra peut-être où je pourrai tout vous dire... Eh bien! voulez-vous de moi?

Le menuisier et sa femme étaient attendris jusqu'aux larmes.

Thadéus tendit à Simon la lettre du concierge.

— Faites excuse, monsieur, dit le brave homme; nos parens ont oublié de nous faire apprendre à lire...

Thadéus lut la lettre; elle était ainsi conçue :

« Citoyen Simon,

» Mon beau-frère Durand et moi, prenons » la liberté de te recommander la personne qui » te remettra cette lettre. Nous souhaitons » qu'elle puisse faire ton affaire. C'est un bon » sujet, qui n'est peut-être pas d'un grand mé- » rite comme menuisier, mais qui possède les » meilleures dispositions. Sous le rapport du » patriotisme et des bonnes mœurs, il ne laisse » rien à désirer.

» Salut et fraternité, etc. »

— Cette lettre, observa Madeleine, ne fait pas mention du nom de monsieur.

— C'est vrai, reprit Simon; mais monsieur a sûrement quelques papiers.

— Non, dit avec fermeté Thadéus, je n'en ai pas. Je n'ai point de nom de famille à vous donner non plus. Réfléchissez.

— Comment ! s'écria Simon, pas de livret?

— Pas de livret.

— Pas de passeport?

— Pas de passeport... — Et la voix de Thadéus faiblit en disant cela.

— Qu'est-ce que t'en dis, ma femme?

Madeleine s'était décidée. Elle présenta sa main à l'étranger.

— Vous me gagnez le cœur, dit-elle; on ne peut pas être un malhonnête homme avec tant de franchise écrit sur la figure. Restez avec nous.

— Et le club des menuisiers! dit Simon, qu'est-ce qu'il pensera de ça ?

— Il pensera ce qu'il voudra. Un homme de peine n'a pas de livret à faire viser. Il n'en a pas besoin.

D'accord avec Madeleine et Simon, Thadéus alla chercher sa valise.

Il y avait près d'une heure que le commissionnaire attendait. Quand il vit revenir son bourgeois, il se leva, pour le suivre de nouveau; mais Thadéus prit sans mot dire la valise et le manteau, mit un écu dans la main de l'Auvergnat et disparut.

De retour à la boutique, il trouva le menuisier et sa femme encore tout ébahis, et comme des gens qui sont sous le charme d'un rêve bi-

zarre. Thadéus eut peur un moment de les voir se dédire; mais sa crainte fut bientôt dissipée quand il entendit Madeleine lui dire:—Comme il faut bien savoir à qui et de qui l'on parle, nous sommes convenus, mon mari et moi, de vous appeler Joseph, comme le brave compagnon que nous avons perdu à ce matin; ça ne vous fait-il rien d'avoir ce nom-là chez nous?

— Au fait, reprit Simon, dans le cas où ça vous arrangerait mieux d'avoir le nom du jour dans le calendrier républicain, on pourrait vous le donner tout de même.

Madeleine épela dans l'almanach: *o. s. e. i. l. l. e...* et dit à Thadéus : — Comment que ça fait?

— Cela fait *oseille*, répondit-il en souriant.

— Toute réflexion faite, j'aime mieux Joseph, répliqua la jeune femme.

—Va pour Joseph, dit Thadéus.

—Maintenant, ajouta Madeleine, il faut montrer au citoyen Joseph la petite chambre où il logera.

Thadéus mit la valise sur ses épaules, et Simon, avec un respect comique, dont il ne pouvait se défendre devant son nouvel homme de

peine, le fit monter aux mansardes de la maison dans un petit cabinet, où un lit de sangle avec deux chaises tenaient fort gênés, et qui devait être son domicile, comme il avait été celui de son prédécesseur.

LA CONSPIRATION.

Laissez donc les rois avoir des maîtresses ! croyez-vous qu'une reine soit bien amusante ? C'est la plus ennuyeuse compagnie qu'il y ait au monde, messieurs.

JULES JANIN. *Trianon.*

Saute Choiseul ! saute Praslin !

ROUGEMONT. *Jeanne Vaubernier.*

Et resurrexit tertiâ die, secundùm scripturas.

Symbole de Nicée.

CHAPITRE IV.

LA CONSPIRATION.

En 1765, il y avait à Postdam, résidence habituelle et favorite du grand Frédéric, une famille, composée de la mère et des deux filles, que l'on appelait la pauvre famille Enke. Le père, musicien de la chapelle du roi de Prusse, venait de mourir après une longue et coûteuse maladie, laissant en héritage à sa veuve

des dettes, à ses filles quelques talens, et un nom conservé jusque-là net de toute souillure.

De ces deux orphelines, Maria, l'aînée, avait quinze ans; Minna, la cadette, n'en avait que dix. Maria, déjà grande et formée, passait pour la plus belle fille de Postdam; et quand, le dimanche, elle donnait le bras à sa mère pour aller à l'église, les jeunes gens de la ville, seigneurs et bourgeois, s'arrêtaient et murmuraient d'admiration sur son chemin. La veuve Enke était fière de cet hommage publiquement accordé à la beauté de sa fille; elle s'en réjouissait, jusqu'à rendre aux jeunes gens les sourires qu'ils donnaient à Maria, jusqu'à lui dire, lorsque, revenue à la maison, la belle demoiselle voulait se mêler du ménage et de ses grossières occupations : — Laisse faire Minna, ma bonne fille; n'abîme point tes mains si blanches et si douces ; prends garde de te noircir le teint à la fumée... Je ferai la cuisine, moi; reste à ton clavecin.

Maria se fût bien gardée de désobéir à ces maternelles recommandations; il lui semblait trop doux et trop commode de se lever plus tard

que les autres, d'avoir à déjeuner dans son lit, de ne rien faire tout le jour, et d'être servie comme une grande dame! Naturellement paresseuse, d'un caractère capricieux et hautain, ce genre de vie lui allait à merveille : aussi la pauvre petite Minna, chargée toute seule du soin de tenir la maison propre et les meubles luisans, n'avait-elle que fatigue et chagrin, tandis que Maria se tenait belle et nonchalante dans un fauteuil, un livre à la main, ou rêvant avec sa mère à quelque riche seigneur, amoureux d'elle, qui la demanderait en mariage un beau jour. C'était à chaque instant des rebuffades et des gronderies pour la pauvre enfant, si, par malheur, au moment de sortir, sa sœur trouvait quelque chose d'oublié dans sa toilette, quelque tache à son linge, ou des plis moins fins que d'autres à sa collerette. Souvent même alors la méchante Maria battait Minna, et la mère ne s'y opposait pas.

Plusieurs fois déjà, dans leurs promenades journalières, la mère et la fille avaient remarqué un jeune homme de la tournure la plus distinguée, d'une physionomie heureuse, portant avec une grâce parfaite le brillant uniforme

d'officier de pandours. A diverses reprises, ce jeune homme les avait saluées comme ferait quelqu'un qui cherche à lier connaissance avec les personnes qu'il salue. Sa figure revenait assez à nos deux dames; et puis il y avait en lui certain air de bonne compagnie, certain parfum de haute naissance, qui séduisaient. La veuve du musicien poursuivait à cette époque la liquidation de sa pension. Le comte d'Anhalt-Dessau, parrain de la petite Minna, lui avait promis de faire quelques démarches à cet égard; mais depuis un mois environ elle attendait vainement le résultat de ces gracieuses promesses, lorsqu'un soir, au moment de rentrer au logis, elle rencontra le comte et le jeune officier de pandours qui se donnaient familièrement le bras. La veuve Enke aborda son protecteur, qui se confondit en excuses, et promit de nouveau son intercession auprès du ministre. Là-dessus, l'officier se mit de la conversation; il offrit de parler au roi lui-même, et demanda la permission de venir en personne chez ces dames apporter la réponse de sa majesté. Grands remercîmens de la part de madame Enke, qui n'eut, en rentrant chez elle, rien de plus pressé que de re-

dire à Maria les paroles du beau jeune homme, en appuyant beaucoup sur l'extrême considération que le comte d'Anhalt-Dessau, ce grand dignitaire, semblait témoigner au simple officier de pandours.

Cette nuit-là, Maria et sa mère firent des rêves superbes.

Deux jours après, l'officier vint effectivement, apportant à la veuve Enke son brevet bien en règle, et le premier semestre de sa pension. Cet officier était Frédéric-Guillaume, héritier présomptif de la couronne, neveu du grand Frédéric et fils du prince royal, mort en 1759.

Il fit de fréquentes visites. Il dit à Maria qu'il l'aimait, qu'il ne pouvait vivre sans elle. Maria n'eut point le courage de se montrer cruelle envers un prince royal de vingt et un ans. Il fut heureux : la mère le sut, et trouva que c'était bien.

Alors il s'opéra des changemens dans l'intérieur du ménage. La veuve ne fit plus la cuisine. Minna n'eut plus à balayer l'appartement, ni à frotter les meubles. La maîtresse du prince royal eut des domestiques, en petit nombre tou-

tefois. L'antique et lourd mobilier de famille du musicien de la chapelle fut changé pour un autre plus élégant, mais fort modeste encore. On prit un logement plus vaste, mais bourgeois... Car le prince royal dépendait de son oncle, et le grand Frédéric n'avait pas le défaut d'être prodigue, quand il s'agissait surtout de fournir aux amoureuses dépenses de son neveu. Maria et sa mère trouvèrent bientôt que l'amitié du premier seigneur de Prusse ne valait guère la peine qu'on se tourmentât pour l'obtenir, qu'on se gênât pour la conserver. Le prince dépensait tout au plus cent écus par mois dans la maison, la toilette de Maria comprise! Le dernier petit fonctionnaire, le plus obscur marchand, faisaient mieux les choses quand ils s'en mêlaient.

Un matin, le prince vint plus tôt qu'à l'ordinaire. Maria était à sa toilette, l'œil enflammé, le sein palpitant. Minna pleurait et sanglotait dans un coin de la chambre. Frédéric courut à elle.

— Qu'as-tu donc, ma pauvre enfant? lui dit-il; et pourquoi pleures-tu ainsi?

— C'est ma sœur qui m'a battue ! s'écria la petite d'une voix entrecoupée.

— Battue ! dit Frédéric.

— Oui... parce que tout à l'heure, en mettant une épingle à sa robe, je l'ai piquée.

— Maria, reprit sévèrement le prince, c'est mal, ce que vous avez fait là.

— Cette petite sotte ! cette imbécille ! dit avec impétuosité la belle demoiselle. Je lui conseille de se plaindre, vraiment !

— Est-ce à elle, répondit Frédéric, d'être la servante ici ?

— Il faut bien qu'elle me serve, qu'elle m'habille... puisque vous ne me donnez pas même une femme de chambre !

— Maria... Maria... ce n'est pas la première fois que vous maltraitez votre sœur.. vous avez un mauvais cœur, Maria ; et votre mère vous a gâtée....

— Allons, continua le prince, en se retournant vers Minna, ne pleure plus, petite ; je serai ton ami, ton frère, moi ! je t'aimerai, Minna, puisque personne ne t'aime ici. Maria, j'entends que votre sœur soit sur le même pied que vous dans la maison de sa mère, ou je

l'emmène à l'instant avec moi... Voudrais-tu venir avec moi, Minna?

— Oh oui, mon bon ami! s'écria l'enfant, toute joyeuse à travers ses larmes.

Maria, pensive et confuse, promit d'être meilleure avec sa sœur. Elle eut une femme de chambre le lendemain. Mais bientôt un sentiment inconnu jusque-là pour elle se glissa dans son âme : elle devint jalouse de Minna; elle vit une rivale à venir dans cette petite fille, qui grandissait et embellissait tous les jours. Les mauvais traitemens recommencèrent. Alors Minna se plaignit à son bon ami, et lui demanda de l'emmener : ce qu'il fit. Il confia la jeune fille aux soins d'une vieille dame de la cour qui l'avait élevé, lui, et qui l'aimait comme son enfant.

Trois ans après, Maria, disgraciée par Frédéric, était la femme du prince Matuschewski, seigneur polonais; et Minna, qui allait atteindre sa quinzième année, croissait en beauté, en esprit et en grâces, sous les yeux de son frère d'adoption.

C'était vraiment une chose touchante que de les voir ensemble alors. Tous les jours, deux

fois, Frédéric se rendait à une petite maison de campagne aux portes de la ville, où Minna demeurait sous la garde de la comtesse d'Hoogswein. Là, professeur aussi habile, aussi zélé que patient et plein d'indulgence, le prince s'appliquait lui-même à former l'esprit et le cœur de son élève, à réparer en elle les torts d'une éducation manquée. Que de joie il éprouvait à tenir ainsi dans ses mains, et façonner à sa fantaisie cette docile intelligence qui se pliait et s'assouplissait à toutes ses volontés! Se faire une femme pour lui, l'élever à son usage, la cultiver comme une jolie fleur que l'on peut cueillir quand on voudra; lui apprendre à sentir comme on sent, à vouloir ce qu'on veut, à aimer ce qu'on aime... quelle tâche délicieuse pour un homme! Aussi jamais, et lui-même l'avouait dix ans, vingt ans après, jamais Frédéric n'avait été si heureux avec Minna, que pendant les deux années où il s'était fait, tout seul, maître de langues, maître d'histoire, maître de musique, maître de dessin de sa jolie protégée.

Cependant le roi avait marié son neveu à

Elisabeth de Brunswick, femme ardente et passionnée, qui, trouvant pris le cœur de l'homme qu'on lui donnait pour époux, secoua bien vite le joug de ses importuns devoirs, et scandalisa la cour de ses débauches, au point que le vieux Frédéric défit lui-même le mariage qu'il avait fait, et se donna pour autre nièce la princesse de Hesse-Darmstadt, modèle de douceur et de vertus. Cette nouvelle union fut scandaleuse comme la première, non point du fait de l'épouse, mais de celui de l'époux, qui, à peine marié, avoua publiquement pour sa maîtresse en titre Wilhelmine Enke, la fille du musicien, alors âgée de dix-huit ans, et si séduisante, si accomplie, qu'en la voyant, le vieux Frédéric lui-même n'eut point la force de blâmer son neveu. Enhardi par cette espèce d'encouragement tacite, le prince eut bientôt l'audace de venir demander à son oncle l'argent qu'il lui fallait pour mettre mademoiselle Enke sur un pied convenable. Le roi fit la grimace à cette requête : il paya cependant, mais en jurant de ne plus rien donner; et lorsqu'au bout de quelque temps, le prince, encore une fois à sec, se

présenta de nouveau, Frédéric ne répondit que par un ordre qui exilait la favorite hors du royaume.

Elle vint passer six mois à Paris, et, chose étrange, ce fut à Maria, cette sœur qui la battait jadis, Maria, princesse Matuschewska, séparée de son mari, étonnant de son luxe la capitale de la France, objet d'envie pour toutes les grandes dames que *la belle polonaise* éclipsait; ce fut à cette femme, sa rivale, que la maîtresse du prince royal de Prusse vint demander asile et secours. Maria la reçut comme une compagne d'infortune, et lui fit partager ses plaisirs.

Ces six mois d'absence furent assez mal employés par le prince royal. Furieux contre son oncle qui l'avait brutalement privé d'une maîtresse adorée, il se jeta si avant dans le fracas des fêtes et des galantes aventures, il fit et fit faire tant de voyages d'argent chez le roi, que celui-ci, effrayé des moyens que prenait son neveu pour s'étourdir, crut n'avoir point de parti plus économique à prendre que de rappeler mademoiselle Enke à Postdam. Il lui fit écrire par un de ses ministres.

La favorite revint donc, radieuse et triom-

phante : et, toute fière de la faiblesse du vieux roi, elle exigea que le prince lui meublât un hôtel à Berlin, ne voulant point, disait-elle, continuer d'habiter Postdam, séjour ennuyeux et triste à faire mourir. Son voyage à Paris lui avait profité. Elle avait appris de sa sœur le parti que l'on peut tirer d'un amant, surtout quand cet amant est prince, et peut d'un jour à l'autre devenir roi.

Frédéric obéit sans hésiter. L'hôtel fut choisi, meublé, acheté même; le tout aux dépens de la cassette de l'oncle, qui, ne sachant plus comment limiter les énormes dépenses du jeune homme, s'abaissa, le grand roi ! jusqu'à écrire à la belle Minna, pour qu'elle voulût bien consentir à quitter Berlin, ville dangereuse pour la jeunesse, où son neveu courait, en la venant voir trop souvent, le risque de faire des connaissances qui le perdraient infailliblement. La favorite, qui traitait de puissance à puissance, répondit que si le prince voulait lui achèter un domaine à Charlottembourg, et ne point lui ôter l'hôtel de Berlin, elle accepterait volontiers, pour complaire à sa majesté, le moyen terme qu'on lui proposait. Le marché fut con-

clu à ces conditions, et mademoiselle Enke alla se fixer dans sa magnifique résidence de Charlottembourg.

Nous glisserons rapidement sur ce qui se passa pendant le reste de la période de quatorze années, écoulée depuis l'époque où le prince de Prusse prit Minna pour maîtresse, jusqu'à celle de son avènement au trône, le 16 août 1786. Nous indiquerons seulement la naissance de deux enfans qu'ils eurent ensemble : l'un qui mourut tout jeune, comte de La Marck, dont le superbe tombeau, chef-d'œuvre du célèbre Schadow, fait encore le principal ornement de l'église Sainte-Dorothée, à Berlin ; l'autre, Marianne, fille bien aimée de sa mère, que le roi fit épouser au comte de Stolberg, avec une dot de 200,000 écus et des terres.

Nous tirerons un voile de pudeur sur cette œuvre d'abomination et d'infamie qui fit marier la favorite du roi, par le roi lui-même, à son valet de chambre Rietz, fils d'un jardinier, et depuis grand-chambellan ; moyen que lui indiquèrent les illuminés pour se mettre en paix avec son âme !

L'avènement à la couronne de Frédéric-Guil-

laume II rendit Minna toute puissante. Son amant avait quarante-deux ans alors, et l'on a vu plus haut que, depuis l'âge de vingt ans, il n'avait presque point quitté mademoiselle Enke. Aussi ne voyait-il que par ses yeux, ne prenait-il de ministres que de sa main. Elle jouait, à la cour de Prusse, le rôle qu'avait joué la Pompadour à la nôtre, et, comme Versailles, Berlin avait aussi son *Cotillon*, pour nous servir du mot si énergique et si vrai du grand Frédéric. La cour ne tarda point à se diviser en deux partis : le parti du roi et de madame Rietz, et celui de la reine et du prince royal; ce dernier réduit à voir, sans l'empêcher, le mal que faisait l'autre. A la tête du parti de la favorite brillaient forts et puissans, Bischofswerder, chef des illuminés, sorte de jésuites francs-maçons, qui à cette époque infestaient l'Allemagne et la Prusse, et son collègue, le ministre d'état et de justice Woellner, jadis curé d'un village auprès de Berlin, puis attaché par le prince Henri, père du roi, à son fils, en qualité de gouverneur. Dans le parti de la reine on remarquait le savant ministre Hertzberg, le duc de Brunswick, le prince Henri de Mallendorf,

enfin Thadéus Frédéric, comte de Wurzheim, jeune homme issu d'une des premières familles du royaume, filleul de Frédéric-le-Grand, et capitaine des gardes de la reine. Tous ces seigneurs étaient détestés de la favorite, qui voyait en eux autant d'ennemis irréconciliables ligués pour sa ruine. Le comte de Wurzheim avait la plus grande part de cette haine, et certes il la méritait bien; car madame Rietz s'était jadis mis en tête d'en faire son amant, et Thadéus n'avait répondu aux avances de la fille du musicien, qu'en lui témoignant tout haut le mépris que sa conduite lui inspirait. Furieuse de se voir ainsi repoussée, madame Rietz était allée demander au roi la destitution du capitaine; mais Frédéric lui avait répondu : —Laissons à notre épouse bien-aimée ses serviteurs; ils ne sont pas dangereux et la consolent. Que vous fait ce Thadéus? Auriez-vous peur de lui plus que de Brunswick ou de Mallendorf? Si nous ne voulons pas que la reine et son fils se mêlent de nos affaires, ne nous mêlons point des leurs.

— Ah! je vois bien que vous ne m'aimez plus, Fritz... avait dit en pleurant madame Rietz.

— Moi, ne plus vous aimer! s'était écrié l'imbécille monarque. Oh! Minna, pouvez-vous me juger aussi mal!

Alors il avait pris un canif sur son bureau, et l'enfonçant dans la paume de sa main gauche, il avait écrit de son sang qu'il ne l'abandonnerait jamais, ni elle, ni ses enfans; et que si le ciel faisait mourir Minna avant le roi, nulle autre main que celle du roi ne fermerait les yeux de Minna.

Afin de ne point être en reste avec son amant, madame Rietz s'était piqué la main à son tour, et sur le même papier elle avait formulé un serment à peu près semblable.

Là-dessus, le roi voulant faire quelque chose pour cette tendre amie, avait disgracié Zedliz, ministre des affaires ecclésiastiques, et donné sa place au curé Woellner. De plus, il lui avait promis de la faire comtesse et de la présenter à la cour.

Forte de ce surcroît de faveur, madame Rietz ne mit plus de bornes à son luxe, plus de frein à son arrogance. Sa voiture courait dans les rues de Berlin de front avec celle de la reine; ses domestiques avaient la livrée royale. Elle

se fit bâtir, à Berlin, un palais magnifique et un théâtre, sur lequel on la vit monter elle-même avec le chanteur Conciliani, son amant secret. Elle fit jouer devant le roi *les amours de Vénus et d'Adonis*, où Vénus était représentée par une jeune fille d'une beauté ravissante, n'ayant pour costume qu'un simple tricot couleur de chair. La débauche et les orgies se promenèrent fièrement par la ville, aux applaudissemens des courtisans que la favorite associait à sa fortune, en les faisant puiser à pleines mains dans le trésor royal, si péniblement rempli par le grand Frédéric. Les honnêtes gens, toujours en minorité, gémissaient et se taisaient.

Cependant une révolution venait d'éclater en France. Les élémens qui l'avaient produite fermentaient par toute l'Europe. Les rois eurent peur. L'enthousiasme populaire menaçait leur puissance. La jeunesse de Prusse, comme celle d'Allemagne et d'Italie, manifestait déjà hautement ses sympathies et ses vœux; les mots de liberté, d'affranchissement, de régénération, étaient dans toutes les bouches. Bientôt on vit courir à Berlin des pamphlets révolutionnaires.

Des écrits satiriques, en apparence dirigés contre la favorite, osaient insinuer que le roi pourrait quelque jour être rendu responsable de la conduite de madame Rietz, et demandaient insolemment si les sueurs du peuple ne devaient être converties en or que pour payer les sales débauches d'une courtisane et de ses complaisans. Les hommes du parti de la reine encouragaient, les uns secrètement, les autres franchement et tout haut, ces manifestations de l'opinion publique. Madame Rietz et ses amis sentirent l'orage gronder sur leurs têtes, et désespérèrent un moment de pouvoir le détourner; car le cri des Berlinois, unanime réprobation, avait ébranlé les convictions de Frédéric-Guillaume; et pendant quelques jours, il tint conseil pour savoir s'il devait renvoyer la favorite, objet d'exécration pour son peuple, et réparer enfin ses torts envers une épouse que tout le monde plaignait et bénissait comme la meilleure et la plus malheureuse des reines. Les ennemis de madame Rietz faillirent l'emporter dans cette discussion; le duc de Brunswick et M. Hertzberg avaient à peu près déterminé le monarque à se rendre au vœu général,

quand Woellner, qui gardait le silence depuis le commencement, se leva, et dit qu'on trompait le roi, qu'on savait fort bien le véritable sens des misérables libelles sur l'importance exagérée desquels le conseil était appelé à délibérer. — Le nom de l'amie, de la confidente de Sa Majesté, n'est ici qu'un vain prétexte! s'écria-t-il! c'est au trône qu'ils en veulent; c'est au roi que s'adressent leurs attaques déguisées. Ces pamphlets sont autant d'étincelles parties de Paris; les novateurs et les philosophes, si nous les laissons faire, incendieront la Prusse, comme ils ont incendié la France, de leurs doctrines anarchiques et immorales. C'est à nous de ne point nous méprendre sur la nature du danger, et de l'étouffer à sa naissance.

Ces paroles de l'ex-curé de Gross-Behnitz firent une profonde impression sur l'esprit de Frédéric. Ce fut en vain que le duc de Brunswick et M. Finck essayèrent d'en atténuer l'effet. Le roi n'écouta plus rien, et, séance tenante, il signa le fameux édit de religion, ouvrage de Woellner, qui enchaînait en Prusse la liberté de parler et d'écrire, en frappant des peines les plus graves quiconque serait pris lisant ou disant quel-

que chose en faveur de la révolution française. En outre, le roi changea son ministère, et disgracia tous ceux de ses conseillers qui lui furent désignés par madame Rietz, dont la puissance n'eut plus de limites à partir de ce moment.

Alors la favorite se crut tout permis. Elle mit sa maison sur un pied royal; elle eut ses jours de réception et de gala, ses levers et ses couchers, grands et petits, comme la reine. Elle demanda au roi un titre et des gardes : il lui accorda l'un; il eut à peine la force de lui refuser les autres. Devenue comtesse de Lichtenau et dame de plusieurs baronnies, elle se fit présenter à la cour, aux frais du roi, qui lui acheta des diamans pour 200,000 écus. On la vit après cela écraser la cour et la ville de son insolence, entrer chez le roi quand elle voulait, et sans se faire annoncer même; tandis que la reine et ses enfans, obligés de céder le pas à cette femme, n'étaient plus reçus qu'en cérémonie.

Frédéric ignorait ou feignait d'ignorer les insultes et les humiliations auxquelles la reine et les princes étaient en butte; grâce aux soins que la comtesse et les illuminés avaient pris d'écarter de son oreille toute bouche qui ne

leur fût point dévouée, les plaintes que ces infamies excitaient, n'arrivaient pas jusqu'à lui. Protégée par Bischofswerder et Woellner, madame de Lichtenau se livrait sans crainte et sans souci à tous les débordemens imaginables. Elle changeait tous les huit jours d'amans, qu'elle prenait n'importe où. Princes, ambassadeurs, prélats, soldats, bourgeois, se succédaient pêle-mêle dans ses bonnes grâces. Enfin, la cour, par le fait de cette abominable femme, était devenue un séjour tellement ignoble, que le prince royal, grand jeune homme de vingt ans, ne permettait plus à ses sœurs ni à sa femme d'y mettre le pied.

Cependant les partisans de la bonne cause, quoique tant de fois battus, revinrent à la charge. Le plus ardent, le plus énergique d'entre eux, Thadéus de Wurzheim, chaque jour témoin des pleurs que verse la malheureuse reine, des dégoûts et des chagrins dont on l'abreuve, jure de la venger ou de périr. Il se concerte avec Hertzberg et quelques autres. La favorite venait de partir en Italie, sous prétexte de rétablir sa santé chancelante, mais en réalité pour aller rejoindre, à Naples, un jeune homme dont elle

était folle, le chevalier de Saxe, fils du prince Xavier, gouverneur de cette ville. Avant son départ, le roi lui avait fait cadeau de 500,000 écus en billets sur la banque d'Amsterdam. Thadéus demande à Frédéric une audience particulière qui lui est accordée. Il se présente, et, dans le cabinet du roi, seul avec lui, en sujet loyal, en homme de bien que le vice triomphant indigne, il accuse hautement madame de Lichtenau, et plaide avec enthousiasme la cause de la reine. Frédéric considère le jeune capitaine avec étonnement. Jamais paroles si hardies n'avaient été dites en sa présence depuis qu'il était roi. En énumérant les griefs de la reine contre la favorite, Thadéus pleurait; sa voix, tremblante d'émotion, retentissait comme un remords au cœur de Frédéric. Enfin, le croirait-on? il laissa dire au jeune homme tout ce qu'il voulut, puis il essaya de se justifier. Il dit combien la comtesse lui était attachée, toutes les preuves de dévouement et d'amour qu'il avait reçues d'elle; il parla de l'éloignement invincible qu'il s'était toujours senti pour la reine, aux excellentes qualités de laquelle il rendait, du reste, pleine et entière justice. Il termina en demandant à Thadéus

de quel crime on accusait cette pauvre femme.

— De plusieurs, dit avec assurance le capitaine des gardes; de deux surtout! celui de lèse-majesté envers la reine qu'elle a insultée publiquement en vingt occasions; celui de haute trahison envers l'État....

— De haute trahison! s'écria le monarque étonné... Comment cela, s'il vous plaît? Pardieu, monsieur, ceci devient grave!

— Oui, sire, de haute trahison envers l'État, répondit Thadéus sans s'émouvoir. La comtesse a reçu cent mille livres sterling de l'Angleterre, pour engager votre majesté à faire partie de la coalition contre la France.

— Monsieur le comte! dit Frédéric en se levant, les lèvres pâles et frémissantes; pour porter une telle accusation, il faut des preuves, des preuves irrécusables, entendez-vous! car cela doit faire tomber une tête, nécessairement...: celle de l'accusée, si le crime est prouvé...; celle de l'accusateur, s'il ne l'est pas. Avez-vous bien songé à cela, monsieur le comte?

— Sire, répliqua le jeune homme avec le plus grand sang-froid, ceux qui m'ont élevé m'ont appris à ne jamais mentir.... Ce que je vous ai

dit est ce que je crois vrai. Ordonnez que la comtesse soit mise en jugement; et puisqu'il s'agit d'une tête, je jette la mienne en gage. Je suis prêt à vous remettre mon épée.

— Un moment, capitaine, reprit Frédéric-Guillaume. Vous, accusateur de madame de Lichtenau, d'une femme que je connais depuis l'âge de dix ans, d'une femme que j'ai vue grandir et se développer sous mes yeux... savez-vous de quoi l'on vous accuse à votre tour?

— Moi, sire?

— Oui! vous même... Et d'abord, monsieur, remettez-moi votre épée!....

Thadéus tira du fourreau son épée, une épée donnée par le grand Frédéric à son père, compagnon d'armes du feu roi.... Il la remit au monarque en pâlissant.

Le roi prit l'arme, et la tournant dans ses mains :

— C'est l'épée d'un sujet fidèle, cela! dit-il avec un sourire amer.

Il la posa derrière lui, sur son bureau.

— Monsieur le comte de Wurzheim, filleul de mon oncle et de ma femme, capitaine des gardes de sa majesté la reine, vous êtes accusé

d'adultère avec l'épouse de votre souverain!... Vous êtes accusé de conspirer contre mes jours, avec le prince royal, notre fils bien-aimé!.... Qu'en dites-vous, comte de Wurzheim? Trouvez-vous que notre accusation vaille les vôtres?

Thadéus, atterré, ne trouvait pas un mot à répondre.

— Eh bien! beau chevalier, reprit Frédéric, vous vous taisez maintenant!... Savez-vous que vous avez fait une grande sottise en venant ici? Je l'avais dit aux vôtres, pourtant!.... que la reine et son fils ne s'occupent point de mes affaires, s'ils ne veulent pas que je fouille dans les leurs.... Allons, répondez! nous sommes seuls. Dites donc oui ou non, vous qui ne mentez jamais!

— Sire, dit enfin le capitaine des gardes, je n'ose croire que votre majesté ait voulu me parler sérieusement.... D'aussi terribles soupçons n'ont jamais pu....

— Sérieusement! interrompit le roi avec sévérité.... L'honneur d'une femme, la fidélité d'un fils, sont des choses avec lesquelles le dernier mendiant de mon royaume ne jouerait pas,

monsieur..... Songez-vous que c'est le roi qui vous parle?

— Mais sa majesté la reine est la vertu, la pureté incarnées, sire! s'écria Thadéus avec exaltation. Le prince vous aime et vous chérit! S'ils gémissent et se plaignent, c'est de votre froideur à leur égard....

— Assez! dit le roi sèchement. Je n'aime pas les remontrances.... Nous nous reverrons.

Il sonna. Un chambellan parut, précisément le mari de la comtesse.

— Qu'on fasse venir le capitaine de mes gardes!

Le duc d'Hoogswein se présenta.

— Le comte de Wurzheim, lui dit Frédéric, sera conduit aujourd'hui même à la forteresse de Magdebourg, sous bonne escorte. Allez.

Thadéus resta long-temps prisonnier. Le roi de Prusse s'était retiré de la coalition: il avait signé la paix de Bâle avec la République française, abandonnant à ce fier gouvernement ses états de la rive gauche du Rhin; quand on commença l'instruction du procès. La comtesse de

Lichtenau revint d'Italie, toute chagrine d'avoir vu son amant, le chevalier de Saxe, tué en duel par Suboff, gentilhomme de l'impératrice Catherine et rival du chevalier. Les illuminés, toujours maîtres de l'esprit faible et vacillant du monarque, toujours d'accord avec la favorite, firent tomber facilement les accusations portées par le malheureux capitaine, tandis qu'ils accumulèrent griefs sur griefs contre cet homme, que ses idées libérales, et la part qu'on lui avait toujours attribuée aux fameux pamphlets révolutionnaires, contribuaient à leur rendre odieux. Les partisans de la reine et du jeune prince, tous éloignés de la cour, ou cachant leurs sentimens pour conserver leurs places, furent impuissans à secourir la victime que l'on voulait sacrifier. Le comte de Wurzheim fut jugé au mois de septembre 1795, et condamné, comme coupable, non d'adultère avec la reine, mais de haute trahison, à être pendu sur la place publique de Berlin.

La veille de l'exécution, sa mère, sa pauvre mère ! seul parent qui lui restât, vint au palais pour se jeter aux pieds du monarque, et demander la grâce de Thadéus. On ne lui permit point

d'entrer ; on la repoussa impitoyablement. Les bourreaux ne voulaient pas se laisser ravir leur proie.

Cependant Thadéus devait être sauvé. Il le fut.

Il y avait à Berlin un médecin nommé Elstein, père d'une jeune et jolie demoiselle, que l'infâme mari de la comtesse Lichtenau avait fait enlever, en 1792, pour remplacer auprès de lui la belle madame Baranius, actrice du théâtre de la cour, son ancienne maîtresse. Le comte de Wurzheim était parvenu à arracher cette pauvre fille des mains de son ravisseur, et l'avait rendue au docteur, digne de lui comme auparavant. Elstein, plein de reconnaissance, avait juré de tout sacrifier, même sa vie, pour Thadéus, s'il arrivait jamais que celui-ci pût avoir besoin de ses services. On conçoit de quel désespoir il sentit son âme déchirée, lorsque la nouvelle du jugement et de la condamnation du comte parvint jusqu'à lui. Faible et sans crédit, que pouvait-il? Cet homme, qui lui avait rendu sa fille, son bonheur, sa joie dans ce monde, le but de ses travaux, l'espoir de sa vieillesse ; cet homme allait périr, attaché à l'ignoble gibet! Quelle horrible pensée! L'ha-

bile médecin osa concevoir un projet inouï; un projet hardi comme les œuvres du Créateur. Il se dit : — Mon bienfaiteur, le sauveur de ma fille, ne mourra pas! Je le sauverai.

L'exécution se fit la nuit, aux flambeaux. On avait craint un mouvement populaire. Elstein était allé voir le comte dans son cachot deux heures avant le supplice; et là, tout en larmes, à deux genoux, il l'avait supplié de lui vendre son cadavre, pour qu'il pût au moins garder mort chez lui l'homme qu'il avait tant aimé vivant. Le comte, ému, avait consenti. Alors, sans le prévenir, sans lui dire pourquoi, brusquement et d'un effort rapide comme la tempête, le docteur avait saisi Thadéus à la gorge, et comme un homme désespéré, mais sûr de sa main, il lui avait fait au cou une étroite incision, à peine visible..... Puis il était sorti les yeux hagards en s'écriant : — Le condamné allait se tuer! prenez garde! veillez sur lui [1] !.....

Puis... comme, un quart-d'heure après l'exécution, la foule, prévenue en dépit des précautions prises, grondait furieuse et menaçante au-

[1] Voir les notes à la fin du second volume.

tour de l'échafaud ; il était venu vite réclamer son cadavre, que les exécuteurs lui livrèrent incontinent, satisfaits qu'ils étaient de n'avoir point à le garder plus long-temps.....

Alors vous l'auriez vu retourner chez lui tout essoufflé, respirant à peine, à demi mort d'incertitude et d'espérance... Vous vous seriez émus à le voir étendre ce corps sur son lit.... et dire à sa fille tremblante à côté de lui : — Prie, prie de toute ton âme ! appelle la miséricorde de Dieu sur nous ! dis-lui, ma bonne fille, qu'il n'est pas juste que cet ange soit repris si tôt... Prie ! oh ! prie bien, je t'en conjure ! — Alors vous auriez pleuré sur cet homme appelant toutes les ressources de son art au secours du vœu sublime qu'il avait formé ; vous auriez senti le cœur vous battre d'épouvante, en voyant comme il parcourait le cadavre de ses mains savantes ; comme il se penchait sur lui ; comme il écoutait avec anxiété pour savoir qui de la mort ou du médecin avait gagné la terrible gageure ; comme il épiait d'un œil avide le moindre mouvement accusateur du souffle qui revient!... Et puis, au bout de cinq minutes.... vous auriez dit : — C'est un fou, cet homme ! — Car il sau-

tait, il courait, il dansait dans sa chambre.... il embrassait sa fille, il riait, il pleurait, il chantait comme un fou !

Thadéus était ressuscité ! Il revivait, mais pour son sauveur et pour lui seulement, mort à tout le reste, mort pour tout le monde : car, le médecin et sa fille eussent été perdus, si quelqu'un, si la mère de Thadéus elle-même avait su cela.

Quinze jours après, le comte de Wurzheim était à Reims, en France, veillant dans une chambre d'auberge auprès du lit de M. de Vauxbuin, émigré français, qui, rappelé dans sa patrie, l'avait pris, à son départ de Berlin, des mains du docteur, pour lui servir de secrétaire, et comme un homme digne de toute son affection.

Malgré les soins qui lui furent prodigués, M. de Vauxbuin, dont la vie s'était usée au chagrin d'un long exil, succomba brisé sous le bonheur inespéré qui le frappait. Il mourut dans la nuit. Il avait dit à son secrétaire : —Soyez tranquille; si je meurs, ma femme me remplacera dans l'exécution du bien que je voulais vous faire.

En effet, au moment de rendre le dernier soupir, l'émigré, d'une main déjà froide, tendit à Thadéus un paquet cacheté. C'était une lettre pour sa veuve, la citoyenne Vauxbuin, quai Voltaire, à Paris.

UN CŒUR DE PÈRE.

On prend son bien où on le trouve.

APHORISME.

..... Crâne très-volumineux : toutes les bosses antérieures remarquables. A la partie occipitale, nous avons trouvé l'organe de la philogéniture (n° 2), excessivement développé.

H. J.-LAFOND.

Mélanges phrénologiques.

Pour sauver son enfant du danger, nous le vîmes s'élancer à travers les flammes ; revenir dans un état affreux, les cheveux, la barbe et les sourcils grillés, la tête ouverte par un débris de poutre tombé de la toiture. Puis il courut, il courut sans s'arrêter jusqu'à la maison.... la petite dormait dans ses bras !

W. SHEFFIELDS.

Le Village incendié.

CHAPITRE V.

—

UN CŒUR DE PÈRE.

Un mois après l'installation de Thadéus chez le menuisier, Madeleine et Simon chérissaient déjà leur nouveau compagnon comme un frère. Ils lui témoignaient une confiance illimitée. C'était l'oracle de la maison, le conseiller intime que l'on aimait à consulter toujours, parce qu'il trouvait toujours des expédiens pour les cas difficiles.

C'était pour ses hôtes, on n'oserait pas dire ses maîtres... une surprise sans cesse renaissante de voir le courage, la persévérance, la résignation de cet homme, si peu fait pour le travail grossier qui lui déchirait les mains. Souvent Madeleine avait peur, quand à ses yeux Thadéus soulevait d'énormes pièces de bois, que son mari, quoique fort et habile, aurait craint de manier. —Prenez donc garde, mon Dieu ! vous pouvez vous blesser ! s'écriait-elle involontairement. — Et lui, sûr de sa force, la regardait en souriant pour la remercier de cette marque d'intérêt; puis il achevait sa tâche avec l'habitude d'un vieil ouvrier.

Thadéus avait désaccoutumé Simon des séances du club. Le menuisier passait presque toutes ses soirées à la maison, et puis, après la besogne faite et la boutique rangée, l'homme de peine venait s'asseoir auprès de ces bonnes gens; il les intéressait, il les instruisait par sa conversation facile et variée. Simon et Madeleine dévoraient les paroles de Thadéus. Ils s'élevaient l'âme, et se formaient le jugement en l'écoutant; et plus d'une fois minuit vint à sonner qu'ils étaient encore là, sous le charme, et tout

surpris d'avoir ainsi passé trois ou quatre heures.

Cependant les récits de Thadéus n'occupaient pas toutes leurs heures de loisir. L'ouvrier, à force de dire à Simon qu'un chef d'établissement devait au moins savoir lire les commandes qu'on pouvait lui adresser par la poste; à force de faire entendre à Madeleine qu'il fallait qu'une bonne ménagère fût en état d'écrire et de compter sa dépense de chaque jour, décida enfin les époux à prendre les leçons de lecture, d'écriture et de calcul, qu'il voulait leur donner.

Madeleine, docile et bien disposée, ne se rebuta pas des difficultés de ce commencement d'éducation. Simon, piqué au vif des progrès de sa femme, cherchait, à force de travail, à vaincre son intelligence plus rétive. Mais la patience de Thadéus, soutenue par la bonne volonté de sa studieuse écolière, échoua auprès du menuisier. Elle commençait à lire couramment, que lui savait à peine assembler quelques lettres. Simon en éprouvait des mouvemens de colère, se frappait le front, jetait le livre par terre, marchait dessus; et pleurait presque de se voir si peu avancé, quand sa compagne d'études devenait

si habile. En vain Thadéus lui disait avec douceur et pour l'encourager: — Cela ira mieux demain. — Le menuisier se désespérait comme un enfant, et vraiment ses accès de dépit faisaient peine à sa femme.

— Laisse cela, lui dit-elle un jour, tu te rends trop malheureux; je ne veux plus que tu apprennes; c'est bien assez des fatigues de la journée, sans que tu risques encore de tomber malade avec nos leçons du soir; puisque j'ai le bonheur d'apprendre plus facilement que toi, eh bien! j'en saurai toujours assez pour nous deux.

Simon convint qu'il avait vécu assez heureux jusque-là sans savoir lire, pour se dispenser d'une fatigue à peu près inutile. D'ailleurs, il n'avait pas à rougir de son ignorance devant sa femme, et il se sentait plus fier d'elle encore, en lui voyant acquérir un nouveau degré de supériorité sur lui. Il abandonna de grand cœur les leçons, et Thadéus n'eut plus à s'occuper que de l'éducation de Madeleine.

Vers la fin de germinal suivant, la jeune femme devint mère. Elle fut sur le point de périr en mettant au monde un charmant petit garçon: pendant quinze jours on désespéra de la vie de

l'accouchée. Le chagrin de Simon était extrême. Encore fallait-il que le pauvre mari sortît tous les matins pour travailler en ville; il partait sans espoir de retrouver vivante à son retour celle qu'il aimait de toute la franchise et de toute la force de son cœur simple et bon. Thadéus ne suivait pas le menuisier au dehors; il restait là, travaillant dans la boutique, mais interrompant de demi-heure en demi-heure sa besogne pour aller auprès de la malade lui prodiguer des soins tendres, mais chastes, mais respectables comme les soins d'un frère ou d'un fils. Le soir, Simon se plantait sur une chaise, en disant à sa femme: — Dors, ma petite, je veillerai; — mais Thadéus venait; il forçait le brave homme à se coucher, et continuait pendant la nuit ces attentions d'une touchante sollicitude qui mirent enfin Madeleine hors de danger.

La mère étant malade, on mit l'enfant en nourrice. Le jour du départ, Madeleine pleura beaucoup; elle embrassa vingt fois son fils bien-aimé, elle rappela celle qui l'emportait afin d'essayer encore de nourrir le pauvre petit, qui ne pouvait tirer que quelques gouttes de lait du sein maternel; tandis que la fraîche et ro-

buste paysanne lui promettait une nourriture abondante et salutaire. Il y eut des larmes comme pour une séparation éternelle. Simon qui savait bien qu'on devait se revoir avant peu, disait à Madeleine que c'était une sottise de se désoler ainsi; il priait Thadéus de parler raison à la malade, mais Thadéus avait aussi les yeux humides: on lisait sur son visage les traces d'une vive émotion. Il embrassait l'enfant de Simon avec amour, et Durand, ainsi que sa femme, présens à cette scène, se disaient tout bas: — C'est bien extraordinaire. — Ils disaient cela, parce qu'ils ne savaient pas que l'amant de Clarence allait être père aussi, et que tous les baisers qu'il donnait au fils du menuisier, c'était à son propre enfant que son cœur les adressait.

Durant les quatre mois qui s'étaient écoulés depuis son entrée chez Simon, Thadéus n'avait pas laissé passer deux jours sans aller de l'autre côté de la Seine, s'informer de la santé de la citoyenne Vauxbuin, auprès des gens du voisinage, et suivre en secret les progrès de la grossesse. Bien sûr de ne pas être reconnu sous ses habits de travail, l'homme de peine s'asseyait sur un banc, à la porte de l'hôtel, et guettait, à

l'heure accoutumée des sorties de la comtesse, le moment où cette femme devait monter en voiture. Clarence paraissait ; il la voyait passer, fraîche et gaie comme elle l'était avant la scène du pavillon ; et, soit que sa fraîcheur et sa gaîté fussent réelles ou factices, Thadéus avait beau l'examiner avec son regard pénétrant et sûr, rien dans le maintien ou la tournure de la comtesse ne décelait, même pour lui, le secret vivant de leurs amours.

— M'aurait-elle trompé ? se demandait-il. Ne voulait-elle me tendre qu'un piége pour me forcer à l'épouser ?.. Mais dans quel but ?.. Je n'avais rien à lui donner pour qu'elle voulût de moi... rien, pas même de l'estime pour son argent... Mais qui sait ?.. l'intrigue a souvent de fâcheuses nécessités... ses exigences sont quelquefois impérieuses et bizarres.... Il y a des momens où ces femmes-là ont besoin d'un mari... Le voile nuptial est parfois nécessaire pour couvrir une infamie !...

Et puis Thadéus pensait à tout ce qu'il y avait d'hommes sans cœur, sans conscience et cuirassés contre le mépris, dans la brillante société de la comtesse.

— Si Clarence, reprenait-il, avait eu de la honte à offrir à quelqu'un avec sa main, elle eût trouvé sans peine un misérable qui se fût empressé d'accepter la dot que j'ai refusée.... Elle a dit vrai, je dois le croire.... Je l'ai rendue mère.... Mais si elle avait résolu de ne plus l'être!... si elle avait cherché à se débarrasser du fardeau qui pèse sur sa réputation, qui peut (et c'est bien pis) devenir un obstacle à ses plaisirs de tous les jours... lui faire manquer un bal!... Oh! non, ce serait trop affreux! Elle n'en est pas là encore.... Mais pourquoi donc alors cette taille de jeune fille et ce costume de femme de théâtre donnent-ils un démenti à la révélation qu'elle m'a faite?

Dans le trouble de ses esprits, Thadéus fut plus d'une fois sur le point de s'élancer au milieu de la cour de l'hôtel, et là, homme de peine du menuisier, avec sa veste d'ouvrier, ses mains calleuses, de s'approcher de la comtesse, de la prendre par le bras et de lui dire tout haut: — D'où vient, Clarence, que tu n'es plus enceinte?..

Enfin, un jour, ses doutes pénibles s'évanouirent, toutes ses craintes se dissipèrent. Il vit

Clarence sortir, mais non pas en voiture comme elle en avait l'habitude. Son costume était simple; un long châle la couvrait jusqu'aux genoux; son voile était baissé. Louise, sa caméristé, l'accompagnait. Quand les deux femmes eurent fait quelques pas, Thadéus quitta le banc de pierre et les suivit dans tous les détours qu'elles prirent pour arriver à une place de fiacres. Louise fit ouvrir la portière d'une voiture; le marchepied fut abaissé.

— Prenez garde de vous blesser, madame, dit la femme de chambre en soutenant sa maîtresse, qui montait péniblement les marches mobiles.

Thadéus entendit ces mots, et son cœur bondit de joie; et, dans le délire de bonheur qui s'était emparé de lui, il demanda pardon à la mère de son enfant du soupçon qu'il avait pu concevoir.

Monté comme un laquais derrière ce fiacre, il tâcha d'écouter ce qui se disait dans la voiture; mais le bruit des voix ne perçait pas les parois de la caisse. Au risque d'être reconnu, il porta un regard curieux à travers la vitre du fond. Le chapeau de la comtesse lui faisait obstacle. Enfin

Clarence détourna un peu la tête; son voile était relevé. Thadéus n'entrevit qu'un moment le visage de sa belle et fière maîtresse; mais c'était assez de cette vision rapide comme l'éclair pour achever de le convaincre. Il n'y avait plus ni gaîté ni fraîcheur sur les traits de la comtesse; c'étaient la pâleur et la fatigue d'une longue contrainte qui se montraient alors sans rouge et sans tromperie. Clarence était bien changée! Thadéus la trouva plus belle que jamais, lui. Le cocher arrêta ses chevaux devant une jolie maison de la rue de Clichy. L'ouvrier de Simon n'eut pas besoin d'en apprendre davantage. Il savait que la comtesse venait de se faire conduire chez la citoyenne Amanda Vollini, italienne peut-être, véhémentement soupçonnée de n'être pas aussi veuve qu'elle le disait; du reste, femme d'intrigue comme la comtesse, femme de plaisir comme tant d'autres, dépositaire des secrets d'amour d'autrui, mais qui n'avait jamais pris que le public pour confident des siens; enfin une créature bien heureuse, bien fêtée, bien courue; caractère charmant, qui comptait parmi les femmes autant de rivales que d'amies, parmi les hommes

autant d'heureux que d'adorateurs. Discrète pour les autres, et dévouée, parce qu'il faut bien avoir sa vertu, la citoyenne Vollini était la seule personne à qui Clarence pût dire son secret, sans danger pour l'avenir. Sa maison était aussi l'asile le plus mystérieux que la mère future pût choisir pour donner le jour à son enfant. Admise dans tous les cercles de ce temps de réunions licencieuses, Amanda ne recevait personne. On l'invitait chez soi, comme surcroît de débauche, comme dernier appoint de la somme bien complète des vices de l'époque; mais pas un de ses admirateurs les plus empressés n'eût osé se présenter à jeun chez elle. L'Italienne n'était vraiment charmante à voir qu'à la lueur d'une flamme de ponche? on la méprisait au grand jour... et certes, c'était pure injustice, pure jalousie contre elle : car, au milieu des courtisanes aristocrates qui étalaient leur froide impudeur sur les promenades publiques, le pauvre pouvait au moins dire, en voyant passer la citoyenne Vollini : — Il y a quelque chose de bon au fond de ce cœur-là!

Cette course extraordinaire avait pris plus

de temps que Thadéus n'avait le droit d'en sacrifier à ses inquiétudes de père. Simon aurait craint de faire là-dessus une observation à son homme de peine ; mais Thadéus eut la délicatesse de réparer ce léger tort par deux heures de travail après sa journée ; et quand Madeleine vint lui demander pourquoi il s'obstinait à rester si tard à l'établi : — C'est afin de m'acquitter, dit-il : j'ai perdu deux heures ce matin.

— Par exemple ! répliqua-t-elle, est-ce que nous devons y regarder de si près ensemble ?

— A chacun son compte, ajouta Thadéus : d'ailleurs, si je ne regagnais pas aujourd'hui le temps que j'ai perdu, je n'oserais plus m'absenter une autre fois, et je prévois que d'ici à quelques jours j'aurai beaucoup à sortir encore.

Madeleine voulut insister ; mais Simon qui n'était peut-être pas fâché au fond de retrouver le complément de sa journée, poussa le coude de sa femme et dit : — Faut pas qu'il se gêne avec nous, laisse-le faire. Si c'est son plaisir de travailler, à cet homme ! nous n'avons pas le droit de l'en empêcher.

Ce fut environ huit jours après l'incident que

nous venons de rapporter que la citoyenne Simon accoucha d'un fils, dont la naissance la mit à deux doigts du cercueil.

On a compris maintenant tout ce qu'il y avait de tendresse paternelle dans les attentions continues de Thadéus pour Madeleine et son enfant. C'était un premier essai de veilles et d'amour dans la vie nouvelle qui allait commencer pour l'amant de Clarence; vie de nobles sacrifices, de misère et d'angoisses, vouée d'avance au bonheur d'un être qui n'existait pas encore et que Thadéus aimait déjà comme s'il eût recueilli son premier sourire, comme si la voix de cet enfant eût retenti à son cœur autre part que dans ses rêves.

Madeleine avait été sauvée, grâce aux soins de Thadéus, disait-elle; et la reconnaissance des deux époux pour le bon ouvrier était devenue de l'étroite amitié.

Tous les décadis, depuis le rétablissement de Madeleine, ils partaient de grand matin tous trois, et allaient à Belleville voir le petit Simon. C'était là leur plus grande distraction du mois. On passait la journée dehors. Après avoir caressé l'enfant et causé avec la nourrice, on al-

lait dîner chez un traiteur des environs, et quand le temps n'était pas très-beau, on finissait par le spectacle. Thadéus avait arrangé les choses ainsi.

Cette vie douce et paisible, vie de travail et de bonheur, de mutuels secours, de confiance réciproque, fut tout à coup troublée. Thadéus, jusqu'alors si liant, si communicatif, devint tout à coup sombre et taciturne. Il travaillait toujours autant et aussi bien : mais sa journée finie, et la leçon du soir donnée à son écolière, au lieu de rester avec Simon et sa femme, l'homme de peine disparaissait, pour ne plus se montrer que le lendemain à l'heure où l'on ouvrait la boutique.

Les bonnes gens se creusaient vainement la tête pour deviner les motifs de ce changement subit dans la conduite et les manières de leur ami ; car pour interroger Thadéus, ni l'un ni l'autre n'aurait osé ouvrir la bouche ; il les avait si instamment priés de respecter ses secrets, et de ne point se choquer des irrégularités qu'ils pourraient remarquer en lui!

Cependant, vingt fois, à l'heure des repas qu'ils continuaient à prendre en commun, l'en-

vie les prit de s'informer, de provoquer une explication : mais la pâleur de l'homme de peine, les traces de larmes qui sillonnaient ses joues, la rougeur de ses yeux, leur avaient toujours glacé les paroles sur les lèvres. Quant à lui, dissimulant de son mieux ce qui l'agitait, il s'efforçait à manger, à paraître gai, jusqu'au moment où, le couvert ôté, il pouvait ressaisir la scie et le rabot, et se livrer tranquille à ses pénibles réflexions.

Le décadi, comme à l'ordinaire, ils allaient ensemble voir l'enfant. Là, une chose encore frappait vivement Simon et Madeleine : c'était l'espèce de redoublement de tendresse pour le petit. Il le pressait dans ses bras, il le baisait partout, il pleurait, il riait, il jouait avec lui; on eût dit vraiment qu'il en était le père. Simon eut une idée. Pour être si contraint, si gêné à la maison, pour avoir tant de joie à voir l'enfant de Madeleine, il fallait que Thadéus fût amoureux de la mère. Cette idée, que tout semblait confirmer, contraria le brave homme.

— Si ça continue, se disait-il, faudra finir par un éclat; il s'en ira d'ici; et où trouverai-je jamais son pareil?

Madeleine pensait différemment. Suivant elle, Thadéus était un grand personnage qui se cachait; un émigré non-radié peut-être, et c'était pour quelque cause politique qu'il sortait comme cela tous les soirs.—Pourvu qu'il ne lui arrive pas malheur! disait-elle.—Quant à songer que, si ses conjectures étaient fondées, la présence de cet homme chez eux pouvait les compromettre, jamais elle ne l'avait fait.

Et les deux époux se cachaient mutuellement leur façon de penser : Simon, pour ne pas faire peine à sa femme; Madeleine, pour ne pas faire peur à son mari.

Au coin des rues Clichy et Lazare, comme on disait alors, il y avait déjà ce beau et fashionable cabaret que l'on y voit encore, avec sa balustre de bois peint et son grand arbre, dont les branches étalées caressent les fenêtres du premier étage. C'était le rendez-vous de la valetaille huppée et muscadine du quartier; l'hôtel Thélusson des cochers et des femmes de chambre. Il s'y faisait presque autant d'orgies que dans les salons de Barras et de Tallien. On y voyait des joueurs comme à Frascati, seulement un noble marquis n'y tenait pas les

cartes; mais à la qualité près des habitués de la maison, les vices et les turpitudes étaient les mêmes. C'était là que Thadéus se rendait tous les soirs, parce que c'était là aussi que le portier et les gens d'Amanda Vollini venaient se reposer des fatigues qu'impose le service d'une femme d'intrigues. L'amant de Clarence n'eut pas l'honneur d'être admis sur-le-champ dans l'intimité de laquais de si bonne maison; on eut d'abord des sourires de mépris et d'insolens regards pour sa veste de travail. Cependant les valets n'avaient pas encore le droit de se montrer fiers de leur état; ce n'est que quelques années plus tard qu'ils reprirent la livrée. Une bouteille au cachet vert, offerte avec cordialité, rendit le portier plus traitable. Il est vrai que le portier ne tient pas un rang fort élevé dans la hiérarchie de la domesticité. L'antichambre méprise la loge; mais l'homme de la loge tient avec le cordon de la grande porte tant d'intérêts et de mystères dans ses mains, qu'il est presque toujours meilleur à consulter que les gens de l'antichambre, lorsque l'on veut avoir des renseignemens exacts sur les secrets du boudoir.

Thadéus l'interrogea adroitement, et, jour par jour, il fut instruit des progrès de la grossesse. Il assista presque à l'accouchement de Clarence : et celle-ci ne s'était point encore senti la force de demander de quel sexe était son enfant, que Thadéus savait déjà qu'il était père d'une fille, que la citoyenne Vollini avait nommée Mathilde. Quand on lui dit cela, il étouffa un cri de joie qui gonflait sa poitrine, et se détourna pour pleurer.

— Elle se porte bien, n'est-ce pas? demanda-t-il.

— Comme un charme, citoyen; ça ne demande qu'à pousser ni plus ni moins qu'un champignon.

—Elle est jolie?... Oh! j'en suis sûr! elle doit être jolie.

— Je crois bien! D'abord, les petits enfans, c'est toujours laid comme des petits singes, quand ça vient au monde; et puis tout ça change ensuite. Ils deviennent superbes..... ou bien ils enlaidissent.... Ça dépend.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas la voir, cette petite?... Ma question vous étonne....

c'est que vous ne savez pas combien j'aime les enfans !

—Oh ! si ça vous fait tant de plaisir, on pourra vous contenter, car la nourrice va partir dans une heure ou deux.

— Déjà ! se dit douloureusement Thadéus. Je t'avais bien jugée, Clarence ; tu seras mauvaise mère. C'est à peine si elle se donne le temps d'embrasser sa fille... Oh ! pauvre petite ! si son amour te fait faute, le mien ne te manquera pas ! je t'en réponds.

Ceci se passait dans la loge de Bertrand, le portier d'Amanda. Thadéus, afin d'avoir le droit de rester là jusqu'au départ de la nourrice, alla chercher quatre bouteilles de vin au cabaret du coin.

— Nous ne viderons pas tout cela ce soir, dit-il à Bertrand ; mais vous boirez le reste à la santé de Mathilde. — Bertrand promit de grand cœur. Sa parole suffisait à Thadéus ; il savait qu'un serment n'était pas nécessaire avec le portier, quand il s'agissait de boire. La première bouteille fut débouchée.

— Je trinque à la mère, dit Bertrand.

— A l'enfant, répéta l'ouvrier menuisier.

Enfin, une voiture de place s'arrêta devant la porte. Une femme de chambre descendit de la maison avec la layette de l'enfant. Bientôt la nourrice parut : un homme était avec elle, et lui faisait des recommandations. A la lueur d'une bougie que tenait la femme de chambre, Thadéus reconnut cet homme; il avait été autrefois son premier motif de jalousie contre Clarence. Le père de Mathilde ne douta pas, en le voyant dans cette maison, que son rival du temps passé ne fût devenu son remplaçant : —Restera-t-il là jusqu'à la fin? se dit-il. Ne me donnera-t-on pas le temps de voir ma fille?— L'anxiété de Thadéus était affreuse: la nourrice se préparait déjà à monter en voiture, et lui n'osait se montrer, son rival l'eût reconnu peut-être; enfin le nouvel amant de Clarence dit à la femme de chambre: —Éclaire-moi!— et il remonta dans les appartemens d'Amanda.

Oh! alors ce ne fut, de la loge de Bertrand jusqu'à la portière du fiacre, qu'un bond rapide comme la foudre; Mathilde avait déjà passé dans les bras de son père, que la nourrice ne savait encore ce que cet homme voulait d'elle. L'ouvrier donna à l'enfant un baiser dans le-

quel il avait réuni toutes les puissances d'amour de son âme brûlante; et puis, une idée traversa son esprit... — Si je l'emportais! se dit-il; si je leur volais ma fille!

—Ah çà! allez-vous me l'étouffer, c't'enfant, dit la nourrice. Pauvre petit ange du bon Dieu; voyez que vous la faites pleurer! donnez-moi donc ça, vous ne savez pas y toucher... je vous dis que vous allez y faire mal.

Thadéus l'embrassa plus légèrement; il effleura des lèvres la peau fine et veloutée des joues ridées de Mathilde, examina la nourrice, lui remit l'enfant dans les bras, et dit, avec un regard suppliant :

— Vous en aurez bien soin, n'est-ce pas?... c'est qu'elle doit être heureuse un jour, cette chère petite.

—Je crois bien! avec une mère calée comme celle qu'elle a, reprit la nourrice.

— Oui : surtout avec un père qui sacrifiera tout pour son bonheur. — Puis il reprit : — Est-ce que vous allez l'emmener bien loin?

—Oh! que non; nous allons à Bagnolet, chez le monsieur qui était avec moi tout à l'heure,

vu qu'il a là une maison; même que nous y sommes jardiniers, moi et mon homme.

— C'est bien, pensa Thadéus; j'irai à Bagnolet.

La voiture partit. Il la regarda s'éloigner, et puis, comme elle détournait le coin de la rue, Thadéus, sans écouter le père Bertrand, qui lui criait de venir achever le verre de vin qu'il avait laissé à moitié plein pour courir embrasser l'enfant, se mit à suivre à toutes jambes le fiacre qui emportait Mathilde. Sa course fut longue et pénible; il ne cessa de courir que lorsque la voiture se dirigea hors Paris : alors il revint, tout triste, tout ému des événemens de la soirée, et se demandant comment il ferait pour embrasser de nouveau sa fille.

Le lendemain, à neuf heures du soir il était à Bagnolet. Durant trois mois, il y revint ainsi tous les soirs, s'informant, au nom de la mère, des nouvelles de Mathilde. Thadéus ne voyait pas sa petite fille lui sourire, car il n'arrivait jamais qu'après sa journée de travail, et c'était l'heure du sommeil de l'enfant; mais il passait quelques minutes auprès de son berceau, mais il se sentait un moment auprès d'elle, et

c'était là une assez belle moisson de souvenirs qu'il recueillait pour le lendemain.

— Faut avouer que la citoyenne aime bien sa petite, disaient les nourriciers, qui ne se doutaient guère du mensonge de Thadéus.

Quant à lui, il ne craignait pas d'être démenti par Clarence : le cœur de cette femme lui était bien connu. Il savait qu'elle ne pourrait pas trouver, dans ses journées de plaisir, un moment à donner à sa fille. Il ne devinait pas cependant tout-à-fait juste, car, dans les trois premiers mois qui s'écoulèrent après la naissance de Mathilde, la comtesse vint une fois à Bagnolet, avec le successeur de Thadéus.

Un soir, comme il arrivait chez la nourrice, on remit à celle-ci une lettre de Clarence. Il entendit le jardinier qui lisait ce qui suit :

« Prête à faire un assez long voyage, je vous » préviens que les mois de nourrice vous se- » ront payés par mon homme d'affaires, le ci- » toyen Chatard, rue de la Loi, n° 192. Ayez » toujours soin de l'enfant comme par le passé. » J'irai le voir en revenant à Paris, dans qua- » tre ou cinq mois. On m'a parlé d'un homme

» qui venait de ma part s'informer de la santé » de la petite : je vous préviens que ni moi ni » le citoyen Crancé » (c'était le nom du nouvel amant de Clarence, maître de la maison) « n'avons envoyé personne. Ainsi, sachez qui » est cet individu ; et tenez-vous pour avertis » que le citoyen Chatard est seul chargé de mes » affaires. »

Thadéus, à la fin de cette lettre, était pâle et tremblant. La nourrice le regarda avec surprise et frayeur ; le jardinier se plaça devant la porte, comme pour lui barrer le chemin, et dit :

— Au fait, qui êtes-vous?

L'idée d'une arrestation et d'un interrogatoire fit frémir Thadéus. Il fallait qu'il fût libre pour veiller sur sa fille ; aussi, sans laisser aux nourriciers le temps de faire un éclat, il repoussa vigoureusement l'homme qui s'était planté devant lui, franchit la porte de la rue, en laissant ces mots pour toute réponse : — Je suis le père de cet enfant ! — et il courut de toute la vitesse que donne la peur.

Quand il fut hors d'atteinte et qu'il put

unir deux idées dans son esprit, il s'arrêta sur la borne d'une maison, et se mit à réfléchir.

— Maintenant, dit-il, je ne puis plus me présenter à Bagnolet.... Et Clarence va partir sans voir son enfant... et je laisserais Mathilde dans la puissance d'une femme qui comprend si peu ses devoirs de mère ! Non, ce n'est pas possible ; Mathilde m'appartient aussi : il me la faut ! je l'aurai !.... Mais qui me la livrera ?

Alors il pensa à son rival, à ce citoyen Crancé, pour qui l'enfant devenait un objet de gêne. — Clarence me la refuserait peut-être, dit-il encore ; mais lui ! il ne demandera pas mieux de l'enlever à sa mère.

Thadéus rentra dans sa mansarde, et toute sa nuit se passa en projets. Enfin, il résolut d'aborder franchement la question avec son rival heureux ; et comme le lendemain était un décadi, jour de repos, il tira de sa valise les habits qu'il portait au temps de sa prospérité chez la comtesse, et se rendit à l'hôtel que le citoyen Crancé habitait.

A l'aspect de Thadéus, l'amant de Clarence se troubla.

— Venez-vous, lui dit-il, me demander

raison d'une liaison qui offense votre amour-propre? Je vous préviens, mon cher monsieur, que je ne me bats pas pour des femmes; et qu'au surplus, si vous cherchez à rentrer dans les bonnes grâces de madame de Vauxbuin, je m'arrangerai de façon à la débarrasser de vos importunités.

— A Dieu ne plaise, monsieur, reprit Thadéus avec un sourire amer, que j'en veuille jamais à votre glorieuse conquête! Ce n'est pas d'elle qu'il s'agit.

—Alors prenez un fauteuil, nous pouvons nous entendre. Et même, si vous n'avez pas déjeuné, je vais sonner pour qu'on nous serve le thé.

— Je vous remercie.

— Pourquoi? on cause mieux à table.

Le thé fut servi. Thadéus parla de ses visites à Bagnolet, de sa dernière entrevue avec la nourrice, de l'impossibilité où il était de rentrer dans la maison, et de son dessein bien arrêté d'arracher sa fille aux mains d'une mauvaise mère.

— Mais c'est fort bien! mais c'est parfait! répondit Crancé. Cette pauvre Clarence ne sait pas ce que c'est que d'avoir des enfans..... elle

ne s'en doute pas! Ce n'est pour elle qu'un embarras sans plaisir. Vous nous rendrez, je vous jure, un véritable service en vous chargeant de la petite.

— Ainsi, monsieur, vous prenez donc sur vous de la déterminer à me céder Mathilde?

— Je ne dis pas cela! Je connais madame de Vauxbuin. Elle va vouloir jouer le sentiment; elle jettera les hauts cris. Il faut enlever l'enfant sans qu'elle s'en doute.

— Et vous consentez à être mon complice?

— Oui : à peu près; c'est-à-dire que je vous faciliterai les moyens de réussir, sans avoir l'air de me mêler de cette affaire-là. Clarence est toujours avec moi sur le point d'une rupture, parce qu'elle sait que j'ai besoin de ses services auprès du gouvernement. Qui sait? Elle trouverait peut-être, dans l'amour maternel qu'elle n'a pas, un motif de brouille que je veux éviter....

— Cependant il me faut ma fille, monsieur! il me la faut, dussé-je la voler de nuit, comme un brigand qui se cache...; car il me la faut, vous dis-je!

— C'est de nuit aussi que vous la volerez.

J'ai toujours chez moi une clé de la petite porte du jardin qui donne derrière ma maison de Bagnolet. Vous prendrez cette clé; vous traverserez le bouquet de bois qui conduit à l'habitation du jardinier. Le mari n'y sera pas : j'aurai soin de faire venir Mathieu à Paris, et de le retenir jusqu'au lendemain. Quant à la nourrice, elle sera dûment prévenue d'avance par moi. Elle vous remettra l'enfant, moyennant un rouleau de quinze ou vingt louis. Pouvez-vous disposer de cette somme ?

— Oui ; il me reste encore cinq cents livres de mes économies passées.

— Fort bien ; à ce prix-là, vous l'enleveriez elle-même!.... Et je vous promets ensuite de faire manquer toutes les recherches de la police, si, à son retour, Clarence voulait faire trop de bruit de la disparition de sa fille.

— Et à quel jour l'exécution du projet ?

— A demain soir, si vous voulez.

— A demain soir, répondit Thadéus.

Crancé lui remit la clé du jardin.

— Je n'oublierai jamais le service que vous me rendez, dit le père de Mathilde.

— Laissez donc, mon ami! C'est moi qui

suis l'obligé là-dedans. Maintenant on pourrait presque épouser madame de Vauxbuin.

L'ouvrier prit congé du citoyen Crancé; et, de retour à la boutique, il arrangea son plan d'enlèvement pour le lendemain. Madeleine s'aperçut de ses distractions; elle en parla à Simon, qui fut sur le point de répondre : — Je sais bien ce qu'il a dans l'âme, c'est de l'amour pour toi..... Ça lui est venu avec vos coquines de leçons d'écriture et de grammaire. Je devais m'en douter; des gens qui sont toute la soirée à écrire : *j'aime, nous aimons*, faut toujours que ça finisse comme ça. — Il était prêt, disons-nous, à répondre ainsi à Madeleine, et puis les paroles expiraient sur ses lèvres; il n'avait pas le courage, ce bon Simon, de rompre violemment avec celui qui ne lui avait jamais rendu que des services.

On alla, comme c'était l'usage, rendre une visite au fils du menuisier. Ce jour-là, Thadéus embrassa un peu moins le bambin. — Oh! il a un grand chagrin, notre Joseph, pensa Madeleine; car voilà la première fois qu'il ne fait pas d'amitiés à mon fils. — Simon ne sut pas mauvais gré à Thadéus de sa réserve. — Il a

vu que ça me faisait de la peine, se dit-il. S'il pouvait se corriger de cet amour-là!

Thadéus, cependant, parla beaucoup, mais à la nourrice seulement. Il lui demanda si elle se sentirait la force de prendre encore un nourrisson.

— Pardienne! dit-elle; en sevrant le mien qu'est bien en âge de ne plus téter, ça ne m'en fera jamais que deux.

Cette question de l'ouvrier étonna le menuisier et sa femme; mais leur surprise fut bien plus grande encore, quand ils l'entendirent répondre : — Peut-être, — à la paysanne qui lui demandait en riant : — Est-ce que vous auriez un poupon à me donner, vous?

On ne l'interrogea pas là-dessus. Ce n'était que volontairement que Thadéus devait livrer son secret à ses amis. Toute la journée du lendemain se passa sans qu'il fût question de leurs remarques de la veille; mais le soir, après souper, comme ils s'attendaient à le voir prendre encore son chapeau et monter dans sa chambre ou sortir...; à leur grand étonnement, il resta, fit un tour ou deux dans la boutique, tandis que Madeleine desservait et

rangeait le couvert; ensuite, fermant la porte de communication entre la boutique et l'arrière-boutique, il revint s'asseoir et leur parla ainsi :

— Vous êtes, je le vois, étonnés du changement qui s'est manifesté en moi depuis quelque temps. Je ne suis plus le même, n'est-ce pas, mes amis? Je suis devenu ennuyeux, maussade, ridicule, n'est-il pas vrai? et cela vous fait de la peine, car vous m'aimez, vous! C'est que, voyez-vous, je souffre horriblement.....

Il s'arrêta et poussa un profond soupir. Simon et sa femme écoutaient avidement.

Il reprit :

— Le temps est venu de vous faire connaître une partie de mes douleurs. Ayez pitié de moi, mes amis, car il est des souffrances dont la confidence ne soulage pas, et les miennes sont du nombre. J'ai tout perdu, moi qui vous parle; je suis proscrit, je n'ai plus de nom; mes parens ne me connaîtraient plus si je reparaissais au milieu d'eux. Vous ne sentez peut-être pas le malheur de cela, vous que la Providence a si bien mis à l'abri des orages politiques!

— C'est cela, dit en elle-même Madeleine, qui continuait à voir en lui un émigré sans espoir de rappel.

— Aux angoisses de cette situation, unique sans doute parmi les hommes, d'autres peines sont venues se joindre, plus amères, plus vives; car c'est au cœur qu'elles frappent, c'est le cœur qu'elles torturent et qu'elles brisent, tandis que les premières, toutes physiques pour ainsi dire, ne s'adressaient qu'à mon courage qui les avait presque vaincues.

— C'est cela, dit en lui-même Simon, car ses soupçons revenaient malgré lui, toutes les fois qu'il entendait un soupir s'échapper de la poitrine de Thadéus.

— Vous avez dû remarquer, mes amis, continua le malheureux, la vive émotion que m'a fait éprouver la naissance de votre enfant. En le voyant, ce gage de votre amour, de bonne foi j'ai pleuré; en voyant votre bonheur, Simon, vos tendres sollicitudes, Madeleine, j'ai pleuré; il y avait une corde en moi que tout cela faisait vibrer, bien douloureusement, allez! car je suis père aussi.

Madeleine et Simon se regardèrent tout ébahis.

— Oui, je suis père, mes amis, et jugez de mon malheur! ce n'est qu'au prix de mille peines que j'ai pu voir mon enfant. Encore ne m'a-t-il pas fallu lui donner ce nom..... Car alors on m'aurait repoussé, on m'aurait ri au nez, on se serait dit : — Qu'est-ce que cet homme?..... Que veut-il?..... C'est un fou.

— Mais, sa mère! s'écria Madeleine.

— Sa mère? Mais c'est elle justement qui aurait dit : — Je ne connais pas cet homme, je ne l'ai jamais vu.....

— Pourquoi donc ça? dit Simon, confondu de tout ce qu'il entendait.

— Pourquoi? répondit Thadéus avec exaltation. C'est que la mère est une grande dame, voyez-vous! Et les grandes dames savent mieux mentir que vous autres, et quand elles mentent, elles ne rougissent pas comme vous autres.....

— Mais pourtant, reprit Simon, on ne peut pas renier le père de son enfant; renier son mari!

— Moi! je ne suis pas son mari, dit Thadéus en reprenant son sang-froid. C'est toute une histoire cela. Elle était veuve quand je l'ai

connue. Elle était belle, moi jeune. Nous avons eu de l'amour l'un pour l'autre. Nous avons passé près d'un an ensemble. Quand elle s'est vue grosse, elle m'a dit de l'épouser. Je ne pouvais pas. Alors elle m'a chassé de chez elle..... et je suis venu chez vous.

— Dame aussi ! il faut être juste, vous aviez tort en refusant de l'épouser, dit Madeleine.

— Oh non ! Elle a bien su que je ne pouvais pas, répondit Thadéus avec un sourire amer. A présent, elle me hait, comme elle m'aurait haï plus tard, si nous nous étions mariés..... Parce que c'est une femme pleine d'orgueil et qui n'a pas de cœur. Jugez de l'accueil qu'elle m'aurait fait si, avec mes habits d'ouvrier, je me fusse avisé de lui dire : — Cet enfant est à nous deux, n'est-ce pas, madame ? — Oh ! c'est bien vrai qu'elle n'a pas de cœur; car elle n'a pas demandé à voir sa fille, et elle va partir sans penser à l'embrasser.... Je savais d'avance combien la pauvre petite aurait à souffrir de son abandon, et jugez si je trouvais mon enfant malheureux d'avoir une telle mère, quand je voyais les soins continuels que vous aviez du vôtre..... Je me disais : — Elle n'ira pas le

voir; elle ne s'informera pas s'il est bien ; elle n'ira pas le veiller s'il est malade... C'est peut-être un embarras pour elle, peut-être aimerait-elle mieux le voir mort que vivant. C'est une mauvaise mère !..... — Toutes ces idées m'ont tourmenté, mes bons amis : elles ont été le cauchemar de mes nuits, le désespoir de mes jours..... J'ai cherché un moyen d'échapper à l'inquiétude qui me dévore; j'ai voulu me tranquilliser sur le sort de ma fille.... Pour cela, j'ai conçu un projet qu'il faut que vous m'aidiez à exécuter : le voulez-vous ?

— Comment! dirent-ils à la fois. Tout ce que vous voudrez, nous le ferons. Nous sommes prêts.

— Je connais la maison; j'ai ce qu'il faut pour m'y introduire. Si vous voulez venir avec moi, Simon, nous prendrons l'enfant et nous le porterons chez la nourrice du vôtre.

— Quand ça? demanda le menuisier, un peu étourdi de la proposition.

— Cette nuit.

— Cette nuit ! dit avec effroi Madeleine, et comment ferez-vous ?

— Comment nous ferons? répondit Thadéus.

Il tira une clé de sa poche, et raconta ce qui s'était passé dans son entrevue avec le citoyen Crancé.

— Mais, si l'on vous surprend, dit la menuisière; si la nourrice crie.....; si l'on vous arrête..... Qu'allez-vous faire là, mon Dieu?

— Soyez tranquille, ma bonne madame Simon; j'ai tout prévu. J'ai réponse à tout, et votre mari ne court pas le moindre danger..... Au surplus, mes amis, ce que je vous ai dit ne vous engage à rien : vous êtes libres. J'irai seul; car je ne puis plus vivre ainsi.

— Croyez-vous pas que j'ai peur? s'écria Simon. Ah bien! par exemple!..... C'est à cause de ma femme. Quant à moi, le temps de mettre ma redingote et mon chapeau... et je pars!

Et Simon, tout rouge de l'idée d'avoir été pris pour un poltron, tirait sa redingote de l'armoire et son chapeau de l'étui.

— Vous m'avez bien dit la vérité, observa Madeleine en hésitant un peu.

— Sur mon honneur, sur la vie de mon enfant, je n'ai rien dit qui ne soit vrai.

— Allez donc, et que le Ciel vous conduise!

Elle se jeta toute pleurante dans les bras de Simon.

— Embrassez-la! dit le pauvre homme qui pleurait aussi, peut-être un peu de honte; car il avait un moment soupçonné la vertu de sa femme.

Après ces touchans adieux, ils partirent.

Un cabriolet, qu'ils prirent au bas de la rue Helvétius, les conduisit à la barrière de Pantin. Là, ils mirent pied à terre et gagnèrent Bagnolet à travers champs.

Il pouvait être onze heures quand ils arrivèrent devant la maison. La lune, pleine et brillante, plaquait ses rayons sur la façade, circonstance qui parut contrarier Thadéus.

Tout dormait dans le village. Nul bruit, nul mouvement; le vent dans les arbres, et voilà tout. Ils marchèrent silencieusement, sans rencontrer qui que ce fût. Thadéus passa la maison, puis faisant quitter à Simon la grande route, il entra avec lui dans un chemin ombragé, sorte d'avenue qui longeait les murs du jardin. Au bout ils tournèrent encore, et levant

les yeux, ils virent le pavillon où logeait la nourrice.

A côté de ce pavillon, simple, mais élégante construction, percée de fenêtres à persiennes vertes, une petite porte cintrée, peu visible, servait de passage pour aller dans les champs.

Les deux amis s'arrêtèrent.

— C'est ici, sûrement, dit Simon.

— Oui, répondit l'homme de journée.

Il respirait à peine. Il regarda bien de côté et d'autre, prêta l'oreille attentivement, et n'entendant ni ne voyant personne, il glissa doucement dans la serrure la clé que lui avait confiée le nouvel amant de Clarence.

La porte s'ouvrit sans difficulté.

— Attendez-moi là, dit-il à Simon.

— Non pas, répondit le menuisier. Je vas avec vous. On n'aurait qu'à vouloir vous faire du mal!

Thadéus lui serra la main.

Ils entrèrent. L'homme de journée ferma la porte et remit la clé dans sa poche.

Cette porte, tout-à-fait cachée à l'extérieur, ouvrait sur un petit bois assez épais qu'ils traversèrent avec précaution, en faisant le moins

de bruit possible. Le jardin, planté à l'anglaise, venait immédiatement. Une route sablée passait entre lui et le bois, sur la lisière, et menait au pavillon. Il était difficile de traverser par-là, avec le beau clair de lune qu'il faisait, sans s'exposer à être vu de la maison. Les deux hommes se résignèrent néanmoins, en dépit de la menaçante illumination de plusieurs fenêtres.

Personne ne les vit.

Arrivés au pavillon, Thadéus frappa trois petits coups, auxquels on répondit presque aussitôt en ouvrant une lucarne au-dessus de la porte. Une femme s'y pencha, et demanda aux deux visiteurs nocturnes par où ils étaient entrés. Sur la réponse de Thadéus, elle descendit et ouvrit la porte.

C'était la nourrice.

Thadéus lui dit pourquoi il venait. D'abord elle eut l'air d'être effrayée en le reconnaissant.

— Elle ne savait pas, disait-elle, si sa conscience lui permettait.... —Mais elle jouait mal son rôle; on voyait qu'elle ne parlait ainsi que pour la forme et qu'au fond garder l'enfant ou le donner était tout un pour elle, pourvu qu'on la payât.

Cette femme dégoûtait Thadéus par son langage de fausse probité. Il leva ses scrupules avec quinze louis qu'il lui mit dans la main. C'était ce qu'elle attendait : le citoyen Crancé lui avait parlé de cette somme.

Qui pourrait exprimer le bonheur, l'émotion, le délire du pauvre homme, lorsqu'en échange de ces pièces d'or, la nourrice lui eut mis son enfant dans les bras? C'était à lui! Il le tenait! il l'avait! — Que quelqu'un vienne me l'ôter maintenant! s'écria-t-il éperdu.... — Et prompt comme l'éclair, il descendit l'escalier, suivi de Simon et de la nourrice, qui lui recommandait de faire en sorte que l'enfant eût à manger le matin de bonne heure.

Pour regagner la porte des champs, la nourrice les conduisit par un chemin plus court et tout-à-fait caché dans le bois.

Ils ne sont plus qu'à trois pas; la nourrice leur souhaite une bonne nuit, un bon voyage, et s'en va. Thadéus, qui ne veut pas quitter son enfant, tire la clé de sa poche et dit à Simon d'ouvrir la porte. Au moment où celui-ci vient de mettre la clé dans la serrure, il entend faire la même chose de l'autre côté.... il recule et se

sauve sans retirer la clé. Tous deux se jettent lestement derrière un bouquet d'arbres qui les cache à peine, et là, se faisant petits, retenant leur haleine, tremblant que l'enfant ne s'éveille et crie, ils voient la porte s'ouvrir et une femme entrer.

La lune donnait en plein sur son visage. Thadéus regarde et reconnaît Clarence.

Que venait-elle faire à cette heure?

La forte clarté qui donnait sur la porte rendait heureusement plus obscur le coin où les deux hommes s'étaient réfugiés; autrement il eût été presque impossible de ne pas les voir en entrant.

La comtesse avait entendu mettre la clé dans la serrure, et quelqu'un s'enfuir ensuite. Quand elle fut entrée, son premier soin fut de tâter en dedans si cette clé était restée, afin de s'en emparer : ce qu'elle fit.

Puis elle alla droit au pavillon, où la nourrice était à compter son argent.

— Vous n'êtes pas couchée? dit-elle.

La nourrice devint pâle et tremblante.

— Il y a quelqu'un ici! qui se cache.... je veux savoir qui c'est!

La nourrice ne trouva pas une parole à répondre.

— Il y a quelqu'un ici! répéta la comtesse furieuse; vous l'avez vu! vous savez qui!... Parlerez-vous?

La nourrice se jeta à genoux.

La voix de la comtesse arrivait haute et perçante jusqu'à Thadéus. Il vit le danger, et le seul moyen qu'ils avaient de s'y soustraire. Le mur n'était pas haut. Il y avait derrière eux un gros noyer qui étendait ses vieilles branches en dehors. Thadéus fit grimper son maître, qui avait grand'peur, quoiqu'il n'en dît rien.

— Voyez-vous quelqu'un? dit-il, quand Simon fut sur le mur.

— Non.

— Pouvez-vous sans danger arriver à terre?

— Oui.... dit le menuisier, après avoir hésité quelque peu.

— Eh bien! sautez.

— Et vous?

— Sautez-donc! et vite! on va venir....

Simon sauta.

Ce fut au tour du père à grimper avec son enfant dans les bras. Il le fallait bien, car pour

tout au monde, il n'aurait pas rendu ce pauvre innocent à sa mère... Et pas d'autre moyen de sortir!... pour eux il n'y avait plus de porte! C'était effrayant de difficulté.... Passer un enfant de trois mois, une si mince et si frêle créature, par dessus un mur de dix pieds!

Le père ôta sa cravate et la noua bout à bout avec son mouchoir. Il fit de cela une manière de hamac, dans lequel il posa l'enfant. Puis, à l'aide d'une de ses jarretières, il se passa autour du cou cet intéressant fardeau. L'enfant s'était éveillé. Il se mit à crier.... mais heureusement sa mère criait plus haut que lui.... Le pauvre Thadéus avait la fièvre.... Il lui passait des lueurs sur les yeux... la tête lui tournait... Il se dit : —Si j'allais tomber! Si ces nœuds allaient se défaire!... Je tuerais mon enfant! — Il hésita.....

Mais il entendit que la comtesse sortait du pavillon avec la nourrice....—Allons! courage, se dit-il: à la grâce de Dieu!

Et il embrassa l'arbre, l'enfant suspendu sur son dos..... Et c'était merveille comme il prenait garde!..... comme il choisissait les grosses branches!.... comme il écartait les petites!....

déplorant la clarté de la lune et la tranquillité de l'air qui le laissaient voir et entendre....

Dieu eut pitié de lui. Le vent souffla.... un nuage passa sur la lune.

Thadéus toucha le mur.

Une fois dehors, il saisit d'une main la plus forte branche.... Oh! son cœur lui rompait la poitrine!.... De l'autre main, il dépassa de son cou le pauvre enfant qui ne criait plus, grâce au ciel!.... et pesant à faire plier cette branche presque jusqu'à terre, il tendit son trésor à Simon, qui le reçut.... Il était temps! la branche cassait..... Le père tomba..... Que lui importait? Simon était là!

Il se releva vite, froissé, mais non blessé. Il reprit son enfant, et se mit à courir d'un pas impossible à suivre..... Il y avait un cabriolet au coin de l'avenue, et un domestique qui tenait le cheval.

Ce domestique les regardait courir; mais il ne vit pas d'où ils sortaient.

Quand ils furent loin, il s'arrêtèrent un peu pour reprendre haleine.

— Il est trop tard, dit Simon; tout le monde sera couché à Belleville. Nous ferons

mieux de retourner à Paris. Demain matin, Madeleine ira chez la nourrice.

Le père entendait à peine.... Ils tournèrent du côté de Paris.

Il était heureux! Oh! qu'il était heureux! Il venait de regarder son enfant au clair de la lune....

Quand ils rentrèrent, deux heures venaient de sonner. La bonne Madeleine les attendait, tremblante, priant Dieu de toute son âme.

— Eh bien! vous l'avez? dit-elle....

— Oui....

Le père lui remit son enfant sans dire un seul mot..... Puis un grand froid lui serra le cœur, ses yeux tournèrent; il poussa un cri sourd et s'évanouit.

Son bonheur lui avait fait mal.

Quand il revint à lui, il vit Madeleine qui arrangeait l'enfant dans un berceau fait jadis pour le sien. Il l'entendit qui disait : — La jolie petite fille! la pauvre petite fille!

Et la bonne femme l'embrassait, la caressait comme si c'eût été à elle.

Il se mit à genoux auprès du berceau. Une joie céleste éclairait son visage. Ses lèvres re-

muaient;... il parlait à sa fille,.... tout bas;.... il la détaillait avec amour;.... il l'étudiait,.... il se mirait en elle;.... il l'écoutait respirer!.... C'était à rendre honteuse la plus tendre, la plus aimante des mères..... Il riait, il pleurait, il priait! Il remerciait Dieu! Il oubliait toute sa vie. Il n'avait plus de passé. Il recommençait à partir de là....— Voilà mon but, pensait-il; voilà pourquoi j'ai consenti à vivre; voilà pourquoi je n'ai pas voulu que la mort ressaisît sa proie échappée. Ceci est mon étoile polaire.... Maintenant j'ai du courage. Je puis défier tous les obstacles, maintenant! Il n'y a pas de puissance plus forte que moi.... Monde, tu m'as jeté hors de ton sein! J'y rentre malgré toi. Tu m'as condamné; je casse ton arrêt! Tu me refuses tout; ce que tu laisses au plus chétif, au plus misérable, tu me l'ôtes!.... Eh bien! je te reprendrai tout ce que tu m'ôtes.... Chaque jour de ma vie, je le marquerai par une conquête nouvelle sur toi.... En dépit de toi, je deviendrai grand, je deviendrai riche.... parce qu'il faut que ma fille soit grande et riche! A nous deux! Je te jette le défi, aujourd'hui, à cette heure; moi, seul contre toi,

moi, Frédéric de Wurzheim ! moi, le pendu de Berlin !..... Et nous verrons qui se lassera le premier..... Nous verrons qui laissera le champ libre à l'autre..... Oh ! cette lutte sera belle ! Par le Dieu vivant, elle sera belle ! Je veux que le ciel et l'enfer y prennent parti pour et contre moi, qu'anges et démons s'arrêtent pour me regarder faire !

Il se leva. Il était admirable à voir : ses yeux brillaient comme les yeux d'un inspiré.

— Voyez-vous cet enfant ? dit-il. Devant vous, mes seuls amis dans ce pays d'exil et de misère, entre vos mains si pures, sur vos têtes innocentes, je fais aujourd'hui le serment solennel de consacrer ma vie à cet être que Dieu m'a donné comme un gage de sa justice éternelle. Il n'y aura pas en moi une pensée, un désir, une volonté qui ne se rapporte à ma fille. Je haïrai ce qu'il faudra haïr pour elle, j'aimerai ce qu'il faudra aimer pour elle. J'irai partout, je ferai tout ; travaux, dangers, privations, honte, malheurs, j'essuierai tout, j'affronterai tout, jusqu'à ce qu'elle n'ait plus besoin de moi, jusqu'à ce que Dieu, en me la montrant heureuse et fière, me dise : — Assez !

repose-toi ! tu as fini ta tâche ! — Car si je n'avais pas su qu'elle devait venir, voyez-vous, je serais mort déjà. Je ne devais rien au monde, moi ! J'étais de trop sur la terre. Me retrancher eût été bien ; me détruire eût été juste. Mais à présent il faut que je vive, il faut que je vive longtemps. Il faut que le père élève sa fille, mes amis ! il faut que le père marie sa fille ;... et tout cela pour sa fille, pas pour lui, rien pour lui... Oh ! jamais amour de père n'aura été plus désintéressé que le mien ! Car il me sera défendu de lui dire que je suis son père ; car il ne faudra pas qu'elle sache comment son bonheur lui sera venu ; et quand elle me dira : — Savez-vous où est mon père ? Avez-vous connu mon père ? — il faudra que, sans détourner la vue, je lui réponde tout naturellement : — Votre père ! il est mort quand vous étiez encore au berceau.

Ici Thadéus se cacha la tête dans les mains et pleura.

Quant aux spectateurs de cette scène attendrissante, ils étaient émus plus qu'on ne pourrait dire. Madeleine, exaltée par les vœux sublimes d'amour paternel que Thadéus venait de prononcer, s'était agenouillée ; elle avait tiré

Simon par le pan de sa redingote pour qu'il fît comme elle, et tous deux groupés ainsi avec le père, autour de cette créature tant aimée, priaient Dieu de la bénir! Jamais prière plus fervente n'était montée au ciel.

Ils auraient volontiers passé la nuit tout entière. Ils ne se couchèrent que parce que Thadéus le voulut absolument.

Lui ne se coucha point. Il resta éveillé, assis à côté du berceau où dormait son enfant.

Quand il fit assez jour, il partit avec Madeleine pour aller le porter chez la nourrice du petit Simon.

LA POLICE.

La police n'est que la diplomatie en haillons.

BOISTE.

Quand l'hôtesse sut que la pauvre lady Butler ne savait plus à qui confier son trésor, elle vint dans sa chambre le soir. Les malles étaient toutes faites; la veuve du capitaine devait partir à quatre heures du matin. L'hôtesse s'assit. Elle offrit une prise de tabac à lady Butler, et lui dit d'un ton pénétré : — Chère madame, vous n'avez donc pas songé à moi?....

RICHARDSON. *Anna Greville.*

CHAPITRE VI.

LA POLICE.

Dans ce temps-là, les journaux ne parlaient que des projets sinistres des puissances étrangères à l'égard de la France. Honteuses des victoires de la République, alarmées de voir surgir et se développer dans leur propre sein les élémens révolutionnaires sous lesquels un trône avait déjà disparu en ébranlant de sa chute tous les

autres trônes, l'Angleterre, l'Autriche, la Russie, allaient, encore une fois de concert avec la Prusse, reconstituer cette terrible coalition, hydre sans cesse renaissante, que le bras de Napoléon devait se lasser à combattre.

Le Directoire avait été informé que de nombreux espions, envoyés principalement par la Prusse, étaient parvenus à s'introduire en France et même à Paris, en dépit des mesures de vigilance rigoureusement établies aux frontières. La police mit ses agens en campagne : six espions furent bientôt saisis. Encouragée par ce premier succès, l'administration redoubla de surveillance; et les perquisitions, les visites domiciliaires, poussées comme toujours jusqu'à l'absurde, se succédèrent sans interruption pendant plusieurs mois.

Le bruit de ces recherches vint troubler la tranquillité dont jouissait Thadéus depuis la conquête de son enfant. A deux pas de la maison où logeait le menuisier, un soi-disant Alsacien, prétendu invalide de l'armée de Sambre-et-Meuse, venait d'être arrêté. Il avait avoué le mensonge de son nom aux juges chargés de l'interroger. C'était un Prussien, natif

de Spandaw, d'une famille noble, que notre héros avait très-bien connue jadis. D'après ses déclarations, on résolut de fouiller avec un soin tout particulier le quartier de la Butte-des-Moulins, pensant que peut-être ceux de sa bande s'y tenaient cachés. Il fut en conséquence ordonné publiquement à tous les propriétaires des maisons dépendantes de ce quartier, d'apporter, dans les vingt-quatre heures, à l'Hôtel-de-Ville, l'état nominatif de leurs locataires : et cela sous des peines excessivement graves.

Ce fut à qui se conformerait le plus vite à cet ordre.

Thadéus vit le danger. Il allait être arrêté aussi, lui, comme étranger, suspect et sans papiers. Pour se justifier, il lui faudrait raconter son histoire avant et depuis l'événement de septembre 1795. L'avis de cette découverte serait donné au gouvernement prussien. Qui savait si l'on ne s'en servirait pas comme d'un moyen bon à détourner le roi de Prusse de ses desseins à l'égard de la France, ou si l'on ne penserait pas à donner sa tête en échange de celle de quelque espion? Simon, interrogé, menacé, raconterait, sans doute, tout ce qui

s'était passé entre son homme de journée et lui. La comtesse, remise ainsi sur les traces de leur enfant, s'en ressaisirait, pour ne plus le laisser échapper, pour le sacrifier peut-être aux jalouses exigences de son amant !

Qu'il se tût ou qu'il parlât, c'était la même chose pour lui. Sa perte était infaillible.

Quelle situation!

Il fallait fuir. Mais comment? Où aller? où vivre? où se cacher aux invisibles poursuites de la police? Combien de soupçons sa fuite n'éveillerait-elle pas!... Confier tout à Simon? Cet homme avait la tête faible; il était époux, il était père aussi..... Un secret si dangereux lui pèserait..... l'effroi le lui arracherait de l'âme quelque jour. Et d'ailleurs, pourquoi compromettre trois personnes au lieu d'une?

Retourner à cette femme? implorer sa générosité? employer sa haute influence? Oui..... cela serait bon peut-être..... Mais l'idée seule l'en faisait frémir; il sentait venir un rouge de feu sur son visage en y songeant.....

Ils étaient tous trois dans la boutique, lorsque le crieur public vint, au son du tambour, donner lecture de l'ordre dont nous avons

parlé. Le menuisier et sa femme ouvrirent la porte pour mieux entendre. Ce fut heureux pour Thadéus, car ils ne le virent point trembler de tous ses membres; ils ne virent point ses traits se décomposer à cette fatale audition. Chaque parole du crieur retentissait comme un coup de marteau dans la tête de l'infortuné. Il lui semblait que le jour de son exécution était revenu, et qu'un autre greffier, là, debout, lui lisait, avec sa voix funèbre, un autre arrêt de mort..... Il lui semblait voir le bourreau à ses côtés.... Cette fois, le bourreau avait une figure de femme; il ressemblait à Clarence.... et ce n'était pas lui, la victime;.... c'était sa fille! Pauvre père!

Il tenait son front baissé, dévorant péniblement de grosses larmes. Le crieur avait fini. Madeleine et son mari rentrèrent.

— Eh bien! dit Simon, avez-vous entendu ce qu'il a chanté?

— Oui, répondit-il d'une voix qu'il cherchait à rendre indifférente.

— Tiens! comme vous êtes changé! s'écria Madeleine. Est-ce que vous avez mal quelque part?

— Je ne suis pas bien, c'est vrai.... cela m'a pris tout d'un coup.

— Vous n'êtes pas raisonnable, aussi! continua la bonne femme. Il n'y a pas de bon sens à vous éreinter comme vous le faites.

— Certainement, observa Simon. Je lui dis tous les jours, mais il ne m'écoute pas. Oh! celui-là ne vole pas sa journée, on peut le dire.... Ces gredins de Prussiens! A-t-on jamais vu!... Scélérats, va!... Je voudrais bien en tenir un! Voleurs de Prussiens, va!

— Vraiment! dit avec amertume l'homme de journée.

— Il n'y a pas de doute, répliqua le menuisier en s'animant. Est-ce que ce n'est pas une indignité, qu'ils viennent nous espionner chez nous?.... Ah! mais, le gouvernement connaît son affaire. Il va les enfumer comme des renards. Faudra bien qu'ils se montrent, à la fin; pour qu'on les pende comme des scélérats de voleurs qu'ils sont. Oh! que je voudrais savoir où il y en a un de caché!

— Tais-toi donc, dit Madeleine; tu ne le dénoncerais pas.

— Je ne le dénoncerais pas! s'écria Simon

en colère. Tu verrais comme je me gênerais....

— Je te dis que non.... Il n'y a que les mouchards qui dénoncent. Il ne faut pas faire la besogne des autres.

— Bon !.... dit-il étonné, en s'adressant à Thadéus ; est-ce qu'on a besoin d'être un mouchard pour dénoncer un Prussien ?

— Mais, je crois qu'oui, répondit l'homme de peine, en s'efforçant de sourire ; un Prussien est un homme.

— Un homme.... un homme..... Pas sûr. Enfin, je n'en connais pas ; mais si j'en connaissais, je ne répondrais pas.... A propos, notre propriétaire n'est pas ici : il va se trouver en contravention. Hier, sa bonne m'a dit qu'il était à la campagne. Ce pauvre cher homme ! J'ai envie de faire le recensement pour lui, moi. Ça ne sera pas difficile. Il n'y a qu'à monter chez les locataires.

— De quoi te mêles-tu ? dit vivement sa femme ; est-ce que ces choses-là nous regardent ? Laisse donc les propriétaires s'arranger comme ils l'entendront. Le nôtre n'est-il pas déjà si complaisant ? Mets-toi en quatre pour lui ! et puis, quand il sera revenu, il nous dira

que nous avons eu tort.... Va donc à ton ouvrage, cela vaudra mieux..... On est encore venu ce matin de chez la danseuse, pour cette fausse armoire. Il faut pourtant que tu y ailles.

— C'est vrai. De la fameuse ouvrage, qui sera bien payée! Quelle heure qu'il est?

— Midi.

— Je m'en vas.

— Irai-je avec vous? dit Thadéus, qui semblait sortir d'une profonde rêverie.

— Non, ma foi! Reposez-vous. Gardez la boutique. Ce soir, après la journée, si vous voulez, nous irons chez la nourrice; ça vous distraira.

— C'est cela, dit Madeleine. Allons, vite! va, et reviens de bonne heure.

Quand le menuisier fut parti, Madeleine, s'approchant de Thadéus, lui prit la main et l'attira dans l'arrière-boutique.

Ils s'assirent tous deux l'un en face de l'autre : lui, se contraignant au point de se faire une mine presque riante; étrange mine, en vérité! elle, le regardant fixement, comme si elle eût cherché à lire dans son âme.

Quelques minutes se passèrent ainsi.

Las de ce muet interrogatoire, il se levait pour retourner à l'établi.... elle l'arrêta par le bras.

— Vous avez de la peine, lui dit-elle avec l'accent de la plus sincère compassion. Ce que l'on vient de crier tout-à-l'heure vous a fait du mal, n'est-ce pas?

Il la regarda avec épouvante, sans lui répondre. Elle l'avait vu tressaillir, et continua:

— N'ayez pas peur de me dire ce que vous avez sur la conscience. Allez! ce n'est pas Madeleine qui vous trahira.

— Me trahir? dit-il avec une surprise affectée..... Pourquoi? Comment? Que voulez-vous que cet ordre me fasse? Je n'ai rien de commun avec les... misérables, dont il s'agit....

— Écoutez, reprit Madeleine. Ces choses-là, c'est bon à dire à ce pauvre Simon, qui n'y voit pas plus loin que son nez; mais avec moi, il faut jouer un autre jeu.

— Que voulez-vous dire, madame Simon? Je ne vous comprends pas.

— Oh que si! vous me comprenez. Vous n'êtes pas Français, vous vous cachez, et vous

avez peur qu'en cherchant ces espions étrangers, on vous mette la main dessus.....

— Pourriez-vous croire?....

— Oh! je ne crois pas que vous soyez un espion; vous êtes un trop brave homme, et surtout un trop bon père pour cela. Mais, dame! vous pouvez avoir eu du désagrément dans votre pays... ça se voit tous les jours, ces choses-là....

Un douloureux soupir s'échappa du sein de l'ouvrier; il murmura quelques mots inintelligibles.

— Il n'y a pas long-temps, continua Madeleine, que j'ai ces idées-là sur vous. D'abord, j'avais cru que vous étiez un émigré non compris dans le rappel. Je n'en ai jamais parlé à mon mari, parce qu'avec ses opinions, voyez-vous, ça aurait pu le contrarier. Mais après, je me suis ravisée. Je me suis dit: un émigré aurait-il le courage de gagner sa vie à la sueur de son front comme lui? Ce n'est pas possible. Alors je me creusais la tête pour deviner ce que vous pouviez être, quand tout à l'heure, en vous voyant tout bouleversé, la pensée m'est venue de ce que je viens de vous dire.

Est-ce que j'ai eu tort? hein? Voyons; débondez votre cœur, ça vous fera du bien. Qui sait! je pourrai peut-être vous rendre service.... les petits sont quelquefois plus utiles que les grands.....

Elle avait dit cela avec un profond attendrissement. Thadéus en fut ému. L'envie lui vint de tout raconter à Madeleine... il n'osa pas.

— Que me demandez-vous? dit-il enfin; mes secrets ne sont pas bons à confier. Mon histoire vous ferait peur... elle me fait peur à moi-même! Jugez! Et pourtant je n'ai rien à me reprocher... Vraiment! Ce que j'ai fait, je le ferais encore... Au reste, vous avez raison. Je ne suis ni un espion, ni un émigré... mais c'est égal. Je ne peux plus rester avec vous... il faut que je parte. Ni vous, ni votre mari, ni moi, ne serions en sûreté maintenant.... ma présence vous porterait malheur, mes bons amis. Demain je m'en irai.....

— Où irez-vous? dit la pauvre femme les larmes aux yeux.

— Je ne sais pas... J'irai où je pourrai... où l'on voudra de moi... Car il faut que je vive...

Si j'étais seul, mon voyage ne serait pas long, voyez-vous! J'aurais bientôt trouvé un sûr asile... La Seine n'est pas loin.

Il riait en disant cela, d'un rire qui glaça les sens de Madeleine.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle, vous êtes donc bien malheureux!

— Oh oui! bien malheureux... vous l'avez dit.....

Et, se tordant les bras sur sa poitrine haletante, il regarda l'être qui compatissait si vivement à ses douleurs inconnues; et tout ce qu'il avait souffert, tout ce qu'il souffrait, tout ce qu'il devait souffrir encore, se résuma dans son regard.

Madeleine comprit qu'il ne fallait pas l'interroger. Admirable délicatesse de femme! Un homme eût insisté; il eût voulu consoler Thadéus à toute force. Ils ne savent pas, les hommes, qu'il est des plaies que la consolation irrite, qu'il n'en est point qu'elle puisse guérir. Consolation..... mot absurde!

Il y eut donc un moment de silence.

Cette fois, ce fut Thadéus qui le rompit.

— Si je ne puis pas emmener ma fille avec

moi, dit-il, vous la garderez, n'est-ce pas, madame Simon? Vous aurez soin de la pauvre orpheline?

— Je le crois bien! répliqua Madeleine avec chaleur. Orpheline! vous dites? Oh non! elle aura père et mère, la jolie petite fille! et un frère aussi..... Ils s'aiment déjà tout plein, ces pauvres anges! Oh! je m'ôterais le pain de la bouche pour eux, voyez-vous! Et Simon tout de même. Ça, c'est une justice à lui rendre. N'ayez pas d'inquiétude, votre enfant sera comme le nôtre, bien nourri, bien soigné, bien choyé..... Mais ne pleurez donc pas comme ça! vous me fendez le cœur.....

Il lui prit les mains et les baisa. Puis s'essuyant les yeux:

— Allons, dit-il, du courage! L'homme de peine va faire sa dernière journée chez le menuisier Simon. Demain, à la pointe du jour, il ira où la grâce de Dieu voudra qu'il aille. Voilà encore la place vacante, madame Simon, ajouta-t-il d'un air presque gai; encore du souci pour vous. De temps en temps, vous penserez à votre fidèle ouvrier, n'est-ce pas?

Vous aurez peut-être un regret pour sa mémoire?....

— Toute la vie, nous penserons à vous, digne homme que vous êtes! Et vous, n'avez-vous pas eu quelquefois à vous plaindre, dites? avons-nous toujours été comme il faut? Dame, nous ne sommes que des ouvriers;.... et quand l'ouvrage ne va pas, on a ses mauvaises humeurs aussi, ses inquiétudes, ses chagrins. Pardonnez-nous, je vous en prie; le cœur a toujours été bon, n'est-ce pas? mais c'est la tête.... Ce pauvre homme! il a toujours peur que sa femme ou son enfant manquent de quelque chose.... S'il vous a mal parlé dans sa vie, s'il lui est arrivé d'oublier ce qu'il y a sous votre veste et votre tablier, il ne faut pas lui en vouloir, car il vous aime comme un frère; il vous respecte comme son défunt père.... Quel malheur! vous allez partir et pour ne pas être heureux encore! Oh! mais.... vous reviendrez, n'est-ce pas?.... Nous vous reverrons?.... Vous nous écrirez?.... Si vous avez besoin d'argent, vous nous en demanderez?... Je veux que vous me promettiez tout cela, d'abord.

Elle pleurait à chaudes larmes, l'excellente femme! Elle sanglotait, que c'était une pitié. Thadéus, le cœur brisé, se sauva dans la boutique.

— Être aimé ainsi..... s'écriait-il dans son désespoir, et s'en aller! Oh! malheur! malheur sur moi!

Il eut la force de se remettre à l'ouvrage; et tout en travaillant, il repassa dans sa mémoire le passé, le présent; il interrogea l'avenir: et partout il vit douleur, misère, opprobre. Qu'il souffrait!

A six heures, le menuisier revint. Il avait fini l'ouvrage de la danseuse. On l'avait généreusement payé. La joie respirait dans tous ses traits. Thadéus et Madeleine, ainsi qu'ils en étaient convenus, firent bonne contenance, et ne parlèrent point du projet de départ. Au bout d'une demi-heure, les deux amis se mirent en route pour aller voir leurs enfans. Madeleine resta pour faire à souper, comme avait dit Simon, sans penser que ce dût être le repas d'adieu.

La journée avait été excessivement chaude. De gros nuages montant à l'horizon allourdissaient l'atmosphère. L'odeur de fer rougi qui

imprégnait l'air, annonçait un prochain orage, et, sans le continuel tumulte des rues, indescriptible tapage de capitale, qui confond tous les bruits dans le sien, on eût sans doute entendu le tonnerre gronder au loin.

— Vous aurez de l'eau, dit Madeleine en les voyant s'en aller.

— Tant mieux ! ça nous rafraîchira, répondit gaîment le menuisier.

En effet, comme ils allaient atteindre l'entrée du faubourg du Temple, la pluie commença, large, tiède, bruyante, illuminée d'éclairs, coupée de coups de foudre.

Ils se jetèrent sous une porte cochère, et bientôt le ruisseau, s'élargissant, vint leur battre les pieds.

Deux heures se passèrent ainsi; deux heures d'un orage épouvantable. Les chevaux avaient de l'eau jusqu'aux genoux, les voitures jusqu'au moyeu des roues; c'eût été folie que de vouloir continuer à marcher au milieu de cette submersion.

Ils attendirent.

Quand la pluie cessa, il faisait nuit. — Ils se-

ront couchés, dit Simon. Rentrons... Est-ce embêtant!

Le lendemain, à la pointe du jour, Thadéus partit pour Belleville, se réservant d'annoncer à Simon sa résolution quand il reviendrait déjeuner.

Il embrassa la petite Mathilde, il lui dit adieu; il la baigna de ses pleurs de père; il coupa une mèche de ses jolis cheveux blonds qu'il mit sur son cœur; il conjura la nourrice d'avoir bien soin d'elle.

En revenant, il vit une grande foule dans la rue, et la boutique de Simon pleine de gendarmes. Saisi de terreur, il pensa qu'il était découvert, que ces gendarmes étaient là pour l'arrêter; il se mêla aux curieux, baissant la tête, se cachant la figure de son mouchoir, et s'esquiva tout tremblant à travers la foule.

Il marcha long-temps de rue en rue, sans savoir où il était, regardant à terre, heurtant à droite et à gauche ceux qui passaient. Un homme le prit par le bras pour l'empêcher d'être moulu sous une roue de charrette : il tressaillit comme un voleur qui se sauve; et regardant l'homme avec des yeux hébétés, il

se laissa déranger sans rien dire, sans remercier ni du geste, ni de l'œil. Ceux qui le virent ainsi, crurent qu'il était fou. Le fait est qu'il n'avait plus la tête à lui.

LE CACHEMIRE.

Certainement, messieurs, voilà de belles conquêtes, qui méritent qu'on les publie et qu'on s'en fasse gloire ! Vous me les avez dites pour savoir les miennes, n'est-ce pas? Il est bien tard, ce soir..... Revenez demain matin..... car il me faudra peut-être plus d'un jour.... J'ai beaucoup d'histoires, et de longues. Songez donc! je suis marchand de cachemires, moi!

WURMSER.

CHAPITRE VII.

—

LE CACHEMIRE.

Il faut dire maintenant pourquoi les gendarmes étaient venus chez le menuisier.

La fameuse Clotilde, de l'Opéra, la danseuse chez qui le pauvre Simon était allé la veille achever une fausse armoire, avait reçu quelques jours auparavant, de son amant, l'un des cinq rois du Directoire, un superbe cache-

mire de l'Inde. A cette époque, un châle de cachemire était une curiosité, une merveille que l'on s'empressait à venir voir. On pleurait, on se prostituait pour l'obtenir. Le possesseur d'un de ces précieux tissus, si laid, si stupide, si disgracié que la nature l'eût fait, était fêté, chéri, courtisé de toutes les femmes; il les faisait littéralement courir après lui. Le bon temps! Alors, dire *madame une telle a un cachemire*, c'était dire une nouvelle, c'était éveiller l'attention; à ce mot magique, toutes les oreilles de femme se dressaient. On avait des histoires de cachemires; on racontait des voyages de cachemires.—Donné par l'envoyé de Tunis au ministre des relations extérieures; par le ministre des relations extérieures à mademoiselle***; vendu par mademoiselle*** à un prêteur sur gages; par le prêteur sur gages au banquier de Barras; donné par le banquier de Barras à sa maîtresse, madame ***; volé à madame *** par son mari, pour la petite J*** des Italiens, etc., etc. On trouvait des femmes qui savaient tout cela par cœur, suivant ainsi un cachemire dans le monde, et guettant l'occasion possible d'en couvrir leurs épaules, quelque

vieilli, quelque sali, quelque déchiré qu'il pût être alors... Le bon temps!

Le cachemire de la danseuse Clotilde était tout frais arrivé, tout neuf. Du moins, il n'avait encore servi qu'à envelopper une graisseuse tête de bey; ou bien à faire valoir, étendu sur un sopha, les charmes nus d'une odalisque. Que d'envieuses, que de jalouses Clotilde avait faites! C'était le plus beau que l'on eût encore vu : un fond ponceau avec des dessins quadrillés; cela valait plus de cinq cents louis! Quatre ou cinq ans plus tard, on n'y devait plus prendre garde : toute corbeille de noces devait en contenir au moins un. Mais alors vous jugez combien les têtes s'allumaient à cette idée, puisqu'aujourd'hui on trouve encore des femmes, et de bien élevées, vraiment! qui se damneraient volontiers pour un cachemire.

—Est-elle heureuse, cette Clotilde! —voilà ce qu'on disait partout. Et pourtant les maisons de campagne, les équipages, les chevaux, les contrats, les bijoux, l'or, ne manquaient point à celles qui trouvaient Clotilde si heureuse; mais tout cela était commun, ordinaire, à tout le

monde; ce n'était pas une faveur du ciel, une fine fleur de bon ton comme un cachemire.

Bref, le cachemire de la danseuse disparut un beau jour. Au moment de le mettre sur ses épaules pour aller à son théâtre faire enrager ses camarades, la belle Clotilde ne le trouva plus... On l'avait volé.

Ce fut un grand désespoir. On chercha bien, on remua toute la maison. Domestiques, concierge, garçons de théâtre, furent interrogés, soupçonnés, insultés sans résultat. La première colère passée, Clotilde réfléchit. Tous ces gens-là étaient des gens sûrs, dévoués, fidèles; c'était une honte que de les accuser. Un étranger seul pouvait avoir soustrait le châle. Qui était venu? Qui était entré dans la chambre? Elle se souvint de la fausse armoire, de cette secrète porte, si utile aux femmes qui ont des amans à cachemire : le menuisier lui frappa l'esprit. — C'est lui! ce ne peut-être que lui! — pensa-t-elle; et ses chevaux, courant à bride abattue, la conduisirent chez le Directeur, avec le nom et l'adresse du malheureux menuisier.

Le Directeur était absent; il ne devait ren-

trer que fort avant dans la nuit. Clotilde demanda où il était. On ne voulut point le lui dire : on avait des ordres, apparemment. La belle danseuse se piqua ; elle écrivit à son amant, autant pour lui dire des injures que pour lui dénoncer le voleur de châles. A son retour, le Directeur trouva la lettre sur sa table de nuit. Il aimait beaucoup la danseuse ; il eut peur de l'avoir fâchée, le brave homme ! Aussi, sans recourir à de plus amples informations, il prévint la police en grande diligence. Il était alors cinq heures du matin. Deux heures après, Simon vit sa boutique investie par les gendarmes. Sans lui dire pourquoi, on le saisit, on l'emmena, et quand il fut en prison, on daigna lui apprendre qu'il avait volé un cachemire chez mademoiselle Clotilde, de l'Opéra.

Quel coup pour l'honnête ouvrier !

Le matin, ne voyant pas descendre Thadéus à l'heure ordinaire, il était monté dans sa chambre et l'avait trouvée vide. Madeleine, pensant que peut-être Thadéus ne reviendrait plus, commençait à lui raconter ce qui s'était passé la veille, pendant qu'il travaillait chez la

danseuse, lorsque la force armée parut. Les deux excellentes gens bénirent le ciel qui avait permis à l'étranger de s'éloigner, et d'échapper ainsi à un danger si imminent. Ils se présentèrent radieux à l'homme de police qui accompagnait les soldats. Que devinrent-ils quand cet homme, son mandat à la main, prononca le nom de *Simon* ! Ils le firent répéter, et se regardèrent l'un l'autre pour savoir s'ils ne rêvaient point. — Marchons ! cria durement l'alguazil.—Il fallut marcher. Les gendarmes se mirent à deux pour arracher la femme des bras du mari. Ils se regardèrent encore une fois, car parler n'était plus possible, et tous deux lurent la même pensée dans leurs regards : c'était que l'autorité savait la fuite de l'étranger, et qu'elle faisait arrêter Simon comme coupable de l'avoir recueilli. Qui n'aurait point cru la même chose?

Aussi ce fut la foudre tombant aux pieds du malheureux, quand le magistrat, en présence duquel on le fit comparaître, commença gravement son interrogatoire par une accusation de vol. La surprise, la terreur, les plus horribles émotions l'assiégeant en foule, il ne sut

que répondre d'abord; il ouvrit la bouche sans émettre de sons, et l'œil exercé du juge vit clairement l'aveu tacite du délit dans ce trouble silencieux. L'habile homme!

Cependant il se remit un peu; sa langue se délia, ses idées prirent de la netteté.... Alors, avec cet accent de franchise que les scélérats savent imiter, à ce qu'on prétend, il se mit à raconter au juge tout ce qu'il avait fait la veille. Il dit l'heure de son arrivée chez Clotilde, combien le travail avait duré, ce qu'il lui avait fallu de temps pour aller ensuite de chez elle chez lui; et de chez lui jusqu'au faubourg du Temple, où l'orage l'avait surpris et empêché de continuer sa route. Il dit tout cela naïvement, comme un enfant l'aurait dit.

— Tout cela est bel et bon, observa le juge, après avoir fait un instant comme s'il réfléchissait; mais comment prouveras-tu ton *alibi*? Car il ne s'agit pas de dire *je suis innocent!*... tout le monde en est là; c'est facile comme bonjour..... Il faut prouver, et c'est autre chose. Etais-tu seul?

— Non, j'avais quelqu'un avec moi qui pourra vous dire que je ne mens pas.

— Son nom et son adresse ?

Cette question si simple bouleversa le menuisier : il resta interdit, il rougit, pâlit..., et ne répondait pas.

Le juge attendait, la plume à la main.

— Eh bien ! dit-il, où demeure ce témoin?

— Je ne sais pas, répondit Simon d'une voix mourante.

— Comment ! tu ne sais pas ! Et son nom ? et ce qu'il fait?

— Il travaille chez moi....

— Un ouvrier..... hum ! cela ne vaut pas grand'chose comme témoin... C'est égal ; on le fera venir....

— Mais... c'est qu'il est parti ce matin....

— Diable !... Il a mal pris son temps... Enfin, comment s'appelle-t-il? avec un nom, on trouve....

— Je ne sais pas, répondit encore le pauvre homme.

— Ah !... dit le juge en frappant sur sa table, pour le coup c'est trop fort. Quel conte nous fais-tu là, l'ami?

— Je ne vous fais pas de conte..... c'est la vérité...

— Allons donc! me crois-tu né d'hier? Quand on prend un ouvrier, on voit son livret: et le nom est dessus... Que diable! je sais ce que je dis.

— Je ne vous ai pas dit qu'il fût un ouvrier; c'était un homme de peine.

— Ah oui! tu as dit une sottise, et tu te reprends. Allons! allons! quelques jours de cachot te donneront le temps de mieux arranger ton affaire..... Tu n'es pas fort, mon pauvre garçon!

Le juge sonna pour qu'on le débarrassât de l'accusé; puis il alla faire un déjeuner d'huîtres dans la rue Montorgueil. Heureux juge!

Simon fut rejeté dans son cachot.

Pendant ce temps-là, Thadéus errait à l'aventure hors des barrières, pensant à ce qu'il avait vu. Il avait des remords de s'être enfui; la crainte d'avoir compromis ses hôtes le poursuivait.—Ma conduite est une lâcheté, se dit-il, j'aurais dû entrer et dire: Me voilà... — Puis son enfant, son unique amour, son idée fixe, revenait lui prendre l'âme tout entière, et justifier ce qu'il avait trouvé blâmable l'instant d'auparavant.—Il ne leur sera rien arrivé, pen-

sait-il ; on aura vu en eux des gens simples. Quel soupçon peuvent-ils faire concevoir? Allons... j'ai bien fait de ne pas entrer... D'ailleurs, personne ne m'a vu...

Et roulant toutes ces choses dans sa tête, il se trouva las d'avoir tant marché. Montmartre était devant lui ; il monta et s'assit au lieu où se trouve aujourd'hui le télégraphe. A ses pieds, une large carrière montrait sa gueule béante; trois carriers essayaient d'étançonner la voûte éboulée en plusieurs endroits; ils s'épuisaient en dangereux efforts et ne faisaient rien de bon; on voyait qu'un bras vigoureux n'eût pas été mal reçu parmi eux. Leur difficile manœuvre absorba bientôt toute l'attention de Thadéus. Il ne tarda pas à voir que l'ouvrier le plus engagé dans la caverne avait peur, et que sa timidité gênait le travail de ses camarades. Il descendit.

— Vous vous y prenez mal, mes amis, leur cria-t-il d'une voix forte ; vous allez vous tuer ; ce n'est pas cela !

Ils s'arrêtèrent et voyant celui qui les interpellait :

— Ah ! dit l'un d'eux, nous nous y prenons

mal? Eh bien! puisque vous êtes si savant, pourquoi ne nous aidez-vous pas, beau parleur?

Et sans attendre la réponse du nouveau venu, ils redoublèrent d'efforts, à l'exception du premier qui tremblait de tous ses membres. A l'instant une masse énorme se détacha de la voûte, et se brisant avec fracas sur le sol, d'un éclat qui jaillit, elle rompit une jambe au malheureux carrier, qui tomba en s'écriant douloureusement :

— Je vous l'avais bien dit!

— C'est vrai, murmurèrent les camarades; il s'y est mis à contre-cœur ; il sentait le coup. Ce pauvre Michel!..... le neveu du bourgeois encore!

Thadéus, vivement ému, les aida à relever le blessé. Il voulut rester près de lui, tandis qu'ils allaient chercher de quoi le transporter. Il l'assit le plus commodément qu'il put sur des sacs à plâtre qui se trouvaient là; il lui soutint la jambe pour qu'il souffrît moins. Son humanité lui gagna les assistans. Ils eurent regret de ne pas l'avoir écouté, et disaient en s'en allant :

— Il avait raison, tout de même!

Ils revinrent bientôt avec un brancard. Le maître carrier les accompagnait, et voyant que Thadéus avait déjà bandé la jambe de son pauvre neveu, il lui prit la main, et la secouant avec force :

— Est-ce que vous êtes de la partie? lui dit-il; je le voudrais : un homme comme vous ne peut que faire honneur à sa profession.

— Non, monsieur, répondit Thadéus, les yeux baissés.

— Tant pis! s'écria le bourgeois. Mais c'est égal; voulez-vous être des nôtres? Vous serez le bien venu..... Ces imbécilles-là! A-t-on jamais vu!....

Thadéus regarda l'homme qui lui parlait. Sa physionomie rude, son œil fauve, ses épais sourcils avaient au premier aspect quelque chose de repoussant. Cependant une sorte de franchise brutale y perçait : sa tête, aplatie du haut, élargie des côtés, annonçait un homme avare, peu bienveillant et d'une intelligence assez bornée. Une proposition semblable, faite par un pareil maître, n'avait donc rien de bien

engageant. Mais la liberté de choisir était interdite au pauvre proscrit. Cela ou rien. Les difficultés qu'il trouverait à s'éloigner de Paris mises de côté, il lui importait de se tenir quelque temps encore à portée de savoir ce qui se passait chez Clarence, chez Simon, chez la nourrice. Il fit rapidement ses réflexions et dit au carrier qui commençait à trouver son silence malhonnête :

— Je le veux bien, monsieur. Combien me donnerez-vous?

— Venez à la maison, répondit le maître; nous arrangerons ça nous deux.

Le blessé fut transporté, non pas chez son oncle, qui avait une jolie petite maison à la barrière, mais à l'hôpital, afin d'éviter les embarras d'une maladie. Thadéus suivit le bon parent dans un appartement fort propre au rez-de-chaussée, où il y avait un bureau pour écrire, des fauteuils pour s'asseoir, et des gravures encadrées.

Les arrangemens furent bientôt pris. Pour remplacer son neveu, le bourgeois ôtait de la hutte attenante à la carrière un homme qu'il prenait avec lui, et y mettait Thadéus, à la

charge par celui-ci de coucher dans cette hutte pour garder les outils qu'on y déposait ordinairement. De plus, il donnait vingt sous par jour et la soupe le matin.

— Ça vous convient-il?

— Oui, monsieur.

— Signez votre engagement pour un an.

— Je ne sais pas écrire....

— Ah!.... c'est égal. La parole vaut l'écrit, n'est-ce pas? Comment vous appelez-vous?

— Simon.

— Simon tout court?

— Frédéric-Simon.

— Eh bien! Frédéric-Simon, voilà un écu de six livres pour payer ta bien venue à tes camarades. Maintenant tout est dit : sois bon ouvrier, je serai bon maître. Au plaisir.

A ces mots, le bourgeois serra encore une fois la main de son nouvel ouvrier, et le quitta en lui laissant la journée libre.

LES DEUX DEVOIRS.

Il doit se passer de bien horribles choses dans l'âme d'un juré quand sa bouche s'ouvre pour dire : « Oui, l'accusé est coupable. » Il s'en trouve pourtant qui vont dîner après cela!

SAINTE-BEUVE.

Entre les deux mon cœur balance.

ETIENNE.

CHAPITRE VIII.

LES DEUX DEVOIRS.

Après que les gendarmes eurent emmené son mari, la pauvre Madeleine, afin de se soustraire aux condoléances sottement curieuses des voisines, ferma les volets de sa boutique, et se mit à pleurer toute seule.

Puis, quand elle eut bien pleuré, elle chercha un moyen de voir Simon, pour lui porter

les choses dont il pouvait avoir besoin ; car on l'avait emmené tel qu'il était, sans argent, sans linge, sans rien.

Alors elle s'essuya les yeux, et fit sa toilette pour sortir, sans savoir où elle irait.

Comme elle finissait de s'habiller, elle entendit frapper à la petite porte qui donnait dans l'allée. Elle ouvrit, impatientée, pensant avoir à subir quelque importune visite. C'était le père Durand, l'ancien maître de son mari. En passant sur le Pont-Neuf, il avait vu Simon escorté de gendarmes, entouré de badauds. Il avait voulu savoir ce que cela voulait dire, et s'était mis à suivre le fatal cortège jusqu'au Palais-de-Justice...

— Et là, dit-il en frémissant, j'ai demandé... on m'a tout dit... Ah !

— Eh bien ? dit avec anxiété Madeleine.

— Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, ma fille? reprit le bonhomme, les yeux humides... ça ne se peut pas...

— Comment ?

— Oh ! bien sûr que Simon n'aura pas fait une chose comme celle-là !

— Quelle chose donc ?

— Est-ce que vous ne savez pas de quoi on accuse votre mari?

— Si fait... dame... A peu près... Qu'est-ce donc qu'on vous a dit, père Durand?

— On m'a dit qu'on l'accusait d'avoir volé....

— Volé!!!

— Oui... volé un cachemire chez une danseuse de l'opéra.

— Chez la danseuse d'hier!... quelle horreur!

— Ça n'est pas vrai, n'est-ce pas?

— Oh Dieu! non... mon pauvre homme! Est-il permis!...

— C'est ce que je disais, s'écria le père Durand, soulagé par cette réponse de Madeleine: mon brave Simon est incapable d'une action pareille!

Et dans sa joie, le vieux menuisier embrassait Madeleine qui restait debout, immobile comme un Terme au milieu de la chambre.

— Voleur!... disait-elle entre ses dents.... mon mari un voleur! le père de mon enfant un voleur!

Cette idée l'épouvantait, elle lui couvrait tout le corps d'une sueur glacée.

Elle regarda en tremblant le père Durand.

— Vous n'y croyez pas? lui dit-elle.

— Non!.... Par exemple!

— Bien vrai?

— Oh! bien vrai. Je connais Simon avant vous, moi!

— Vous me faites du bien de me dire cela. J'avais peur... Mon Dieu! mon Dieu! comment faire! D'où cela peut-il venir, père Durand?

Tous deux s'épuisèrent en conjectures sans rien trouver. Le vieux menuisier se fit raconter par Madeleine tout ce qu'avait fait Simon la veille, et quand elle lui eut parlé de la promenade du soir interrompue par l'orage, il se mit à réfléchir.

— Où est votre garçon, dit-il?

—Il est parti de ce matin, répondit Madeleine.

— Parti!.... pour ne pas revenir?

— Mon Dieu, oui.

— Diable!... Alors, je ne vois qu'une chose... c'est d'aller chez cette danseuse.

— Je n'oserai jamais, père Durand.

— Que si! Allons, petite femme, du courage,

elle ne nous mangera pas... Et puis, c'est que je ne vois guère d'autre démarche à faire... Ah! votre garçon est parti.... Vous avez donc eu des querelles ensemble?

— Des querelles? avec lui?... Oh non! il serait bien resté ici tant qu'il aurait voulu.....

— Diable! répéta le père Durand.

Ils s'en allèrent. Les voisins étaient en groupes dans la rue, causant à tort et à travers, inventant chacun un motif ou deux à l'événement du matin.

Simon était généralement aimé dans le quartier. On le plaignit donc. On salua sa femme quand elle passa.

— Ils ne savent rien, pensa-t-elle.

C'est vrai. S'ils avaient su quelque chose, ils ne l'auraient pas saluée, la pauvre femme!

Ils arrivèrent chez Clotilde. Elle était au théâtre. Elle répétait un nouveau pas pour le ballet de *Psyché*, quoique toute malade encore de la perte de son cachemire. On les fit attendre pendant une heure dans l'antichambre. Il vint du monde. Le valet de chambre, son plumeau sous le bras, faisait le ménage, et, tout en allant et venant, racontait aux arrivans

comme quoi un menuisier qui avait travaillé la veille, s'était en allé avec le châle de madame. Madeleine et le père Durand entendirent raconter cela comme les autres, avec tout l'esprit que le valet de chambre crut devoir donner à sa narration. Quel crève-cœur pour la malheureuse Madeleine! Elle se contraignit tant qu'elle put; mais lorsque le gracieux valet de chambre vint à parler de la condamnation prochaine du voleur, en assaisonnant cette partie de son discours des plaisanteries d'usage, Madeleine s'évanouit, et le père Durand, désolé de la voir dans cet état, imposa silence au conteur, qui gromela et se tut.

Clotilde rentra; pressée de faire sa toilette pour aller dîner en ville, elle eut peu de temps à donner aux pleurs de Madeleine, aux représentations du père Durand. Elle promit de voir cela; de s'informer....

— C'est bien malheureux!... Mais revenez un autre jour, dit-elle; nous causerons de votre affaire plus à l'aise. Après tout, s'il est innocent, cet homme... la justice ne le condamnera pas. Ce serait une indignité! Allons!

ne vous tourmentez pas. Au revoir. Dubois ! faites atteler.

Ainsi congédiés, ils voulurent aller voir Simon. On ne leur permit pas d'entrer. Le père Durand emmena Madeleine chez lui : elle était comme une folle!...

Thadéus, qui avait sa journée libre, ainsi qu'il a été dit dans le précédent chapitre, ne put résister à l'envie de savoir ce qui se passait chez Simon.

Il était environ cinq heures. En entrant dans la rue, il vit la boutique fermée comme aux jours de repos. Son inquiétude fut au comble. Cependant, il n'osa interroger personne; il avait peur! Il entra dans un cabaret pour dîner et se fit donner de quoi écrire. Il écrivit à Madeleine en termes vagues, craignant que sa lettre ne tombât en des mains tierces; et sans lui faire part de sa nouvelle condition, il lui dit d'adresser sa réponse chez la nourrice à Belleville, où il irait la chercher le surlendemain, qui était un jour de fête nationale et de campos pour tout le monde.

Il mit la lettre à la poste et le soir venu, il alla prendre possession de son nouveau do-

micile, en se creusant la tête pour deviner ce qui avait fait fermer la boutique de Simon.

Le lendemain, la pauvre femme étant revenue chez elle, trouva la lettre de Thadéus. Combien elle le remercia du profond de son cœur de lui avoir appris à lire! Savoir qu'il était à peu près en sûreté fut un soulagement pour Madeleine. Elle lui répondit aussitôt et lui raconta tout ce qui s'était passé, sa visite à Clotilde et les diverses démarches qu'elle avait faites.—J'ai revu mon homme de loi ce matin, disait-elle en terminant, et ce qu'il m'a appris m'a un peu tranquillisée. Il paraît que madame Clotilde avait encore ce malheureux cachemire sous la main, au moment où l'orage a commencé. En prouvant que mon pauvre Simon était en route avec vous, dans ce moment là, pour aller à Belleville, on fera tomber l'accusation.

Cette lecture fut accablante pour notre héros. Il avait dans ses mains l'honneur et la liberté d'un homme! Un mot de lui, rien qu'un mot, et les portes du cachot de Simon s'ouvraient et sa réputation de citoyen, d'époux et de père,

sa bonne, sa pure réputation, flétrie par une ignoble accusation de vol, allait être rétablie! S'il se taisait, s'il gardait pour lui ce mot précieux, l'existence d'une famille serait détruite, le nom d'un père déshonoré; ce déshonneur irait rejaillir et faire tache sur le front candide d'un enfant; une affreuse condamnation traînerait le père au bagne, réduirait la mère au désespoir, la jetterait mendiante sur la route avec son fils dans les bras! Et cet homme, et cette femme, étaient ses amis, qui avaient pris pitié de lui; qui l'avaient recueilli dans son délaissement; qui l'avaient nourri dans sa misère; ils étaient père et mère adoptifs de sa Mathilde, que leur fils appelait *ma sœur!*

Il n'y avait pas à balancer. Il fallait aller tout dire à la justice.

Mais s'il parlait... il se perdait, le malheureux! Il se livrait; il livrait sa fille...., car lui, ce n'était rien..... mais sa pauvre petite fille! Que deviendrait-elle? On la rendrait à sa mère.... ou bien on la mettrait aux Enfans-Trouvés... Pourtant.... non!.... Simon sauvé, sauvé par lui...., la petite fille devenait plus chère que jamais à ces braves gens; ils sau-

raient bien la cacher, la soustraire aux recherches de la comtesse. Il n'y aurait que lui de perdu !... Mais le croirait-on? Car, il n'avait pas le droit de témoigner en justice, lui !.... l'homme sans nom, l'homme sans pays, l'homme mort aux yeux du monde entier ! Quelle force pourrait avoir son chétif témoignage? Aucun. Son serment serait sans valeur ! Ouvrier de l'accusé, étranger et sans nom ! on lui rirait au nez...., à moins qu'il ne se mît à tout dire aux juges..... Et alors, de cet aveu public, que résulterait-il? Sa perte d'abord.... toujours sa perte...., et celle peut-être de l'honnête homme qui l'avait sauvé, du bon docteur Elstein !

Toutes ces réflexions contradictoires, toutes ces pensées disparates, s'entrechoquaient dans son cerveau et lui torturaient l'âme. Ce fut ainsi qu'il revint de Belleville à Montmartre. Ce fut ainsi qu'il passa la journée, la nuit, et quinze jours et quinze nuits encore, flottant et se débattant au milieu de ce chaos d'idées désespérantes.

Il avait répondu à Madeleine. Il lui avait écrit en homme qui prend son parti, en hon-

nête et digne homme qui se sacrifie. Il lui avait dit que des raisons, qu'il lui ferait connaître plus tard, si jamais il lui était permis de la revoir, s'opposaient à ce qu'il témoignât à l'instant même de l'innocence de Simon. — Soyez sans crainte, mettait-il dans sa lettre, attendez le jour du jugement, vous me verrez à l'audience. D'ici-là, qui sait! la vérité pourra se faire jour, sans que j'aie besoin d'intervenir; l'auteur du vol peut, d'un moment à l'autre, tomber sous la main de la justice. Laissez-moi donc ne paraître qu'à la dernière heure; car mon apparition sera peut-être mon arrêt de mort. Mais, encore une fois, soyez sans crainte, une pareille considération n'est point capable de m'arrêter. Après moi, ce sera vous; et ma fille, vous l'avez dit, aura toujours des parens.

Confiante en ces paroles, Madeleine attendit. L'espoir revint au cœur de Simon.

Le fatal jour arriva. Thadéus, qui avait, bien péniblement au reste, arraché de son maître carrier la permission de venir en ville, s'achemina vers Belleville où, comme ils en étaient convenus, Madeleine avait fait déposer

un paquet contenant le costume qu'il portait au temps de sa prospérité chez la citoyenne Vauxbuin. Quand la nourrice le vit, elle lui conta qu'à plusieurs reprises, une espèce de femme de chambre était venue s'informer adroitement chez elle du prix de la pension des enfans, de la facilité des communications avec Paris, de la bonté de l'air; qu'elle avait demandé à voir ses nourrissons, qu'elle les avait caressés beaucoup, surtout la petite fille. Thadéus tressaillit; — Clarence serait-elle sur la trace de mon enfant, se dit-il!

Il voulut la voir encore. Il s'enferma seul avec elle dans la chambre; il s'assit et fondit en larmes à côté de son berceau, tandis que la pauvre petite souriait à ses pleurs et lui tendait les bras en bégayant.

— Cher enfant! mon amour, fleur oubliée sur ma route par la cruelle main du malheur qui m'accable, je vais te perdre, s'écria-t-il en l'embrassant. Souris encore à ton père, mon bel enfant; regarde-moi bien encore une fois; tâche de graver mes traits dans ta mémoire, car tu ne me verras plus, plus jamais! O malheur! si jolie, si blonde et si rose! tu ne

seras plus à moi... on m'emmènera loin, bien loin de toi; on me rendra à mon tombeau qui m'attend pour se refermer, cette fois-ci! et tu n'auras plus de père... et je n'aurai plus d'enfant.... Mon Dieu! mon Dieu! que c'est cruel! Il ne fallait pas me le donner au moins! il ne fallait pas me le montrer, mon Dieu! ce bien si cher, pour qui j'ai tant pleuré, pour qui j'ai eu tant de peines déjà! Ce n'est pas juste, mon Dieu, de jeter tant de maux sur la même créature.... O ma pauvre petite, mon trésor! rêve de toutes mes nuits! mon âme! ma vie! je vais te perdre!... Oh!!!

Cependant l'heure avançait; il fallait partir! Il fallait mettre ses beaux habits pour se livrer aux juges en homme de bonne compagnie, pour redevenir Frédéric, comte de Wurzheim. Que de fois il interrompit sa toilette pour regarder son enfant! que de larmes il versa sur chaque pièce de ce noir vêtement devenu trop large: il avait tant maigri....

L'heure marchait toujours. Il partit après s'être essuyé les yeux pour que la nourrice ne s'aperçût de rien. Elle fut toute stupéfaite en

le voyant si bien mis, et ne sut que lui dire. La surprise lui ôtait la voix.

En route, il s'acheta des gants pour cacher ses mains calleuses; et tout droit, résigné comme à l'instant de sa mort là-bas, il marcha d'un pas ferme jusqu'au Palais-de-Justice.

Il monta les marches sans s'arrêter, sans regarder ni à droite ni à gauche, en homme qui sait où il va et qui est pressé. Arrivé dans la grande salle des Pas-Perdus, il vit un individu qui se promenait en long et en large, de ces hommes que l'on rencontre dans tous les lieux publics et qui ont écrit sur la figure : — Adressez-vous à moi : je sais tout ce qu'il faut savoir ici.

Thadéus aborda cet homme et lui demanda s'il savait où et à quelle heure serait jugée l'affaire du menuisier Simon.

— Affaire de vol, répondit l'homme sans chercher un moment : vol avec effraction, à l'aide de fausses clefs, dans un lieu habité.... C'est ici.

Il montra du doigt une porte basse.

Thadéus se dirigeait de ce côté. L'homme le rappela.

— Ah ! vous avez le temps, dit-il : c'est la

troisième affaire de l'audience. Cela viendra tard.... sur les deux heures peut-être.

Thadéus revint sur ses pas. L'homme continua sa promenade.

Il n'était que dix heures ; et déjà plaideurs, avocats, huissiers, juges, se croisaient, se heurtaient en foule dans la grande salle. Thadéus s'approcha machinalement d'un petit bureau adossé à un pilier, autour duquel se pressaient huit ou dix personnes toutes penchées et attendant impatiemment des notes qu'un noir et sale écrivain assis à ce bureau leur griffonnait en toute hâte.

La première personne servie coudoya en se relevant Thadéus, et comme elle tournait la tête pour s'excuser, notre héros la reconnut. C'était l'amant de la comtesse, le propriétaire de la petite maison de Bagnolet.

Ils se saluèrent.

— Parbleu ! dit l'amant de Clarence, je suis ravi de vous rencontrer. Si j'avais eu votre adresse, je serais allé vous voir. J'espérais toujours que vous viendriez chez moi.... et depuis quelque temps, je commençais à craindre que vous ne fussiez absent de Paris.

— Vous êtes bien bon, monsieur, répondit Thadéus.

— Ah ! c'est que depuis votre expédition nocturne à Bagnolet, reprit à voix basse le propriétaire de la petite maison, il s'est passé bien des choses, et qui vous regardent même....

— Qui me regardent?

— Oui... indirectement. Vous allez en juger au reste. Je vous demande pardon si je vous entretiens dans cette salle, mais j'ai donné rendez-vous à mon avocat, et je ne voudrais pas le manquer.

— C'est à merveille, répondit Thadéus, moi aussi j'ai un rendez-vous. Parlez, monsieur ; je vous écoute.

— Eh bien! lorsque nous nous quittâmes le jour que vous savez, madame de Vauxbuin et moi devions, ainsi que je vous l'avais dit, partir pour la terre qu'elle possède auprès de Soissons, tandis que toute liberté vous serait laissée de reprendre votre enfant quand et comme vous le voudriez. J'avais prévenu la jardinière, tout était en règle; quand, par une bizarrerie incompréhensible, la comtesse eut la fantaisie de retarder le voyage, et me demanda la clé du jardin pour aller, disait-elle, passer la nuit à

Bagnolet. Cette demande me déconcerta. Je n'avais pas la clé; je balbutiai.... Un mouvement de jalousie, je pense, s'empara d'elle; mais, adroite à se contenir, elle n'en fit rien voir, et me quitta en parlant d'autre chose. Moi qui pensais bien que votre impatience de père vous ferait tenter l'événement le soir même, je courus, un peu tard, il est vrai, à la petite maison, et je me trouvai nez à nez avec la comtesse qui venait d'entrer avec sa clé, et qui faisait une scène à la jardinière, sûre, disait-elle, qu'une femme se tenait cachée dans le petit bois. Je parvins à l'apaiser en lui faisant un conte dans lequel l'honneur de la pauvre jardinière ne jouait pas le plus beau rôle... et quand elle fut couchée, je voulais aller vous délivrer, mais vous aviez disparu.

— Oui, dit Thadéus, j'étais passé par dessus le mur.

— Il faut bien le croire...., mais je n'y comprends rien. Bref, nous partîmes le lendemain de bonne heure sans qu'elle se doutât de la moindre chose.

— Comment! avant de partir, elle n'avait pas voulu voir son enfant?

— Oh! elle n'y pensait guère alors. Plongée dans la politique et dans les spéculations de toute espèce, saturée d'intrigues et de calculs, dévorée d'ambition, quel coin auriez-vous voulu que son cœur laissât à l'amour maternel? Ce fut à son retour de Vauxbuin, quand elle vit ses affaires dérangées et l'édifice immense de fortune qu'elle s'était bâti prêt à s'écrouler; ce fut en apprenant qu'une autre l'avait supplantée auprès de son puissant protecteur Barras, en voyant ses salons vides et son nom décrié : ce fut alors, monsieur, qu'elle se souvint de son enfant. Il n'yétait plus. Elle me le demanda. Je lui appris ce que j'avais fait. Je passe sur ce qui s'ensuivit. Ces détails.....

— Et à présent? interrompit Thadéus. Car, jusqu'ici, je ne vois dans tout ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire, rien de bien intéressant pour moi.

— A présent, reprit l'amant de Clarence, voilà où en sont les choses. Comme j'ignorais tout à fait ce que vous étiez devenu, je ne pus lui fournir aucun renseignement à votre égard. Nous nous brouillâmes quelque temps après,

pour des affaires d'intérêt que nous avions ensemble. Je lui demandai des comptes qu'elle ne put ou ne voulut point me rendre. Comme je dois quitter la France très-incessamment, je me suis vu, bien à regret, forcé de plaider avec elle. Notre cause a été renvoyée devant arbitres, et....

— Eh ! que m'importe tout cela, monsieur ! dit avec impatience Thadéus.

— Attendez donc ! Comme vous êtes vif ! Nous avons été renvoyés devant arbitres ; et hier, j'ai vu mon aimable partie adverse chez l'avocat qui m'a donné rendez-vous ici. Je ne sais comment il se fit que la conversation tomba sur Bagnolet, puis sur vous, puis sur votre enfant; toujours est-il qu'elle m'a dit avoir retrouvé vos traces, et celles de la petite qui est en nourrice à Belleville, dans une maison où *j'irai la chercher demain*, a-t-elle ajouté.

Ces dernières paroles bouleversèrent d'une manière effrayante la figure de Thadéus.

— Demain ! mais c'est aujourd'hui, cela ? s'écria-t-il hors de lui.

— Mon Dieu, oui ! reprit le plaideur.

— Aujourd'hui ! Mon Dieu ! mon Dieu ! aujourd'hui !

— Elle se lève tard ordinairement. En vous pressant un peu, vous arriveriez peut-être en même temps qu'elle, sinon plus tôt....

— Oui..... vous avez raison..... dit d'une voix sourde le malheureux. Je vous remercie.... Oh oui ! Soyez béni !.... je vous remercie.....

Il lui serra la main, et, sans plus penser à ce qui l'avait fait venir, il allait retourner à Belleville, quand il se sentit tirer par l'habit. C'était Madeleine.

— Ah ! je savais bien que vous viendriez, lui dit-elle avec une ineffable reconnaissance. Je le savais bien ! j'en étais sûre ! Père Durand avait beau dire que non....

— Père Durand ? Qu'est-ce que le père Durand ? demanda-t-il, les yeux hagards, les lèvres tremblantes. Laissez-moi !.... je vais revenir.... lâchez-moi donc !... Vous dites qu'elle se lève tard, monsieur ?

— Oui... Mais vous n'êtes pas bien... vous avez tort peut-être d'y aller...

— Oh ! de par le ciel, monsieur, il faut que

j'y aille!.. dussé-je tomber mort en arrivant... Aujourd'hui!... Eh bien! si je ne vous avais pas rencontré!... Malédiction!

Il s'en allait à grands pas; Madeleine le prit encore par son habit.

— Que me voulez-vous? lui dit-il d'un ton brusque.

— Où donc allez-vous? demanda-t-elle tout effrayée.

— Que vous importe!

— Oh! pouvez-vous me parler ainsi... quand vous savez.... mon pauvre Simon! ils le condamneront... c'est sûr.!

— Ah oui! Simon... Eh bien!... mais... nous avons le temps!

— Le temps!

— C'est pour deux heures... deux heures et demie; dit l'homme aux renseignemens, qui écoutait d'un air bête.

— Oui! oui! nous avons le temps... Vous voyez bien! c'est pour deux heures; il n'est pas midi. Allons! lâchez-moi!... je serai à l'heure... mais lâchez- moi donc!

Il dégagea violemment le pan de son habit.

Elle tomba sur le pavé... à genoux, les mains jointes.

Il se mit à courir comme un insensé, tandis que le plaideur lui criait : — Si vous avez besoin de moi, demandez le citoyen Crancé, ci-devant duc, hôtel de l'Autruche, ci-devant d'Autriche, rue de la Chaussée-d'Antin.

Au bas du perron, Thadéus se jeta dans un cabriolet. — A Belleville ! cria-t-il au cocher; ventre à terre ! tout ce que tu voudras pour ta course !

Le cocher lança la maigre haridelle de toute la force de ses vieilles jambes. Thadéus fit arrêter rue de Paris, au coin de la rue de la Mare; il donna au cocher ce qu'il avait dans sa poche: sept francs... c'était toute sa fortune.

Midi sonnait !

La nourrice demeurait au bout de la rue, dans une petite maison verte que l'on voit encore aujourd'hui. Thadéus enfonça la porte, plutôt qu'il ne l'ouvrit.... Crancé avait dit vrai. Clarence était debout, dans la chambre, avec une autre femme qui tenait déjà l'enfant tout habillé, pour l'emporter. La nourrice, en voyant

le père, se cacha toute tremblante dans un coin.

Furieux, il arracha sa fille des mains qui la tenaient; il la remit tout doucement dans son berceau, et se serra contre, en grinçant des dents, comme le lion quand il défend ses petits.

— Qui donc, dit-il d'une voix tonnante, se permet de disposer d'un enfant sans l'aveu de son père? Ne sais-tu pas, misérable femme, que cet enfant m'appartient?

La nourrice voulut répliquer.

— Tais-toi! continua-t-il avec véhémence; je vois ta réponse là...

Il montrait de l'argent sur le buffet à portée de sa main. Il le prit, le jeta par terre avec rage, et marcha dessus...

— De l'argent! toujours! Des enfans, cela s'achète et se revend, n'est-ce pas? Je l'ai acheté, celui-là! mais je ne veux pas le revendre, entends-tu? Allons... sortez... laissez-moi seul avec cette femme.

— Je ne souffrirai pas, dit la comtesse....

— Sortez, vous dis-je!

Et prenant la nourrice et la servante par les épaules, il les fit sortir.

— Maintenant, madame la comtesse, à nous deux! lui dit-il en riant à faire frémir. C'est encore la querelle des deux mères, n'est-ce pas?.. un autre jugement de Salomon! Où est-il, Salomon? qu'il nous juge!... Êtes-vous donc déjà blasée sur le reste, belle dame? C'est de l'amour maternel qu'il vous faut à présent! Le caprice vous en prend trop tôt vraiment!... Bonne mère! Son enfant était volé depuis trois mois, elle n'en savait rien! Le père est venu prendre l'enfant la nuit... elle a cru que c'était une rivale qui se cachait... la bonne mère! Rendez-lui donc son enfant aujourd'hui, à elle qui garde si bien les enfans!... donnez-le-lui!... qu'elle s'en amuse... qu'elle joue avec... qu'il lui serve à la consoler de ses volages adorateurs... qu'elle le soigne, qu'elle l'élève... qu'elle en fasse une belle et noble dame comme elle, bien vile, bien méprisable comme elle... une prostituée aussi! N'est-il pas vrai, Clarence, que c'est une douce chose quand les enfans nous ressemblent?... On vieillit, on se fane, on s'en va... C'est agréable d'avoir une jolie fille à montrer... on revit en elle... on la promène avec soi... cela sert de maintien, de passeport... on nous fait

encore la cour à cause d'elle... on nous prend pour la sœur de notre fille.... Et puis quelque grand seigneur bien vieux, bien riche, vient à passer... il trouve notre fille jolie... il s'arrête et demande :— Combien cette fille?...— et le marché se fait! et la mère vend sa fille, et la mère place sa fille en rentes sur l'État!.. La belle chose que d'avoir une fille!

— Assez! assez, monsieur! s'écria la comtesse, écrasée sous ces horribles paroles. Que vous ai-je donc fait pour que vous me traitiez ainsi!

— Ce que vous m'avez fait, Clarence! reprit Thadéus avec amertume. Vous n'avez pas eu pitié de moi!... vous m'avez chassé de chez vous comme un voleur! vous m'avez réduit à mendier mon pain, à implorer la pitié du passant! vous avez jeté l'enfant que je vous avais donné à la merci d'un homme qui ne pouvait le voir sans dégoût, qui s'en serait défait tôt ou tard, et comment! si je ne me fusse trouvé là pour le reprendre... Et moi, pour gagner ma vie et celle de cette innocente victime, j'ai travaillé comme un mercenaire, je me suis courbé sous les fardeaux, je me suis brûlé au soleil : j'ai

meurtri, j'ai déchiré mes membres trop mous, trop délicats pour cette rude tâche... Regardez mes mains, Clarence, touchez-les! voyez-vous ce que j'ai fait pour cet enfant que vous voulez m'ôter aujourd'hui?... Aujourd'hui que, grâce à vous, le choix m'est laissé de mon éternelle infamie, ou de la mort... aujourd'hui que l'honnête artisan qui m'a recueilli est assis sur l'ignoble banc des voleurs, accusé d'un crime qu'il n'a pas commis, sous le coup d'une condamnation aux galères, que seul je puis détourner de sa tête, en déclarant où il était à l'heure du vol qu'on lui impute. J'irai le dire, voyez-vous... parce que je n'ai pas la conscience large et souple comme la vôtre: mais aller le dire... c'est me livrer.... c'est me perdre!... Et vous voulez m'enlever cet ange! et vous voulez que je ne laisse rien après moi... Non! l'enfant restera ici, madame la comtesse; il restera pour être la sœur de cet autre qui dort à côté de lui. Il restera pour que la famille que je vais sauver soit la sienne, et l'aime, et pleure en songeant à son malheureux père. D'ailleurs... où sont vos droits sur lui, dites-moi! qu'avez-vous fait, vous, que vous puissiez dire, que vous puis-

siez avouer sans rougir? Rien. Croyez-moi, madame la comtesse.... cet enfant vous gênerait..... N'insistez pas pour qu'on vous le rende... laissez-le ici... il est bien ici.... Allez-vous-en... je vous en conjure, je vous en supplie... Tenez! je me mets à vos genoux... laissez-le!... Allez-vous-en.

Et le fier Thadéus embrassait tout en larmes les genoux de la femme que tout à l'heure il foudroyait de son mépris. Il aimait tant son enfant!

Clarence fut émue. Ses yeux se mouillèrent. Elle releva Thadéus; et de cette douce voix qui le charmait jadis, elle essaya de calmer son désespoir.

— Vous que j'ai tant aimé, lui dit-elle, pouvez-vous me juger aussi mal! pouvez-vous me charger ainsi du poids affreux de vos malheurs! Je vous ai chassé, dites-vous! mais j'étais folle alors... Ce que vous m'aviez dit, vous le savez? est-ce qu'il n'y avait pas de quoi rendre une femme folle, dites? Mais à peine étiez-vous parti que j'aurais voulu vous rappeler. J'ai interrogé le concierge, et cette lettre que vous

lui aviez fait écrire a glissé sur mon esprit comme une circonstance insignifiante. J'étais si loin de penser à voir Thadéus ouvrier!... Après, je l'avouerai;... le monde... les écueils que je rencontrais à chaque pas... le bruit... la pompe des fêtes... l'enivrement des bals... tout cela put quelque temps voiler dans mon cœur votre image chérie, mais non l'effacer, Thadéus.... Ah! ne hochez pas ainsi la tête... vous êtes le seul homme que j'aie aimé véritablement.... Peu à peu les prestiges qui m'avaient fait vous oublier disparurent... les revers... la mauvaise fortune m'accablèrent. Alors je revins à vous... je bannis de mon âme tout ce qui vous était étranger... je résolus de vous chercher partout... Un mot du concierge me rappela la circonstance dont je vous parlais tout à l'heure. J'envoyai chercher ce Durand qui vous avait servi d'une façon si bizarre. Je le vis, il y a trois jours encore, et c'est lui qui m'a dit où je trouverais notre enfant. Mais il ne put me donner aucun indice sur votre nouvelle situation. Voilà mon histoire, mon ami. Elle est bien simple et bien vraie. Je suis venue chercher l'enfant, en attendant qu'il me fût permis de retrouver le père, pour

adorer en lui le gage de notre ancien amour. Suis-je donc si coupable, Thadéus?

Il la regarda plein de défiance, haussa les épaules, sourit dédaigneusement et ne lui répondit rien.

Clarence attendait avec anxiété, et deux fois elle ouvrit la bouche comme pour provoquer un mot de Thadéus; mais ses lèvres se refermaient, interdite qu'elle était par l'expression de son regard. Enfin, un cri de mère sortit de sa poitrine, elle dit en courant vers le berceau de l'enfant :

— Cet enfant... c'est à moi : je l'ai porté dans mon sein ; je l'ai senti avec amour s'agiter dans mes entrailles. C'est mon sang, c'est ma fille : tu n'as pas le droit au moins de m'empêcher de la voir.... souvent, tous les jours; à chaque instant, si je le veux. Non, Thadéus, non, tu as beau dire! Tu n'a pas le droit de m'arracher d'auprès de ce berceau....

Il y avait tant de vérité dans ces paroles de la comtesse que Thadéus sentit ses répugnances s'affaiblir. Il la regarda fixement, sans parler; mais on lisait sur sa physionomie bouleversée le combat terrible qui se livrait dans son âme.

Elle tendait vers lui ses mains jointes.

— Tu l'aimeras donc bien, Clarence! dit-il en frémissant et comme effrayé de ce qu'il éprouvait.

— Oh oui! s'écria la mère suppliante.

— Eh bien, ajouta-t-il avec effort..... je le veux bien. Je permets que tu viennes la voir.... je consens à ce que tu puisses embrasser de temps en temps cette fille qui t'est si chère, dis-tu.....

— Ah! je te remercie, dit-elle....

— Mais...., attends, attends! Tu vois cette maison? garde-toi d'y jamais venir dans la même intention qu'aujourd'hui. Sur ton Dieu, sur ton âme; jure de ne jamais chercher à me ravir ma fille! Car j'irais chez toi, Clarence, au milieu de ton hôtel; et devant tes amis, tes domestiques, devant tout le monde, je m'écrierais : — Clarence de Vauxbuin, le pendu de Berlin vient te réclamer l'enfant que vous avez eu ensemble!...

Il dit cela avec une énergie qui fit trembler la comtesse.

Après s'être remise un peu, elle prêta le serment qu'exigeait Thadéus.

Il la vit s'éloigner avec la servante, et quelques minutes après il partit, après avoir dit à la nourrice: — Quand cette dame reviendra, vous lui laisserez voir ma fille. Mais, songez-y bien! je ne veux pas que Mathilde sorte d'ici.

Puis il se souvint de l'heure! et il courut de toutes ses forces; à pied, car il n'avait plus d'argent pour prendre une voiture!

Il arriva trop tard.... Il y avait cinq minutes que les juges venaient de condamner Simon à cinq ans de travaux forcés.

LE FIDÉICOMMIS.

Femme, je veux partir à l'instant même! Quand je reviendrai, je vous demanderai un compte sévère; car je laisse avec vous le bijou de ma vie.

WALTER-SCOTT. *L'Abbé*, ch. II.

Mon père, détournez ce calice de mes lèvres....

Evangile.

CHAPITRE IX.

—

LE FIDEICOMMIS.

Cependant la journée s'avançait. La carrière où travaillait Thadéus avait besoin d'un cavage de plus; et M. Benoît, le maître carrier, s'impatientait fort de ne point voir revenir sa nouvelle recrue. En lui permettant la veille de s'absenter, il avait mis pour condition qu'il fallait être rentré au plus tard à midi : les tra-

vaux du cavage devant commencer immédiatement après le dîner. Or, M. Benoît et ses ouvriers étaient allés dîner, et revenus; trois heures s'étaient déjà écoulées depuis midi; et Frédéric-Simon ne paraissait point.

Ce retard prolongé contrariait d'autant plus M. Benoît, qu'il empêchait la difficile opération projetée d'avoir lieu ce jour-là.

Le peu de temps que Thadéus venait de passer dans la carrière avait plus que suffi à l'entrepreneur expérimenté pour lui faire apprécier l'homme qu'il tenait du hasard. Depuis vingt ans que M. Benoît exploitait les richesses souterraines de Montmartre, jamais ouvrier au coup-d'œil si rapide et si sûr, au sang-froid si imperturbable, ne s'était rencontré sous sa main.

— Quel dommage, se disait-il souvent, qu'il ne sache pas écrire; car ça me ferait un fameux contre-maître! — Aussi, tout ce qui se faisait d'un peu grave dans le domaine de M. Benoît était de droit dirigé par notre héros. Il y avait bien un homme là que l'on regardait comme le sous-chef, mais qui l'était d'une façon tout-

à-fait honorifique; le maître lui ayant ordonné de se taire quand Frédéric-Simon parlerait.

Cette préférence si marquée de M. Benoît pour le dernier venu de ses ouvriers plaçait celui-ci dans une position éminemment fausse. Investi des fonctions de contre-maître sans en avoir le titre, il devait naturellement devenir un objet de jalousie pour tous ses camarades, et il l'était devenu. Les carriers ne pouvaient souffrir cet égal qui leur était imposé pour supérieur; cet homme qui, payé comme eux, vêtu comme eux, travaillant comme eux, ignorant comme eux, faisait le fier à leur égard; c'est-à-dire se tenait seul de sa compagnie, et refusait d'aller boire et se réjouir à leur guinguette, comme un vrai sournois qu'il était. Le bon Thadéus avait très-bien senti cela, et plus d'une fois déjà la pensée lui était venue de désavouer son mensonge du premier jour, et d'aller dire à M. Benoît : — Je sais écrire; donnez-moi mon engagement pour que je le signe, et faites-moi ce que vous avez envie que je sois. — Mais il s'était retenu toujours, parce que de simple manouvrier à devenir contre-maître, il y avait, pour lui seul sans doute, une insurmontable

difficulté : c'était l'exhibition nécessaire de papiers qu'il ne possédait point. Il avait donc pris son parti, résolu à tout souffrir sans se plaindre, priant Dieu de l'avoir en pitié, et tâchant, à force de douceur, de bons procédés, de ramener à lui ses camarades; chose bien difficile !

La patience de M. Benoît était à bout depuis long-temps. Il se promenait, sans mot dire, du large au long de la carrière, sifflant entre ses dents, passant ses mains de ses poches à son dos, et regardant l'heure à chaque instant. — Il faut que le bourgeois soit bien en colère, disaient entre eux les carriers, puisqu'il ne parle pas... Gare le favori ! il en verra de sévères quand il reviendra.

La journée fut ainsi perdue.

Enfin, comme six heures allaient sonner, et que chacun se disposait à mettre de côté ciseau, pelle et pioche, Thadéus arriva.

Il fallait l'avoir vu la veille, il fallait être bien sûr que ce fût lui, pour le reconnaître en cet instant. Son aspect avait de quoi faire peine au plus insensible. Jamais sur aucune figure humaine tant de douleurs n'avaient toutes à la fois creusé si profondément leurs terribles emprein-

tes ; jamais le désespoir ne s'était montré nulle part si visible et si vrai. Un homme pâle comme cela, avec ce regard désolé, avec ces deux grands sillons de larmes sur les joues, essayant de faire sourire ses lèvres blanches qui frémissaient ; cet homme devait être le plus malheureux de tous les hommes ! C'était clair comme le jour.

Aussi chacun sentit au fond de son âme qu'il y aurait une méchanceté trop grande à se réjouir de ce que le maître allait dire de mal au pauvre camarade. S'il lui fût arrivé, pour cause de son retard, ce qui leur arrivait le plus souvent en pareil cas, c'est-à-dire d'être resté trop long-temps à boire... à la bonne heure ; c'eût été plaisir que de l'entendre gronder par M. Benoît. Mais on voyait trop bien qu'il n'y avait que du chagrin dans le fait de cet homme, et le rire malin qui animait toutes les physionomies au moment où Thadéus parut sur le chemin de la carrière, s'évanouit quand il entra, pour faire place à un sentiment de pitié.

Une seule personne ne remarqua point l'affreux bouleversement des traits de notre héros : ce fut M. Benoît. La pensée d'une journée de perdue, et d'une journée de beau temps en-

core, préoccupait trop fortement ses esprits. Il avait eu, depuis qu'il se promenait, tout le loisir nécessaire pour supputer son préjudice, et il venait d'en clore l'effrayant calcul dans sa tête, lorsque l'auteur du mal s'offrit à ses regards.

— Vous voilà! lui dit-il d'une voix que sa colère étouffait. Ah! vous voilà!.... Qu'est-ce que vous venez faire ici à présent?... à six heures! quand on vous attend depuis midi... Canaille que vous êtes! brigand! voleur!

L'ouvrier voulut répondre... mais il ne put rien articuler. Lui! s'entendre traiter de cette manière!

— Mais réponds donc! criait M. Benoît, la figure violette de fureur. D'où viens-tu, misérable vaurien? dis? Je le sais bien, va!...Tenez, voyez-vous? il ne peut pas parler! il est soûl comme un gredin!... Mais tu m'as volé ma journée, fripon que tu es! Tu ne sais donc pas cela?... Réponds! réponds donc!... Attends! je vais bien t'ouvrir la bouche, moi!

Il prit un bâton et courut à lui, le bâton levé!... Tous les carriers se précipitaient pour l'arrêter... il les repoussa... il allait frapper... quand un éclair brilla dans les yeux ternis de

Thadéus. Il attendit son maître, tête baissée; il le saisit au corps et d'un effort surhumain, il le jeta, comme un enfant, à dix pas devant lui... Puis, brisé de douleur et de honte, épuisé, éperdu, le malheureux se laissa tomber à la renverse. On crut qu'il s'était tué, tant sa chute avait été affreuse !

L'entrepreneur avait eu plus de peur que de mal. Il se releva, singulièrement radouci. Deux hommes prirent Thadéus qui gisait étendu, sans connaissance; ils le portèrent dans sa cabane, et lui jetèrent de l'eau fraîche au visage. Il rouvrit bientôt les yeux, et M. Benoît l'entendit qui disait : — Ma pauvre fille! Simon... Madeleine... pardonnez-moi!...

— Je m'étais trompé, pensa le maître... j'ai eu tort... Du reste... il a réglé son compte lui-même; et de telle façon que je ne lui dois rien... Quelle poigne! Il ne fait pas bon le fâcher, celui-là!

Les ouvriers s'en allèrent. M. Benoît restait; Thadéus le vit assis à côté de son grabat... il lui tendit la main.

— J'ai eu tort de rentrer si tard, lui dit-il péniblement.

— Et moi, j'ai été trop vif, répondit le maître.

— Mais... c'est que je n'ai pas pu faire autrement...

— Reposez-vous... vous me conterez tout cela demain... Allons, du courage... ne vous faites pas de chagrin comme une femme...C'est une journée de moins, voilà tout... nous réparerons cela...

Après quelques paroles encore, tout aussi insignifiantes que les premières, le maître carrier laissa Thadéus à ses réflexions, et regagna son logis en se disant : — Pourvu qu'il soit en état de faire le cavage demain matin...

Quelle nuit horrible pour Thadéus ! La fièvre qui le brûle et le glace tour à tour, empoisonne son sommeil des plus sinistres visions... Elle lui montre sa fille, sa jolie Mathilde, devenue grande et belle à ravir, mourant de faim à côté de Clarence en haillons, de Clarence décrépite et laidie, qui la bat pour la forcer à mendier du pain qu'elle ne sait pas gagner, lui dit-elle !... Puis vient Simon, innocente victime, chargé de chaînes qui le font saigner; couvert de la livrée du bagne, ayant le mot

voleur écrit sur le front, lié par des liens de fer à un homme hideux, vieillard à tête blanche, tout flétri de crimes ; qui rit de son désespoir, et, comme un démon, le tourmente de ses abominables consolations... La pauvre Madeleine est là aussi, délaissée, honnie, méprisée de tous, chassée de ville en ville, traînant après elle son enfant, n'ayant tous deux que l'herbe des champs pour nourriture, que l'eau des fossés pour boisson ; figures terribles qui tournoyent et bourdonnent sur sa tête en criant : — Malheur ! malédiction au lâche ! à l'ingrat ! au parjure !..... — Puis aussi le passé, l'épouvantable passé !..... son jugement..... son arrêt de mort..... le gibet dressé..... le peuple curieux se pressant à l'entour, et se plaignant parce que l'heure n'arrive pas assez tôt.... Il se voit marcher au supplice..... il sent le prêtre à ses côtés..... un immense cri de joie part de la foule..... et toutes les mains battent comme au théâtre !..... Il monte..... on s'empare de lui... on le dégrade publiquement..... on crie trois fois son nom tout haut, pour le déshonorer à jamais..... Il fait signe au peuple, il voudrait parler ; mais des éclats de

rire, des huées indignes l'interrompent... alors une main lourde et froide s'abat sur son épaule nue, comme la serre d'un vautour... il sent cette main agir et se promener partout lui... il frissonne... il voudrait, tout tremblant, empêcher ces attouchemens ignobles... mais ses mains sont liées derrière lui.... Alors il prie..... il pleure..... il trépigne..... et d'autres rires, d'autres huées s'élèvent à lui de cette foule moqueuse qui hurle d'une voix féroce : — Oh! comme il a peur!... — Enfin l'heure sonne; cette heure qu'il avait oubliée! Alors, comment le dire? Ce n'est plus la main lourde et froide qui le touche... mais une autre, plus étrange, plus infâme... c'est la mort... la mort, comme elle vient du gibet... Et toujours les mains liées !... se laisser tuer ainsi, sans se défendre!... Le dernier coup de cloche tombe sur lui comme la foudre... plus rien sous ses pieds... autour de lui, sang et feu... à son oreille encore un cri de la foule! un cri d'atroce bonheur, comme en poussent les démons quand Dieu leur jette une âme !.... Et puis le silence!—Après, il voit sa mère, sa bonne mère, malade, presque morte déjà. Un homme entre dans sa chambre; il

vient à son lit et tire à grand bruit les rideaux. La pauvre femme criait; elle avait peur... — Ne craignez rien, lui dit tranquillement cet homme; c'est moi. Je suis le bourreau qui viens vous apporter des nouvelles de votre fils !

La nuit s'écoula ainsi tout entière. A la pointe du jour, les carriers vinrent arracher Thadéus à ces lugubres apparitions. Il se leva plus abîmé que la veille, pouvant à peine se tenir. Il but de l'eau-de-vie pour se remettre : depuis trente-six heures il n'avait rien pris. L'air frais du matin lui fit un peu de bien..... D'ailleurs, ne fallait-il pas travailler? Ne fallait-il pas rendre au maître le temps volé? Il se résigna, et rappelant à lui toute son énergie :

— J'ai besoin de vivre maintenant, dit-il ; il faut que je gagne du pain à Mathilde; car, si j'ai livré Simon, du moins je n'ai pas livré ma fille !

Grâce à l'activité et à la prudence de Thadéus, le cavage se fit à merveille. M. Benoît fut ravi : aucun malheur n'était arrivé ! Seulement un homme fut tué, parce qu'il ne voulut pas écouter les recommandations de l'ouvrier qui conduisait le travail. Le malheureux qui périt, plus encore par jalousie contre Thadéus que par

excès de zèle, était Dubreuil, le contre-maître de la carrière.

Après l'enterrement, qui eut lieu le lendemain, M. Benoît emmena Thadéus chez lui, et là, après avoir longuement énuméré les avantages de sa proposition, il offrit au favori l'emploi du mort.

— Vous ne savez pas écrire, dit-il, mais c'est égal. Nous arrangerons les choses de manière à ce qu'elles aillent comme si vous étiez plus savant.

Thadéus refusa.

— Cette place, répondit-il, appartient de droit au plus ancien des ouvriers; et je me ferais scrupule de passer sur le corps à un camarade, qui mieux que personne, d'ailleurs, mérite la survivance du malheureux Dubreuil.

L'entrepreneur fut très-mécontent. Par cette offre, il avait compté s'attacher pour longtemps un ouvrier précieux, unique peut-être, qu'il craignait de voir lui échapper d'un instant à l'autre. Il fit ce qu'il put afin de vaincre ce qu'il appelait les sottes répugnances du favori. Mais celui-ci tint bon.

Le soir, quand la journée fut achevée, M. Benoît annonça devant les ouvriers rassemblés que le plus ancien prendrait la place du défunt; et, dans sa mauvaise humeur, il laissa entendre que cette place n'était ainsi donnée qu'au refus de Thadéus. L'étonnement fut grand, comme on pense; et le favori put de ce moment se regarder comme presque réhabilité aux yeux de ses compagnons.

Notre héros vécut près d'une année de cette vie pénible et dangereuse. Peu à peu il avait su conquérir l'amitié des êtres grossiers qui l'entouraient, et les faire revenir de leurs ridicules préventions à son égard. Plein de douceur et de patience, avide à saisir toutes les occasions de rendre service, n'usant de son empire sur l'esprit du maître que pour les autres et jamais pour lui, il leur était devenu cher à tous. Sans le remords de l'infâme condamnation du menuisier qui le tourmentait sans relâche, peut-être, sobre et simple comme il était; éloigné du monde et de ses intrigues... heureux père, car il voyait sa fille chérie s'élever presque sous ses yeux; peut-être eût-il trouvé le bonheur au fond de sa souterraine

demeure : mais le souvenir de Simon venait sans cesse traverser ses jours les plus calmes, ses instans les mieux occupés. Il avait appris chez la nourrice de Belleville qu'environ huit jours après le jugement de son mari, Madeleine était venue chercher le petit, et que depuis on n'avait plus entendu parler d'elle. Cette nouvelle lui fit plus de mal qu'on ne pourrait le dire.

Durant cette année de travail et de remords mêlés à de douces jouissances paternelles, Thadéus rencontra plus d'une fois Clarence chez la nourrice de leur enfant. Voulait-elle devenir bonne mère? Il se demandait cela, quand il voyait sa Mathilde couchée dans un lit meilleur, coiffée d'un plus joli bonnet, couverte d'une pelisse chaude et soyeuse. Tous ces petits cadeaux venaient de Clarence. La nourrice avait reçu l'ordre de ne point accepter de l'argent; mais pouvait-elle refuser ce que la mère donnait à son nourrisson? C'était de la part de madame de Vauxbuin des attentions délicates et continuelles qui quadruplaient le prix de la pension de Mathilde; et comme les soins d'une nourrice sont tarifés rigoureuse-

ment, Thadéus ne pouvait s'empêcher d'être reconnaissant en voyant Clarence rendre la paysanne si attentive auprès de son enfant chéri.

Un jour la petite Mathilde éprouva une de ces indispositions naturelles aux enfans de son âge. Thadéus ne l'apprit que le surlendemain, en venant voir sa fille : et Clarence était encore là, auprès du berceau de la convalescente. Elle se proposait de passer une troisième nuit chez la nourrice.

— Tu l'aimes donc bien! dit l'ouvrier.

— C'est toi qui m'as appris à l'aimer, répondit Clarence.

Il s'étonna du changement qui s'était opéré dans le cœur de cette femme, parce qu'elle ne lui dit pas combien elle avait soif d'émotions, combien son cœur était vide et aride depuis sa rupture avec Crancé, et les pertes considérables qu'elle venait de faire dans une spéculation malheureuse.

Thadéus recevait de six mois en six mois des lettres du docteur Elstein. En passant un jour au bureau de la poste, on lui en remit une en retard de plus de deux mois. Le doc-

teur lui disait que sa mère était tombée dangereusement malade, et que les médecins ne pensaient point qu'elle dût vivre long-temps encore. — Si ces lignes vous parviennent, écrivait ce brave homme, quelque part que vous soyez, venez. Personne ne pense à vous; ilsvous croient tous mort et bien mort.... Venez. C'est le chagrin qui conduit votre pauvre mère au tombeau, votre vue la sauverait peut-être; elle aimait tant son fils !

A cette nouvelle accablante il s'écria : — Ma mère !.... Elle est morte assurément ! Oh oui ! morte.... morte sans moi, sans la consolation de savoir que je vis ! Morte !... elle si bonne, si douce créature, sans un baiser, un dernier baiser de son unique enfant !.... Malheur ! éternel malheur sur ma tête !... Mais.... si elle vivait encore!... Dieu est si bon!... Dieu la fait attendre, toujours attendre que je vienne lui fermer les yeux !... Pauvre mère ! Je te vois là.... les mains jointes.... tu pries pour Frédéric !... Ton âme d'ange, ton âme si belle et si pure erre sur tes lèvres, prête à s'échapper... mais Dieu la retient jusqu'à ce que j'arrive.... Dieu ! impitoyable Dieu ! Et les moyens d'ar-

river au lit de ma mère qui se meurt, où sont-ils? Qui me prendra par la main? qui me conduira? qui me donnera ce qu'il me faut, à moi, misérable; à moi, le proscrit, le mort, l'homme sans nom? Comment traverser la France, et l'Allemagne, et la Prusse?... Comment? Je n'ai rien, moi! Je ne peux rien! Je ne suis rien au monde!... Ah! maudit, mille fois maudit celui qui m'a sauvé.... celui qui s'est emparé de mon cadavre, et prenant sa grande science à deux mains, s'est dit : — Je ranimerai ce cadavre; je rouvrirai ces yeux éteints; je ferai battre ce cœur immobile! Voyez-vous? il est mort, il ne remue plus.... il ne respire plus.... n'est-ce pas? Oh! c'est bien un cadavre, allez! Eh bien! tout à l'heure, il va marcher, il va voir.... il va parler.... il va dire : — J'ai faim.... — Car c'est pour se faire honneur et gloire qu'il a fait cela, cet homme insensé!... Ce n'est pas pour moi, c'est pour lui.... Il me connaissait à peine..... Qui donc lui donnait le droit de se servir ainsi de moi? Qui donc lui permettait de me ravir au tombeau? Que lui avais-je fait?... Oh! malheureux! malheureux que je

suis! Ma mère... ma bonne mère... Je suis ici, et vous, si loin de moi.... Et rien; rien pour franchir la distance: rien pour que vous puissiez me voir, pour que je vous dise:—Me voilà, ma mère, me voilà! moi, Frédéric; votre fils chéri, que vous avez tant pleuré.... Ne pleurez plus maintenant: vivez; vivez heureuse, longtemps... toujours.... Car me voilà et je ne m'en irai plus...—Oh! pitié donc, mon Dieu, pitié! C'est trop me faire souffrir.

Dans son délire d'amour filial, il oublia presque qu'il était père : et cependant on sait s'il aimait son enfant.

Le sort était las de frapper cet homme... Il lui fournit le moyen de sortir de France.

M. Benoît, vieux garçon, avait recueilli chez lui la fille d'un de ses frères, Fanchette, jolie enfant de dix-sept ans, pour laquelle il se sentait une sorte d'amitié.

Raccommoder le linge et les habits de M. Benoît, aider sa vieille gouvernante à faire la cuisine, soigner un étroit parterre que le carrier entretenait derrière sa petite maison; voilà quelles étaient les occupations de Fanchette, en attendant que son oncle lui trouvât un mari. Depuis

un an à peu près, la petite, probablement pour entrer dans les vues de M. Benoît, s'était donné un amoureux, Nicolas Brument, grand gaillard de trente-deux ans, bien robuste, bien rieur, le plus ancien des ouvriers actuels de la carrière; celui que l'entrepreneur avait dernièrement promu aux fonctions de contre-maître refusées si généreusement par Thadéus. M. Benoît, instruit de la liaison de sa nièce avec Brument, l'avait approuvée. Toutes les parties se trouvant d'accord, on prit jour pour faire la noce. Nicolas Brument, tout joyeux d'épouser celle qu'il aime, avec cinq cents livres que l'oncle se décidait à lui donner en dot, aborde Thadéus et lui fait part de son bonheur. Notre héros le félicite, en soupirant; car il avait la tête toute pleine des nouvelles fâcheuses qui lui étaient venues de Prusse.

— Ce n'est pas tout, dit le futur, il faut que vous soyez mon de témoin avec Jacques Pitrot, le charpentier.

A cette proposition, Thadéus tressaillit.

— Votre témoin, dit-il!

— Oui. C'est bien le moins, après ce que vous avez fait pour moi. Sans vous, je n'épou-

serais pas Fanchette. M. Benoît n'aurait jamais voulu la donner à un simple ouvrier comme j'étais.

— Je n'ai fait en cela, dit Thadéus, que mon devoir d'honnête homme; et vous ne me devez pas de reconnaissance.

— Par exemple! s'écria Nicolas tout surpris; demandez-leur donc, aux autres, s'ils en auraient fait autant. C'est convenu, n'est-ce pas?

— Quoi?

— Eh bien, vous serez mon témoin?

— Merci, Nicolas, merci... je ne puis accepter, vraiment.

— Comment donc ça?

— Non... des raisons particulières que j'ai... s'y opposent.

— Avez-vous peur que ça vous dérange? J'ai prévenu M. Benoît. Tous les camarades seront de la noce. Il n'y aura pas de travail ce jour-là. soyez tranquille.

— Ce n'est pas cela...

— Eh bien, qu'est-ce que c'est donc, alors?

— Je ne peux pas vous le dire... c'est mon secret, répliqua tristement Thadéus.

— Quoi! est-ce que vous feriez le fier avec moi, par hasard?

— Le fier? je n'ai de raisons d'être fier avec personne, mon brave camarade. Mais, tenez... ne m'interrogez pas. Adieu.

Et Thadéus, se détournant le plus vite qu'il put, pour cacher des larmes qui lui roulaient dans les yeux, alla travailler.

Le futur, tout fâché, tout saisi, fut raconter aux camarades que le favori, car on ne désignait point autrement Thadéus, refusait tout net de lui servir de témoin.

Là-dessus, ils se mirent à faire leurs conjectures, et rapprochant de cette circonstance ce qu'ils avaient déjà trouvé d'extraordinaire, de mystérieux dans la conduite et les manières du favori, ils décidèrent à la majorité des voix que Thadéus ne pouvait être... qu'un forçat libéré!!

Ils le dirent au contre-maître, qui d'abord les traita d'imbécilles et de méchantes langues. Puis, il réfléchit, et ne sachant plus que croire, il s'en alla consulter M. Benoît, qui répondit :

— C'est tout de même bien extraordinaire.

C'était jour de paye. Après la journée faite,

les ouvriers se rendirent, selon leur habitude, chez le maître. Thadéus vint le dernier. Quand il entra, il vit toutes les figures animées; on parlait haut avant son arrivée; on se tut en le voyant. Ils s'éloignèrent tous de lui avec dégoût; avec une sorte de frayeur superstitieuse. Il resta seul devant M. Benoît.

Celui-ci l'ayant considéré un instant en silence :

— Vous avez des papiers, mon garçon? lui dit-il d'un ton sévère.

— Des papiers? Pourquoi cette question aujourd'hui plutôt qu'un autre jour, M. Benoît?

— Ah dame! c'est qu'on ne pense pas toujours à tout. Eh bien, voyons... Vous avez des papiers?

— Oui... mais...

— Mais! mais! où sont-ils?

— Quel ton prenez-vous donc, M. Benoît?

— Le ton qui me convient. Encore une fois, vos papiers!

— Je ne les ai pas sur moi...

— Ni sur vous, ni ailleurs, mon homme. Je vois votre affaire d'ici.

— Que voulez-vous dire?

— Ecoutez. Je ne suis pas si diable que j'en ai l'air... Mes ouvriers étaient tous là, il n'y a qu'un moment; savez-vous ce qu'ils me disaient? que si je continuais à les faire travailler avec vous, ils quitteraient ma carrière en masse.

— Pourquoi donc cela? qu'est-ce que je leur ai fait?

— Ils prétendent que vous êtes un homme repris de justice, et leur moralité s'effarouche d'un pareil compagnonage. Que voulez-vous que je vous dise, moi! ils ont leurs idées là-dessus.

— Mais c'est une infamie, cela!

— C'est possible. Prouvez-le. Montrez-moi vos papiers.

— Hélas! je n'en ai pas, dit le malheureux fondant en larmes, et se soutenant sur le dos d'une chaise pour ne pas tomber.

— Vous voyez bien!

— Destin inexorable!

— Voilà, voilà... Voyons, il ne faut pas jeter le manche après la cognée. Je ne vous ferai pas de questions, parce que vous seriez peut-être bien embarrassé pour me répondre. Ecou-

tez-moi tranquillement. Je ne peux pas vous garder; pour avoir une émeute ici, ce n'est pas la peine...

— Où voulez-vous que j'aille, grand Dieu!

— Dame... où vous voudrez, mon pauvre garçon.

— Sans papiers... sans passeport...

— S'il ne vous fallait qu'un passeport...

M. Benoît se gratta l'oreille. Le cœur de Thadéus battait à se briser.

L'entrepreneur le considéra plus attentivement que la première fois... puis il ouvrit un carton, et en tira un papier plié.

— Je fais peut-être une bien mauvaise action, dit-il, mais l'intention sauvera le reste. Je ne veux pas vous perdre. Vous vous êtes toujours bien conduit ici; vous m'avez rendu des services importans... j'aurais fait de vous mon ami! Enfin, à la grâce de Dieu... Dubreuil vous ressemblait beaucoup. La veille de sa mort, le pauvre diable avait pris un passeport pour aller dans son pays, en Alsace, faire un petit héritage. Voilà son passeport... je vous le donne... arrangez-vous-en comme vous pourrez. A votre paye de la semaine que voici, j'ajoute une grati-

fication de cinquante livres...Allez avec cela, et que Dieu vous conduise, si vous en êtes digne!

Thadéus prit l'argent et le papier qu'il tourna et retourna plus de vingt fois dans ses mains...

—Est-ce un rêve, dit-il enfin? O ma mère, tu ne m'auras donc pas vainement appelé!

L'entrepreneur le regarda avec étonnement. Une joie céleste brillait dans tous ses traits.

—Allons, lui dit-il brusquement; vous coucherez encore cette nuit à la carrière, et demain matin soyez parti avant que les autres n'arrivent. Adieu...

Il allait sortir. Thadéus lui tendit la main, muet de reconnaissance.

Le carrier fut indécis quelque temps. Puis, serrant vivement la main qui s'offrait à la sienne; — Si je me trompe, ma foi, tant pis; dit-il. Jamais je n'ai vu de ma vie une si honnête figure.

Libre, avec un nom d'emprunt, mais qui devait lui ouvrir passage dans cette France qu'il allait traverser; Thadéus prit d'abord le chemin de Belleville, en se demandant comment il pourrait concilier ses doubles devoirs et de père et de fils. C'était un crime que de laisser mourir sa

mère au loin, quand il pouvait lui rendre la vie par sa présence ; mais c'était affreux aussi de laisser son enfant en des mains étrangères... Il pensa à Madeleine, qui autrefois aurait eu tant de soins pour Mathilde... Mais où la trouver! Et puis, quand il saurait sa demeure; loin d'oser y mettre le pied, il passerait bien vite devant la porte en se cachant le front, de peur que la pauvre femme ne vînt à le reconnaître et à lui crier, comme Dieu au premier meurtrier : — *Caïn, qu'as-tu fait de ton frère?*

Cette horrible pensée le poursuivait encore quand il arriva chez la nourrice. La vue de Mathilde rieuse et bien portante rafraichît son sang. Il y avait une demi-heure à peine que Thadéus se reposait de son émotion pénible en jouant avec la petite Mathilde, lorsque Clarence arriva. Les baisers dont la comtesse couvrit son enfant firent encore du bien au malheureux.

— Si j'étais bien sûr, lui dit-il, que ma fille pût trouver en toi une bonne mère....

— En peux-tu douter encore, Thadéus?

— Oh! vois-tu, c'est que j'ai bien besoin de te croire. C'est qu'il faut que ce soit la main

sur le cœur que tu me promettes aujourd'hui de l'aimer comme ta propre vie...

— Comme ma vie, Thadéus!.... Regarde-moi... cherche à lire dans mes yeux si je te mens... tu dois n'y voir que l'expression de l'amour le plus vif, le plus sincère... Voilà bien des mois que je viens ici, mon ami : tu ne peux plus dire que ce soit par caprice... Mais bah ! donne à ma tendresse le nom que tu voudras ; sois encore dur, injuste, envers moi; tu ne m'empêcheras pas de sentir que mon amour pour cet enfant, qui est le mien aussi, ne me quittera qu'au tombeau.

— Ainsi, reprit-il en fixant sur elle un regard qui l'eût fait pâlir sans doute, si elle n'eût pas été sincère ; je pourrais donc te la confier sans craindre pour son avenir?

— Quel serment veux-tu que je te fasse?

— Aucun, Clarence, car si tu n'avais pas un cœur de mère, tes promesses ne me serviraient à rien ; et toi-même, tu les oublierais sans le vouloir.

— Alors ; que puis-je dire pour te convaincre?

— Rien... sinon de recevoir avec transport le dépôt que je te confie.

— Oh oui! A moi... ma fille à moi pour toujours. Je t'en réponds devant Dieu.

— Prends-la donc, car je ne saurais l'exposer aux fatigues d'un long voyage; et je ne vois que toi, Clarence, qui puisse me la garder jusqu'à mon retour.

— Tu pars, Thadéus... tu quittes la France?

— Oui. Un devoir sacré m'appelle... je vais fermer les yeux de ma mère... puissé-je ne pas arriver trop tard!

— Et c'est loin que tu vas?

— Bien loin.

— Et des ressources, mon ami? dit-elle en hésitant?

—L'aumône... répondit-il, frappé d'une idée qui ne s'était point encore présentée à lui.

— Toi mendier!... Grand Dieu! je ne veux pas... le père de mon enfant!... c'est à moi de l'aider, s'il est dans le besoin... Thadéus, ne rejette pas ma proposition, je t'en prie.

— Tu as raison, dit-il avec effort : j'accepte, Clarence.

— Enfin, répondit la comtesse, il me permet donc de faire quelque chose pour lui, de lui rendre service, une fois en ma vie!... De-

puis deux ans, il a vécu dans les plus affreuses privations; il a travaillé comme le dernier des hommes; et c'est aujourd'hui seulement qu'il vient trouver son amie.... Pourquoi si tard? Je pouvais vous épargner tout cela, moi! En être venu à se voir ainsi vêtu! s'être laissé tomber si bas! quand un seul mot de lui...

— Non pas, s'écria Thadéus, non pas, madame. Tant qu'il ne m'a fallu que vivre, mes bras m'ont suffi. Un habit un peu plus beau, une nourriture un peu moins grossière valaient-ils que je vinsse rougir devant vous, dites? Moi, vous demander de l'argent pour vivre; comme un lâche, comme un misérable, comme le dernier des hommes! moi, me mettre aux crochets d'une femme! Oh non! vous savez bien que non.... Mais aujourd'hui c'est différent; aujourd'hui, Clarence, je ne connais plus ni respect humain, ni honte, ni infamie; l'argent que vous m'offrez, je l'accepte avec joie. Je vous dis que ma mère se meurt, Clarence; qu'elle se meurt de chagrin; qu'il dépend de moi peut-être d'attacher à sa vie dix années encore, de paix et de bonheur! Et pour cela, il faut que j'y aille, que j'y aille vite, comme l'éclair, comme

vont les rois quand ils voyagent: comme j'allais jadis, moi, quand j'étais Frédéric, comte de Wurzheim. Cet argent vous sera fidèlement rendu, Clarence; je vous en donne ma parole d'honneur.

— As-tu besoin de me dire cela, à moi! à la mère de cette Mathilde que tu n'as jamais embrassée avec plus d'amour que moi, vois-tu! car tu m'as bien mal jugée; si....

— Songez qu'il faut que je parte demain; demain au point du jour.

— Ce soir même, ici, tu recevras deux cents louis. Est-ce assez?

— Assez? Oui, Clarence! c'est assez pour dévorer l'espace... Grâces vous soient rendues. O ma mère! vivante ou morte, je te reverrai.

Il baisa les mains de la comtesse. Puis elle remonta en voiture: — Dans une heure, cria-t-elle, je serai de retour.

Une heure ne s'était pas écoulée que la comtesse était revenue chez la nourrice, apporter à Thadéus les rouleaux d'or qui devaient l'aider à franchir la distance.

— Encore un baiser à ma fille, dit-il en pleurant comme si leur séparation ne devait plus

avoir de terme. Ensuite il mit l'enfant dans les bras de sa mère : — N'oublie pas, dit-il en frémissant, n'oublie pas qu'un jour je reviendrai te demander compte de ta conduite envers elle. Sois toujours prête à répondre à ton juge, Clarence !

— Mon juge, c'est Dieu, qui te bénit de ta confiance en moi.

Ils se séparèrent enfin. Le lendemain, Thadéus courait en poste vers Strasbourg.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

L'ATELIER.

L'amour est l'occupation des désœuvrés.

DIOGÈNE.

Figurez-vous que tous les soirs, qu'il fît bon ou mauvais temps, j'allais me promener dans sa rue jusqu'à minuit; cherchant partout quelque chose d'elle, une trace sur le pavé, un souffle dans l'air.... Je la devinais, je la voyais agir et se mouvoir; je l'entendais parler, je l'entendais rire et chanter à travers les murailles de la maison, fermée comme une bastille...

Le duc de BUCKINGHAM.

CHAPITRE X.

L'ATELIER.

Au quatrième étage d'une vieille maison de la rue Christine, sur la petite porte blanche d'une mansarde, on lisait ces mots imprimés à la main avec des caractères à jour achetés chez un marchand du Pont-Neuf : *Albert, peintre, fait les miniatures et l'aquarelle.*

La portière monta pour faire le ménage de

M. Albert; elle ouvrit la porte, son balai à la main et sous le bras son plumeau; elle allait entrer, quand le peintre lui repoussa brusquement la porte au nez en disant : — Ah çà! madame David, vous ne me laisserez donc jamais tranquille?

— Je ne savais pas que monsieur avait du monde, répondit madame David; puisque je dérange monsieur, je vas redescendre.

Elle le savait bien, la maligne portière... car on était passé devant sa loge avant de monter l'escalier; on s'y était même arrêté, peu de temps, à la vérité, bien peu; ce qu'il fallait pour demander : — M. Albert est-il chez lui? — et attendre la réponse...

Mais, c'est si curieux, une portière!

Albert revint à sa place, tout en colère d'avoir été dérangé.

— Pourquoi aussi n'ôtez-vous pas votre clé? lui dit une voix douce comme la voix d'un ange.

— C'est vrai, répondit le peintre; vous avez raison. Mais... c'est que je n'osais pas... maintenant j'irai... puisque vous le voulez bien...

Il retournait vite à la porte. La voix l'arrêta.

— Oh ! ce n'est pas la peine à présent, reprit-elle. Votre portière ne remontera pas.

Tout rouge, et sans pouvoir proférer une seule parole, bien que sa bouche se fût ouverte deux ou trois fois, le peintre se remit en face de son chevalet. Il repassa lentement le pouce dans l'œil de sa palette; il appuya de toutes ses forces sa main droite, qui tremblait, sur la baguette d'érable qu'il tenait de la gauche : il reprit enfin, comme il put, le maintien d'un artiste qui cherche à faire le portrait de quelqu'un.

Car c'était un portrait qu'il avait à faire ; le plus beau portrait qu'il eût jamais fait de sa vie : le portrait d'une belle jeune femme de dix-sept ans tout au plus ; brune avec une peau de blonde, avec des yeux bleus, avec une bouche toute petite qui souriait et faisait voir les plus gentilles dents qui fussent au monde; perles enchâssées de corail, comme disaient les poètes de ce temps-là.

Et cette belle jeune femme était assise dans sa pauvre mansarde ; assise au milieu de son mi-

sérable atelier; donnant au peintre sa vingt-sixième séance... la vingt-sixième, oui! car jamais artiste et modèle n'avaient nulle part montré, l'un tant de lenteur, l'autre tant de patience et de résignation. Comme il étudiait avec passion cette figure charmante! Comme chaque coup de pinceau lui coûtait à donner, par la crainte de le donner indigne d'elle! Comme il se désolait de ne pouvoir jeter tout entier sur la toile le feu des regards qui l'enivraient! Comme il se trouvait petit, et faible, et mauvais peintre! Comme il sentait son cœur battre et le rouge lui monter au visage, quand, émue de son trouble, elle se penchait vers lui, examinait attentivement son ouvrage, et lui disait avec une grâce divine, avec une inflexion enchanteresse, qui le troublaient bien plus encore: —Vraiment! suis-je donc si jolie que cela? — Il n'osait regarder pourtant celle qui lui parlait de cette manière... il avait tant de peur!... il voulait voir si ces paroles ne seraient point un sarcasme, par hasard.... il levait les yeux sur elle, au risque de mourir de honte... Savez-vous ce qu'il voyait? une larme, oui: une larme fugitive, perdue dans le délicieux sourire

de cette tête adorée! Car c'était en homme plus encore qu'en artiste qu'il chérissait, lui peintre de dix-sept ans, son modèle de dix-sept ans: La gloire de faire un beau portrait, d'écrire son nom obscur au bas d'une admirable peinture, avaient pu le séduire d'abord, lorsqu'elle était venue la première, la seconde, la troisième fois... mais ensuite! quand il avait senti la fièvre le prendre; quand le sommeil n'avait plus voulu de lui; quand cette image si belle s'était mise à le suivre partout, s'était gravée si profondément en lui, que seul, tout seul dans sa chambre, il aurait pu l'achever de peindre s'il eût voulu : alors amour-propre, gloire, avenir d'artiste, s'étaient enfuis; cette toile si bien commencée, si ressemblante déjà, presque vivante, n'avait plus été pour lui qu'un souvenir inanimé, qu'une froide consolation du modèle absent. A ses jeunes passions, au feu dévorant qui le brûlait, il avait fallu une autre proie, un autre aliment que cette toile insignifiante; il avait fallu un autre portrait qui ne fût que pour lui, que seul il pût voir, qu'aucun regard étranger ne profanât... Ce portrait, il se l'était fait, l'habile peintre! Son imagi-

nation toute puissante avait suppléé à l'insuffisance de son art. Aux charmes entraînans de toute cette belle personne, aux célestes lumières de son visage, à la volupté mythologique de ses formes, à la suavité de son langage, il avait ajouté tout ce qu'il lui était possible de supposer de perfections morales; il avait donné à cette reine de son être un cœur tendre, une âme sensible et dévouée, un esprit d'ange, et un amour pour lui, vif et pur comme le sien pour elle. Il avait passé bien des jours et bien des nuits à se bâtir ainsi la plus ravissante des chimères... Puis il s'était dit: — Ce sera mon bonheur, mon amour, ma vie... cela me suffira... il le faut bien, car jamais je n'oserais lui dire, quand elle vient : je vous aime! — Pauvre Albert! il avait cru pouvoir ainsi faire prendre le change à ses sentimens, et se tromper lui-même, et se donner un fantôme pour amante.... Ne vous moquez pas de lui, il n'avait que dix-sept ans!

Avant toutes ces choses, le peintre de la rue Christine n'avait pas beaucoup d'ouvrage. Les portraits de monsieur et madame ses propriétaires, celui d'une petite grisette, sa voisine,

et quelques restaurations de tableaux en ville, composaient à peu près toutes ses occupations. Il avait du temps de reste, et ne sachant trop qu'en faire, il allait le perdre au Luxembourg ou aux Tuileries, à suivre les femmes qu'il trouvait jolies. A plusieurs reprises déjà, dans ses promenades au premier de ces deux jardins, il avait remarqué une jeune dame qui semblait, ainsi que lui, rechercher de préférence les allées les plus sombres. Cette dame était fort belle; une expression de mélancolie répandue sur sa physionomie la rendait plus intéressante encore aux yeux de notre jeune artiste... Tout cela était dans l'ordre, et l'on trouvera sans doute cette rencontre bien commune; mais il faut dire que la raison en est toute simple, et que si, sur mille rencontres d'hommes et de femmes qui peuplent les romans, les sept huitièmes ressemblent parfaitement à celle-ci, c'est que probablement les sept huitièmes ont en effet lieu de cette façon-là dans le monde : et les lecteurs en conviendront, s'ils ont toute la bonne foi qu'il est juste de leur supposer.

A voir la mise de la jeune dame, à voir surtout le laquais superbement enharnaché qui

l'accompagnait à respectueuse distance, il était facile de juger qu'elle occupait une haute position dans le monde. Il n'y avait rien de bourgeois en elle, et voilà bien ce qui faisait le désespoir d'Albert. — C'est au moins, pensait-il, une duchesse; et que pouvait-il jamais y avoir de commun entre une duchesse et lui? — Et cependant il la suivait toujours, pensant que cela n'engageait à rien; quelquefois même il pressait le pas afin de la passer, d'arriver au bout de l'allée avant elle, et de pouvoir la mieux regarder en revenant. Alors, quand il la voyait s'avancer lentement vers lui, quand il épiait le moment propice de lui jeter son coup d'œil; oubliant ses humbles réflexions, il se redressait, il se cambrait, il se faisait beau, il se mirait en lui-même des pieds à la tête : et, fier de ses dix-sept ans, de ses yeux noirs et de son habit neuf, il se disait insolemment : — Pourquoi donc ne ferait-elle pas attention à moi tout comme à un autre?

Mais lorsqu'après s'être promenée une demi-heure tout au plus, la jeune dame donnait le signal du départ, en traversant vite, et comme à regret, la partie fréquentée du jardin, l'hu-

milité reprenait le dessus dans le cœur de l'artiste : car il y avait à la grille de la rue de Vaugirard un somptueux équipage ; en poussant un cri bizarre, inintelligible pour tout autre, le laquais faisait sortir du cabaret voisin un cocher, de la même couleur que lui, qui montait rapidement sur son siége ; le laquais ouvrait la portière, abaissait le marchepied, et la jeune dame montait dans la voiture, en s'appuyant sur le poing du laquais ; puis celui-ci refermait la portière, ôtait son chapeau, et demandait à sa maîtresse où elle voulait être conduite ?—A l'hôtel, disait la jeune dame ; —A l'hôtel, répétait le laquais : —le cocher fouettait les chevaux ; le laquais grimpait derrière la voiture : et tout disparaissait comme l'éclair aux yeux du pauvre jeune homme, tristement planté dans un coin de la grille, où les entrans et les sortans le heurtaient à qui mieux mieux.

C'était ordinairement les lundis, mercredis et vendredis qu'elle venait, la jolie dame, faire sa demi-heure de promenade au Luxembourg, un peu après trois heures. Albert venait tous les jours, lui, de peur de la manquer ; et durant cinq semaines, aux jours et à l'heure que nous

venons d'indiquer, les choses se passèrent avec cette uniformité; sans un mot, sans un regard, sans un geste de plus ni de moins de part ou d'autre. Une fois enfin, tandis que, fidèle à sa constante habitude, il assistait douloureusement au départ du brillant équipage, il lui sembla que l'inconnue voulait le récompenser de sa persévérance; car en s'appuyant sur le poing du laquais pour monter en voiture, elle regarda derrière elle, sourit à son muet compagnon, et lui dit comme adieu d'un signe de tête presque imperceptible. Cela se fit bien rapidement, et pas assez cependant pour qu'elle ne pût le voir pâlir et chanceler à cette faveur si légère et si douce. Il faut croire qu'elle en fut émue; car elle se pencha à sortir presque sa tête par la portière, et lui sourit encore, et lui fit encore un adieu... Alors il ôta son chapeau, puis, ne sachant ce qu'il faisait, il le laissa tomber: quelqu'un qui passait marcha dessus; il ne vit rien, et quand cette personne lui rendit son chapeau avec une grande confusion d'excuses, il la regarda d'un air stupide.

Le lendemain, il laissa tout pour courir au Luxembourg bien avant son heure ordinaire.

Il s'était parfumé, il avait fait une superbe toilette... — Je lui parlerai ! disait-il ! oh ! je lui parlerai ; il faudra bien qu'elle m'écoute.... et si elle ne veut pas, je courrai après sa voiture, je saurai où elle demeure. J'irai chez elle ! — Il se promena pendant quatre heures; elle ne vint point. Ce n'était pas son jour, à la vérité ; c'était un mardi. Mais le mercredi et le vendredi arrivèrent, toute la semaine se passa, et l'inconnue ne reparut plus. Alors il fit comme vous auriez tous fait à son âge : il se désola beaucoup d'abord, ensuite un peu moins ; puis il se consola ; puis il oublia.... du moins il crut oublier.... Il y avait tant d'autres jolies femmes au Luxembourg!

Au bout de deux mois, un matin, vers onze heures, il achevait dans sa chambre son frugal déjeuner, de compagnie avec le chien du propriétaire qui s'était fait son ami. Les pieds dans de vieux souliers qui lui servaient de pantoufles, un madras roulé autour de sa tête, sa blouse d'atelier tachée de peinture sur lui, il se livrait, tout en mangeant, à d'assez tristes pensées, bien naturelles, hélas ! car si nous avons suffisamment indiqué jusqu'ici qu'Al-

bert n'était pas riche, nous avons oublié de dire qu'orphelin depuis l'âge de douze ans, élevé jusqu'à seize par une étrangère, dont les événemens l'avaient tout à coup séparé, le pauvre jeune homme vivait dans un isolement complet. Être privé si jeune d'une mère, d'une sœur, de quelqu'un à pouvoir aimer, quand le besoin d'aimer dévorait son âme; n'avoir personne là ni ailleurs, qui pût recevoir ses confidences, le conseiller, l'approuver, le blâmer, sourire à ses joies et pleurer à ses chagrins; se voir ainsi jeté sans guide et perdu, tout seul au milieu du monde, au milieu de Paris: c'était bien triste et bien effrayant. Et puis de temps en temps, malgré sa conviction de l'avoir oubliée, l'image de la dame du Luxembourg revenait errer autour de lui, apportant avec elle quelque chose de vague, d'indéfini, d'étrange, qui l'inquiétait et le tourmentait. Ce sourire, ce signe de tête deux fois répété, enflammaient sa jeune imagination; des idées de bonheur, de plaisirs inconnus, se glissaient doucement dans son âme; il sentait gronder en lui d'impétueux désirs qu'il ne pouvait expliquer; et rêveur, absorbé dans

ses souvenirs, étonné de tant de sensations nouvelles, il n'osait s'interroger... il avait peur d'apprendre.

Ce matin-là, il se sentait presque découragé : il avait voulu regarder dans l'avenir, et rien de bon ne s'était montré à lui, lorsqu'il entendit frapper légèrement à sa porte.

— Entrez, dit-il sans se déranger, sans même ôter son assiette de dessus ses genoux.

La porte s'ouvrit.... C'était une femme; c'était elle... la dame du Luxembourg !

Il poussa un cri. Surprise, effroi, bonheur, amour, il y avait de tout dans ce cri.

La dame s'arrêta, et sans paraître l'avoir jamais vu :

— Est-ce vous, monsieur, lui dit-elle, qui êtes M. Albert, le peintre de portraits ?

Il ne répondit point : il était si ému, si tremblant ! Il se frottait les yeux, croyant rêver.... Il regardait l'assiette brisée à ses pieds.

Elle recommença son interrogation d'un ton si indifférent, d'un air si simple, que c'était à le rendre fou....

— Oui, madame..... répondit-il enfin.....

Mais..... n'est-ce pas..... oh! non..... je me trompe.... non.... ce n'est pas....

— Comment! dit-elle avec une surprise la plus naturelle du monde, ce n'est pas vous qui êtes M. Albert?

— Oh si! répondit-il, c'est moi.... je vous demande pardon..... mais c'est que..... j'avais cru.....

Il ne put en dire davantage. Il étouffait.

— Expliquez-vous plus clairement, monsieur, dit la dame. En vérité, je ne vous comprends pas.

Il entendit ces sévères paroles, mais il ne vit pas le sourire qu'elle n'avait pu retenir en les prononçant; car il avait baissé la tête, et le cœur navré, il s'était mis à pleurer comme un enfant.

— Elle ne me reconnaît pas, dit-il en sanglotant.... comme je suis malheureux!

Elle aussi sentit ses yeux se mouiller en le voyant abîmé dans sa douleur; car c'était bien pour lui qu'elle venait. C'était pour voir s'il se souvenait d'elle, s'il l'aimait. Elle tremblait que deux mois passés sans la voir ne l'eussent tout-à-fait effacée de sa tête. Elle n'osait même

espérer qu'il en fût autrement. — A son âge, disait-elle, c'est bien pardonnable. D'ailleurs, je ne lui ai jamais parlé; il n'a jamais pu savoir que je l'aimais..... Je m'y suis prise si gauchement la dernière fois! Il aura cru que je me moquais de lui.... Bien sûr, il ne pense plus à moi; et je fais une sottise en allant chez lui.....

Maintenant qu'il était là, tout interdit, tout confus, tout tremblant devant elle; pleurant de n'être pas reconnu; lui disant son amour en mots entrecoupés, inintelligibles pour toute autre que pour elle; comme elle se trouvait heureuse! Quelle douce joie pour elle de voir si timide, si ému, si enfant, celui qu'elle avait préféré, qu'elle avait choisi entre tous les hommes pour lui rendre ce qu'elle lui donnerait d'amour! Combien les larmes qu'elle lui voyait répandre tombaient délicieusement sur son cœur!

Car des deux parts, c'était un premier amour; des deux parts aussi c'étaient la même ardeur, la même vivacité, le même besoin d'aimer.

Elle eut envie deux ou trois fois de courir

à lui et de lui dire :—Console-toi! je t'aime...— Elle maudissait le rôle que sa dignité de femme la forçait à jouer.

Il se remit peu à peu, et renfonçant ses larmes comme il put, il lui dit tout honteux :

— Pardonnez-moi, madame; je viens de vous donner un étrange spectacle; mais c'est que votre vue me rappelait des souvenirs.... bien chers.... J'ai cru un moment reconnaître....

Il fit une pause et la regarda. Sa physionomie restait parfaitement immobile.

Alors il continua avec un grand soupir :

— Mais je m'étais trompé.... Encore une fois, pardon.... Puis-je savoir ce qui me procure l'honneur de votre visite?

— J'ai entendu parler de vous comme d'un peintre fort habile, lui dit-elle avec une voix qui le fit tressaillir jusqu'au fond de l'âme; et je suis venue dans l'intention de vous faire faire mon portrait.

Son tremblement le reprit.

— Votre portrait! s'écria-t-il.

— Oui, mon portrait. Est-ce que vous trou-

vez extraordinaire que l'on ait envie de se faire peindre?

— Non, sans doute, madame.... C'est la joie.... le bonheur.... l'émotion....

— Oui, oui, j'entends.... le bonheur de peindre une si jolie personne, n'est-ce pas? La galante phrase d'usage!...

Elle se mit à rire.

— Et quand madame désire-t-elle commencer? dit-il, en rougissant jusqu'aux oreilles.

— Aujourd'hui. Tout de suite, si vous voulez.

— Certainement!

Il se mit à tout bouleverser dans son atelier. Il débarrassa un fauteuil qu'il offrit, après l'avoir essuyé comme il put. Il prépara son chevalet, sa boîte, prit dans un tiroir des brosses neuves achetées de la veille. Tout cela fait, il dit à la dame d'une voix altérée:

— Madame, je suis prêt...

— Vous ne me demandez pas, observa-t-elle, comment je désire être peinte?

— C'est juste.... je n'ai pas la tête à moi....

— Prenez garde alors!

— Est-ce une miniature que veut madame,

une aquarelle, une gouache? ou bien un simple croquis à la sépia?

— Rien de tout cela. Je voudrais être peinte à l'huile; mais peut-être, vous ne faites pas les portraits à l'huile?

— Au contraire, madame.... c'est mon fort!

Elle se laissa placer comme il voulut.... Ses mains frémissaient en la touchant....

Enfin la séance commença.

Ainsi que nous l'avons dit, cette séance et les deux ou trois qui suivirent, à part l'émotion inséparable de la première vue, laissèrent assez tranquille le cœur du jeune peintre. La dame se contenait et s'étudiait si bien, qu'il avait fini par se convaincre qu'elle n'était pas celle du Luxembourg. Deux ou trois mots assez maladroitement jetés par lui dans la conversation n'avaient amené d'autre résultat que la confirmation de son erreur; et l'artiste, enthousiaste de ses pinceaux, commençait à se séparer du jeune homme. Mais bientôt, en la voyant si belle, et si douce, et si complaisante, ses incertitudes revinrent avec son amour. De séance en séance, il s'enhardit, il se familiarisa, il prit de la force et de l'audace

dans sa passion qui grandissait à chaque minute. Enfin, le vingt-sixième jour, voyant approcher avec effroi le moment funeste où il ne devait plus avoir que deux ou trois coups de pinceau à donner, il se décida.... Il voulait.... il allait tout lui dire, quand la malencontreuse madame David arriva..... Qu'importe! l'heure était venue.... s'il manquait cette occasion il perdait tout.... Il se leva, jeta loin de lui ses brosses et sa palette, et tomba, baigné de larmes, aux pieds de son modèle....

— Oh! dites que c'est vous: dites que vous me reconnaissez: dites-le, je vous en conjure! Si vous ne le dites pas, je vais mourir là!

Elle le regarda, suffoquée à son tour... Elle l'admira... il était si beau de jeunesse, d'amour et de crainte! Elle lui tendit ses mains sans répondre et voulut le relever.

—Non, dit-il, non. Je reste là: j'attendrai là... il faut que mes tortures finissent... tuez-moi, tuez-moi, si vous voulez!... mais auparavant dites-moi que c'est vous...

—Eh bien... oui, c'est moi, lui répondit-elle, en riant et pleurant tout à la fois... c'est moi qui t'ai vu et qui t'aime... c'est moi qui t'ai fait

suivre pour savoir où tu demeurais, ce que tu faisais... J'ai su que tu étais pauvre, orphelin, seul au monde... Je suis venue vers toi... j'ai voulu te donner une amie, une sœur... j'ai voulu te sauver de ton abandon, de ton isolement, pauvre Albert!... Mais avant, il fallait t'éprouver... il fallait savoir si tu m'aimais... et tu m'aimes, je le sais; j'en suis sûre... Eh bien oui! sois heureux : c'est moi; c'est bien moi.

— Vrai! s'écria-t-il, en joignant les mains et s'asseyant sur ses talons... c'est bien vrai? mon Dieu, c'est un rêve, n'est-ce pas?... dites, ce n'est pas un rêve?... C'est vous! C'est toi... toi!... Oh! mais... j'en mourrai... Mon Dieu! mon Dieu!... répète... dis-moi quelque chose encore, dis-moi encore que tu m'aimes, pour que je croie, pour que je sois sauvé!... Car j'ai bien souffert, voyez-vous!

Elle ne dit rien, mais elle lui laissa aller ses mains pour qu'il pût les baiser, pour qu'il pût être bien sûr qu'elle ne le trompait pas...

— Oh! que je suis heureux, dit-il. Oh! c'est trop de bonheur tout d'un coup... Voyez! je lui baise les mains, elle ne me les ôte pas... Je lui dis que je l'aime, car je t'aime! je la tutoie

et elle ne se fâche pas... J'en deviendrai fou !... Mais, qui es-tu?.... dis.... Tu es un ange, n'est-ce pas? un ange du ciel !

— Relevez-vous donc, dit-elle toute confuse.

— Non, je suis si bien comme cela, à tes pieds, mon ange...

— Je veux que vous vous releviez.... cette porte qu'on peut ouvrir.... si on entrait!....

— C'est vrai !...

Il se leva, leste et joyeux; il allait à la porte encore une fois.

— Eh bien ! dit-elle, où allez-vous donc? Ce n'est pas cela.... Revenez.

Il revint, craignant de l'avoir fâchée.

— Écoutez, reprit-elle.... Eh bien ! qu'avez-vous donc à me regarder?

— Vous ne me tutoyez plus?

— Enfant ! Allons, il faut parler raison.... Voilà mon portrait fini. Je m'en vais..... écoutez-moi donc ! Je reviendrai après-demain vous faire faire autre chose, parce qu'il faut que vous travailliez et que vous deveniez célèbre.... Nous nous verrons souvent, parce que je veux veiller moi-même à ce que cela soit bien fait... Mais il y a une condition,

mon ami.... C'est que tu ne me demanderas pas qui je suis.... c'est, jure-le-moi.... que tu ne chercheras pas à le savoir; que tu ne me suivras pas où j'irai.... Il le faut.... la moindre indiscrétion de ta part te perdrait....

— Moi! que m'importe!...

— Elle me perdrait aussi.... Plus tard, je te dirai pourquoi.... peut-être faudra-t-il qu'un jour tu saches ma déplorable histoire.... jusque-là sois sage et prudent, jure-le-moi.... je le veux.... Ou bien.... tu ne me reverras jamais....

— Je le jure! dit-il avec respect..... Je le jure par la mémoire de ma pauvre mère....

— C'est bien.... je suis contente.... adieu.... Garde ceci en souvenir de moi.

Elle ôta de son doigt une bague qu'elle lui donna, et s'enfuit.

Il resta tout étourdi.

Quelque chose qu'il n'avait pas vu sur son chevalet, le frappa quand il revint à lui : c'était un rouleau de cinquante napoléons.

LE PAIR DE FRANCE.

Toi que l'on dit si beau, et dont je suis fière, visage, que j'aperçois reflété dans cette onde pure; si, comme le veut ma mère, un vieillard devait t'embrasser, j'irais dans le bois chercher des herbes amères dont je te laverais, ô mon visage! afin que les lèvres desséchées du vieillard se détournassent de toi avec dégoût...

Poésies de la Bohéme.

(Traduction d'André Herpin.)

Je le maudis, et pourtant il ne me rend qu'amour pour mes malédictions!

SHAKESPEARE. *Songe d'une nuit d'été.*

CHAPITRE XI.

—

LE PAIR DE FRANCE.

C'ÉTAIT dans les premiers jours du mois de mars 1815.

Des maçons, hardiment suspendus au faîte de la porte cochère de l'hôtel de G***, rue Saint-Dominique-Saint-Germain, travaillaient à restaurer les emblèmes blasonniques de l'illustre famille à laquelle cette superbe propriété devait

son nom et venait d'être rendue par Louis XVIII, comme domaine patrimonial.

Les passans s'arrêtaient, curieux, à regarder ces belles armoiries ayant deux hommes d'armes pour support, l'écusson surmonté d'une couronne ducale et portant sur champ de sable deux lions gisans et une croix de Lorraine, avec cette devise : *semper triumphans*.

Au fond de la vaste cour, toute verte de l'herbe qui poussait entre les pavés, au bas du noble perron de granit, qu'abritait une tente soutenue par des lances dorées, une élégante voiture attendait depuis plus d'une heure les ordres du duc de G***. Vingt fois déjà le cocher avait quitté et repris son siége. Un laquais, fort bel homme, dont les uniques fonctions se bornaient à monter derrière la voiture, flânait en sifflant du vestibule à la porte cochère, et ricanait au nez des passans. Les deux beaux chevaux bais à crins noirs grattaient la terre du pied, mâchaient leurs mors tout blancs d'écume, et frémissans d'impatience, hennissans de dépit, ils se regardaient l'un l'autre comme pour se demander les motifs d'un si long retard.

Au rez-de-chaussée de l'hôtel, du côté des jardins; dans une magnifique galerie éclairée par huit croisées, servant de bibliothèque et de lieu d'étude, majestueux sanctuaire de la science et du travail : à travers les vingt-quatre colonnes de marbre aux délicieux chapiteaux, qui supportaient les trois dômes du plafond, un homme seul, pensif et les bras croisés, se promenait lentement. Un gracieux vêtement à l'espagnole lui dessinait la taille; un manteau de velours bleu, doublé de satin blanc, tombait négligemment de son épaule gauche; sur sa poitrine, couverte de croix et de crachats, le cordon bleu de l'ordre du Saint-Esprit étalait sa large moire. Il avait la tête nue; le complément de sa toilette, un chapeau à la Henri IV, ombragé de plumes blanches, était resté sur un fauteuil.

Cet homme pouvait avoir de soixante à soixante-cinq ans. Il était grand et bien fait; sa démarche était noble; sa tournure et ses manières conservaient encore la coquette élégance qui avait fait de lui l'un des plus aimables et des plus heureux seigneurs de la cour de Louis XVI. Témoignant à cet égard plus de

goût qu'on n'en montrait généralement alors, il ne portait ni poudre, ni perruque; ses cheveux, arrangés avec un soin parfait, laissaient soupçonner à peine que le temps en eût diminué le nombre, ou changé la couleur. Il avait une de ces heureuses physionomies qui, sans être précisément remarquables, plaisent par leur ensemble, commandent le respect et gagnent la confiance du vulgaire. Son front large, d'une élévation assez distinguée, mais uni comme une glace; son nez fortement courbé, *à la Bourbon*, ce que l'on trouvait une grande beauté à cette époque; ses yeux bleus au regard doux et tranquille; son immuable sourire; son teint blanc, clair et frais, naturel ou factice, peu importe, en faisaient ce qu'on pouvait dire un beau vieillard, fort séduisant au premier abord. Mais il ne fallait point le regarder trop long-temps ni avec une attention trop soutenue: car alors, à sa tête prodigieusement applatie au sommet, à ses lèvres minces et pâles, à ses joues creuses, aux points fortement saillans que présentaient ses oreilles, à la droite ligne que décrivait sa nuque, plutôt convexe que concave, il devenait impossible

de méconnaître en lui l'homme aux passions peu généreuses, l'homme ambitieux, avide de louanges, dissolu, dépravé; indifférent sur les moyens de se procurer une jouissance nouvelle, capable de tout, même d'un crime, pour triompher de ce qui pouvait faire obstacle à ses désirs; complétement irréligieux, mais sachant feindre au besoin une utile dévotion: du reste, prodigue et magnifique même plutôt qu'avare... et le plus faible, le plus mou, le plus timide de tous les hommes quand une volonté plus forte que la sienne lui barrait le chemin.

Tel était Armand de G***, duc et pair de France, lieutenant-général des armées du roi et gentilhomme de la chambre.

Au moment que nous avons choisi pour le peindre, il semblait être sorti du calme habituel qui le distinguait et contribuait à le faire aimer de son entourage. Les bras fortement serrés sur sa poitrine et les poings fermés; mordant ses lèvres pâles, à en faire sortir le sang, il cherchait, mais vainement, à maîtriser l'agitation qui le troublait. L'impatience, la jalousie, l'amour-propre blessé surtout, se

lisaient clairement sur son visage dont les muscles contractés avaient rompu la paisible harmonie. C'est que depuis plus d'une heure aussi, il attendait, lui, si peu fait pour attendre; lui qui dans toute sa vie n'avait jamais attendu qu'une personne, et cette personne était le Roi !

Une horloge, précieux ouvrage de Lepaute, balançait gravement son lourd pendule de bronze à l'extrémité de la galerie. Chaque fois que, dans sa silencieuse promenade, le duc passait devant cette horloge, il regardait le cadran, et sa colère augmentait à chaque regard... L'horloge enfin sonna quatre heures. Alors, d'un pas précipité, il s'approcha d'un cordon qui pendait entre deux colonnes; il le tira fortement, et dit tout haut : — Il est trop tard... je n'irai pas !

Un valet de chambre parut, deux secondes après.

— Monseigneur a sonné?

— Que l'on fasse rentrer la voiture... je ne sortirai pas !

— Monseigneur a-t-il d'autres ordres ?

— Non ! Dès que madame la baronne sera

rentrée... on lui dira de venir me trouver ici sur-le-champ... Allez !

Le valet de chambre s'inclina et sortit.

Au bout de cinq minutes, la belle voiture était sous la remise, les beaux chevaux dans l'écurie; et le cocher allait finir une partie d'impériale commencée une heure et demie auparavant avec son camarade le laquais : tous deux fort satisfaits de cet ordre; car le temps s'était gâté, et une pluie fine, accompagnement assez ordinaire des premiers jours de mars, faisait préférer le dedans au dehors.

Alors le duc de G*** se jeta dans un fauteuil; déchira, en les défaisant, ses gants, devenus trop étroits pour des mains que la fièvre avait gonflées; et, la tête penchée, les coudes sur les genoux, il resta livré aux tumultueuses pensées qui l'accablaient. Bientôt des larmes, des larmes de rage se firent jour à travers ses doigts. Oui, le vieillard se mit à pleurer comme un jeune homme! car il était amoureux comme un jeune homme! il le sentait... il s'en indignait; il aurait voulu s'en donner le démenti. Mais l'amour, qui s'était moqué du vieillard et de sa grande expérience des femmes, l'amour lui

parlait plus haut que son amour-propre; il le forçait, quelque dépit qu'il en eût, à reconnaître sa puissance, à s'avouer vaincu, à se trouver ridicule et vieux.

Cependant une autre voiture venait d'entrer dans la cour : une dame en était descendue. Le valet de chambre lui avait dit un mot en passant.

C'était la baronne, une jolie femme de dix-sept ans.

Elle monta chez elle pour ôter son chapeau. Puis elle redescendit, légère comme une sylphide, et traversa les appartemens qui conduisaient à la bibliothèque. Elle poussa la porte qui obéit, sans faire entendre le moindre bruit; et de ses petits pieds qui effleuraient à peine le tapis, elle s'élança au milieu de la galerie. Le duc, absorbé dans ses réflexions, ne l'entendit point; il ne la vit point non plus. Elle s'en aperçut, et se posant devant une grande glace, elle s'arrangea les cheveux, elle se tourna pour défripper sa robe de gros de Naples bleu-ciel, pour étaler gracieusement sur son corsage les pointes de son fichu de blonde qu'elle avait chiffonnées dans ses courses. Puis, elle se trouva belle et sourit à la glace qui lui rendait son sou-

rire : charmant sourire mêlé d'un peu de rougeur, délicieux reste d'une émotion bien douce qu'elle venait d'éprouver tout à l'heure dans une mansarde de la rue Christine, en écoutant un pauvre jeune homme qu'elle aimait, lui parler d'amour à genoux.

Le duc ne la voyait toujours pas. Plongé dans une immobilité parfaite, on eût dit qu'il dormait. La baronne, pour l'avertir enfin de sa présence, toussa légèrement, et fit trois ou quatre pas, les plus lourds qu'elle put, vers le fauteuil où il était assis. M. de G*** se leva brusquement, tout confus, tout embarrassé ; car il n'avait point eu le temps d'essuyer son visage que des larmes à demi séchées sillonnaient visiblement.

— Vous voilà enfin! dit-il d'une voix où la douleur dominait la colère; c'est bien heureux!

— Vous m'avez donc attendue? demanda-t-elle avec une surprise affectée.

— Si je vous ai attendue! s'écria le pair de France, obligé de se rasseoir, car son émotion lui faisait claquer les genoux. Si je vous

ai attendue! Pouvez-vous me faire une pareille demande...

— O mon Dieu! dit-elle en feignant d'être chagrine, comme je suis fâchée de cela!

A ces mots, il la regarda en face, et voyant qu'au lieu de le plaindre elle se contraignait violemment pour ne pas rire : — Avez-vous bien le cœur de me railler? dit-il.....

Elle baissa les yeux, et se mit à jouer avec les nœuds de sa robe.

— Voyons, madame, reprit le vieillard en insistant : pourquoi êtes-vous venue si tard?

— Parce que j'ai eu affaire, répondit sèchement la baronne.

— Belle réponse! quand depuis deux heures j'attends, quand vous êtes cause que je ne suis pas allé à la Chambre aujourd'hui.... Vous avez eu affaire? quoi, s'il vous plaît?

— Vous dites bien : *s'il me plaît*.... et il ne me plaît pas de vous le dire.

— Madame.... cette réponse....

— Est impertinente, n'est-ce pas? Vous n'êtes point habitué à ce qu'on vous parle ainsi. Il faut vous y faire, monsieur le duc : car je vous le déclare une fois pour toutes, jamais je

ne m'assujétirai à vous rendre de mes actions un compte soumis, comme ferait une fille à sa mère, ou plutôt servile comme une domestique à son maître.... et c'est là ce que vous voudriez : je le sais. Il faudrait vous donner l'emploi de mes heures, l'explication de mes absences, l'itinéraire et la relation fidèle de mes promenades !... Je ne le veux pas....

— Madame ! vous oubliez....

— Je n'oublie rien. Je connais ma position, je sais quelle somme d'égards et de respect je vous dois. Enfermez-moi, vous en avez la puissance; faites-moi suivre, vous en avez les moyens : nous verrons après. Mais, quant à présent, permettez-moi de croire que je ne suis ni votre prisonnière, ni votre esclave; et de vous le dire même, quand vous faites semblant de l'ignorer....

— En vérité, madame, reprit le duc que cette hardiesse de langage étourdissait, veuillez au moins m'apprendre ce que j'ai fait pour que vous me parliez ainsi. Il me semble que rien dans ma conduite ne vous a, jusqu'à présent, donné lieu à me faire une si véhémente déclaration de vos droits.

Il s'était levé pour tendre un siége à la baronne.

— Tout à l'heure, dit-elle en refusant de s'asseoir, un de vos gens m'a dit que vous vouliez me parlez *sur-le-champ*.... Je lui ai demandé si c'était bien là l'expression dont vous vous étiez servi. Il m'a répondu affirmativement. Le mot m'a blessée : car je déteste l'obéissance, monsieur le duc; et si je suis venue, ne croyez pas que ce soit à cause de votre ordre, mais bien malgré votre ordre, et pour me plaindre de son impolitesse.

— Germain est un imbécille, répondit le pair de France, en souriant de la moue charmante que lui faisait la baronne. J'étais de mauvaise humeur quand je lui ai parlé. Il aurait dû s'en apercevoir.... Pardonnez-moi.... faisons la paix.... Jugez s'il n'y avait pas de quoi me contrarier, aussi ! C'est la première fois que je mets ce costume; avant d'aller au Luxembourg, je voulais me faire voir ainsi paré, à vous.... à vous seule.... à vous la première.... et vous ne veniez pas ! J'étais impatienté. J'ai eu tort. Allons, ne parlons plus de

cela.... mettez-vous là.... causons. Dites, comment me trouvez-vous?

— Voyons, dit-elle; levez-vous, que je vous examine.

Il se leva.

— Promenez-vous un peu....

Il fit un tour de galerie, le plus majestueusement possible.

Elle le regarda marcher. Il se tenait droit comme un enfant le jour de sa première communion; il tendait le jarret et se cambrait le pied; il avait la main gauche appuyée sur sa hanche pour faire bouffer son manteau; il portait noblement la tête en arrière; il gardait un sérieux de glace, et se dandinait à la façon des princes. Et tous ces efforts, toute cette étude pour produire de l'effet, le rendaient gauche et ridicule. La baronne se rappela le jeune homme de la rue Christine. Son imagination l'évoqua. Elle le fit venir là, dans cette galerie, avec sa jeunesse, et sa fraîcheur, et la candeur de son âme, et les grâces si simples, si modestes de sa personne; en regard de ce duc et pair, boursouflé d'orgueil, s'admirant dans ses pompeux habits, essayant de se faire

jeune de tout son velours, de tout son or, de tous ses diamans. La comparaison était dangereuse pour le coquet vieillard. Elle fit pousser à la jeune femme un soupir qu'il entendit et qu'il prit pour lui, vraiment.... car il accourut, rouge de plaisir et de vanité; il s'assit tout essouflé à côté d'elle, et lui prenant une main qu'il pressa, qu'il baisa dans son ardeur, sans voir qu'elle se détournait de lui, il s'écria avec transport:

— N'est-ce pas que je suis bien ainsi?

Elle ne répondit rien.

— Oh! n'est-ce pas, continua-t-il en s'animant, n'est-ce pas que tu me trouves à ton goût, que je te plais, que tu m'aimes? Vois: jusqu'à présent j'ai tout supporté sans me plaindre, et tes brusqueries, et tes dédains, et tes plaisanteries.... tu m'as rebuté, tu m'as repoussé mille fois: j'ai persisté.... j'ai attendu patiemment. Je me suis dit: —Elle est si jeune! elle a si peu l'expérience du monde! Elle m'en veut, parce qu'elle ignore tout ce que l'amour peut produire de choses étranges, tout ce que la passion peut inspirer de délirant.— Je n'ai pas perdu courage; j'ai continué de t'aimer.

Je t'ai fait riche et puissante. Tout ce que ton amour-propre et ta coquetterie de femme voulaient, je te l'ai donné. J'ai étudié tes caprices pour m'en faire des lois. N'est-ce pas vrai? dis? Est-il une recherche de luxe, une invention de toilette, une création d'opulence que tu aies désirée sans l'obtenir? Ai-je oublié quelque détail dans mon occupation à te rendre la plus heureuse des femmes? Je t'ai donné des meubles, des parures, des voitures, des chevaux, des domestiques comme tu les as voulus; veux-tu d'autres meubles, d'autres parures, d'autres chevaux, d'autres voitures? Veux-tu que tous mes domestiques soient les tiens? Trouves-tu que ton autorité ici ne soit pas assez grande? Je te ferai plus maîtresse encore.... mais tu m'aimeras, n'est-ce pas? tu ne me rebuteras plus; tu ne t'enfuiras plus de moi! Tu penseras que pour qu'un homme de mon rang, de mon importance, néglige ses affaires, fasse taire son ambition, s'arrête sur le chemin des honneurs et de la puissance, comme je le fais, et tout cela pour ne s'occuper que d'une femme... il faut que cette femme lui soit bien chère, qu'il l'aime à en être fou!

et cette femme, n'est-ce pas, serait bien ingrate d'accepter tant de bienfaits, de voir tant de sacrifices, sans les payer de son amour?.. et tu m'aimeras! Oh! dis que tu m'aimeras! appelle-moi ton ami.... ton amant!

En finissant ce discours, le duc s'était mis aux genoux de la baronne... Il la regardait avec des yeux étincelans; il lui serrait les mains à la faire crier.

Il aurait pu parler long-temps encore sans qu'elle songeât ni à lui répondre, ni même à l'interrompre; car les souvenirs de sa charmante matinée s'étaient emparés d'elle, de manière à ne lui laisser qu'un sentiment confus de ce qui se passait. Mais quand elle vit le vieillard occuper à ses pieds la place du jeune homme; quand elle sentit qu'il prenait ses mains; quand elle l'entendit la tutoyer et la conjurer de l'aimer comme avait fait le jeune homme, elle revint à elle tout d'un coup. Se levant avec promptitude, elle repoussa le duc, et toute frissonnante, elle courut s'asseoir à l'autre bout de la galerie.

On essayerait vainement de peindre la situation du noble pair à cette muette réponse, si

cruellement significative pour lui. D'abord stupéfait de honte, il resta quelques instans sans pouvoir changer de posture. Mais bientôt la colère, la jalousie, vingt passions terribles, s'emparèrent de lui. Il se leva bouillant de fureur, et dans un tel désordre d'esprit, qu'il dut faire trois ou quatre fois à grands pas le tour de la galerie, avant de trouver un mot capable de servir d'interprète à ses sentimens. La baronne, calme, impassible, attendait l'explosion sans la craindre, quel que pût en être le résultat. Deux ou trois scènes de ce genre avaient eu lieu déjà depuis qu'elle connaissait le duc.

Enfin il s'arrêta devant elle, les bras croisés, la poitrine haletante, les yeux étincelans toujours, non plus de désirs, mais de rage.

— Est-ce que vous croyez qu'un pareil état de choses puisse durer long-temps, madame? lui dit-il, en battant le parquet du pied avec un mouvement convulsif.

— Non, monsieur; car il est insupportable, répondit-elle avec la plus grande tranquillité.

— Vous en convenez donc!

— Oui, certes, j'en conviens... et vous pouvez dire si c'est pour la première fois.

— Savez-vous qu'il faut que tout cela finisse?

— Oui, aujourd'hui ou demain... ou plus tard... il faut, comme vous dites, que tout cela finisse.

— Oui!... mais vous savez aussi que dans une heure, si je dis un seul mot, l'éclat qui vous environne ici peut s'éteindre, et vous, devenir mendiante au lieu de grande dame que vous êtes!

— En moins d'une heure même, si vous voulez... Je sais cela parfaitement.

— Eh bien?

— Eh bien!

— Où irez-vous?

— Que vous importe?

— Où irez-vous, encore une fois!

— Encore une fois, que vous importe? hors de chez vous, je m'appartiendrai bien, ce me semble.

— Mais tu n'y penses donc pas, malheureuse femme! en quittant cette maison, tu quittes tout, tu perds tout... tu tombes d'un

trône dans la boue... ton or se change en cuivre et tes diamans en verre... C'est la misère qui te saisit au sortir de l'opulence....

— Vous vous placez trop haut, monsieur le duc, et vous me voyez trop petite; vous croyez m'épouvanter par vos contrastes, mais vous oubliez que je connais mieux que vous la vie que vous me faites si horrible. Et si cette misère me plaît mieux avec sa liberté que votre richesse avec ses chaînes, qu'avez-vous à dire, au surplus?

— Ainsi... à vous entendre... vous partiriez de chez moi sans peine?

— Oui, monsieur le duc, sans peine.

— Avec plaisir, peut-être!

— Vous faites la demande et la réponse, monsieur.

L'imperturbable sang-froid de la jeune femme confondait le duc. Il aurait voulu pour beaucoup ne pas avoir commencé cette explication.

— Comme cela, reprit-il après un assez long silence, tout est fini entre nous?

— Vous l'avez dit.

— Après tout ce que j'ai fait pour vous! n'est-ce pas une chose atroce! n'est-ce pas

la plus noire ingratitude que l'on puisse imaginer?

— Que parlez-vous d'ingratitude? Qu'avez-vous donc fait pour moi à pouvoir vous vanter si haut, monsieur? Dites cela à vos amis: faites le généreux avec ceux qui ne savent pas l'épouvantable origine de vos bienfaits; à ceux-là, dites si vous le voulez : — J'ai une femme qui me coûte immensément, une femme que j'ai faite baronne, imaginez! une femme que je couvre d'or, qui court les rues dans mes équipages, qui crève mes chevaux; une femme qui me ruine de caprices et de toilette... une femme que j'idolâtre, que j'aime comme pas une de toutes celles que j'ai eu dans ma vie, et vous savez si j'en ai eu! Eh bien! croiriez-vous, mes amis, que cette femme qui me doit tout, qui sans moi serait restée pauvre et abjecte ouvrière à trente sous la journée, croiriez-vous qu'elle me tient rigueur, messieurs? à moi! oui, elle fait la cruelle, vraiment! elle ose me rire au nez quand je lui parle d'amour.... — Dites tout cela à vos amis, monsieur le duc, et ils vous répondront : — Tu es fou, mon cher! il faut renvoyer cette femme-là... — Mais que j'y aille,

moi! que je leur apprenne comment tout cela s'est fait; qu'aux plus dépravés de tous, aux plus dignes de leur célébrité scandaleuse, je dise : — J'étais une pauvre fille toute simple, toute naïve et bien malheureuse; je travaillais pour vivre et pour faire vivre ma mère, messieurs! Je n'avais jamais vu M. le duc, moi... mais on m'avait montrée à lui. Il me trouva jolie, il voulut m'avoir; il savait bien, qu'il ose dire que non! il savait bien qu'en s'adressant à moi, un refus serait tout ce qu'il obtiendrait... aussi n'est-ce pas comme cela qu'il s'y est pris. Il s'est concerté avec une autre personne; et à elles deux, elles m'ont volée, moi, pauvre jeune fille innocente, volée, oui! volée la nuit, comme on vole un enfant : et quand il a été jour et que j'ai voulu me défendre, me plaindre, m'enfuir, on m'a montré ma mère, mourante de faim sur la paille et me maudissant à son dernier soupir... Alors j'ai eu peur d'être maudite, j'ai eu peur de tuer ma mère; j'ai pleuré, j'ai prié tant que j'ai pu.... mais les pleurs et les prières font rire M. le duc.... A vous, ses amis, il a dû raconter le reste cent fois... Voilà mon histoire.—Eh bien! monsieur, que pensez-vous qu'ils répondraient à cela?

Le noble pair, la tête baissée, gardait le silence.

— Parmi ces nobles débauchés, continua la baronne, il s'en trouverait un peut-être qui se leverait pour me dire: —Puisque vous n'étiez pas venue de votre plein gré chez notre ami, pourquoi y êtes-vous restée? Il fallait vous en aller...

M. de G*** fit un signe d'affirmation presque imperceptible.

— C'est cela! reprit la jeune femme avec colère; il fallait m'en aller! Après que j'étais déshonorée, après qu'ils m'avaient enlevé mon seul bien, ma seule richesse, ma seule dot; m'en aller! Comme si le monde tenait compte de la manière dont les réputations se perdent, voyait autre chose que le fait, et s'amusait à rechercher les causes... On m'aurait méprisée, calomniée, montrée au doigt; personne n'aurait voulu de moi, pauvre fille perdue... A la bonne heure si j'eusse été riche. Le malheur qui peut payer ses défenseurs en trouve aussi bien que le vice; mais le vice et la vertu misérable pèsent le même poids dans la balance. Voilà pourquoi je suis restée chez M. le duc jusqu'à ce qu'il me mît à la porte. Il était

toujours assez temps pour moi d'aller chercher l'opprobre et la misère.

Les larmes qui suffoquaient la baronne l'empêchèrent de continuer.

Le duc s'assit auprès d'elle.

—Pourquoi rappeler toutes ces tristes choses? dit-il; pourquoi surtout donner ce dernier motif à votre séjour chez moi? Est-ce que je vous le demandais, dites? J'ai eu bien des torts à votre égard..... des torts immenses, j'en conviens; mais vous ne savez pas que je vous aime éperdument! vous le dites sans y croire. Pour vous obtenir, tout moyen m'était bon; tout chemin me semblait le droit chemin. Enfin, le mal est fait. Je croyais, à force d'égards et de tendres soins, avoir un peu adouci l'amertume de vos ressentimens; je croyais que mes efforts pour réparer ma faute l'avaient diminuée à vos yeux. Quelquefois il me semble vous avoir entendue dire que vous m'aimeriez peut-être un jour. Ce jour ne viendra-t-il jamais? Que vous faut-il? parlez; commandez! Si un mariage était chose possible, je vous l'ai dit vingt fois, vous seriez depuis long-temps duchesse de G***; mais vous savez qu'il n'y faut pas songer.

— A qui la faute? s'écria la baronne.

— A moi, c'est vrai; je n'accuse que moi. Mais cela est irréparable.

— Pourquoi? le divorce n'est pas aboli.

— Le divorce! mais il rendrait ce mariage cent fois plus impraticable...

— Pour vous, orgueilleux duc; sans doute!... pour moi aussi, allez: car alors voudrais-je de vous?

— Encore!... allons, calmez-vous... laissez-moi espérer... Je ne sais pourquoi... quelque chose me dit que vous me pardonnerez, et que nous vivrons bons amis...

— Bons amis!... Oui... je n'ai pas de rancune. Je dois avouer que vous avez tout fait jusqu'à présent pour me rendre supportable le joug que je porte chez vous, et qu'à de semblables conditions mille femmes brigueraient la faveur d'être votre maîtresse en titre. Oh! je vous ai déjà pardonné... si vous en doutez, voici ma main pour gage.

Il baisa tendrement cette main.

— Vous m'aimerez donc? dit-il tout joyeux.

— D'amitié, peut-être... répondit-elle, en souriant à travers ses larmes.

— Et d'amour?

— Oh!... cela me paraît plus difficile maintenant que jamais.

— Vraiment! que voulez-vous dire par là?

Le son d'une cloche se fit entendre.

— Allons, dit la baronne, voici l'heure. Il faut nous mettre en état d'être présentables pour le dîner.

Elle se leva, en éludant ainsi la question, et sortit.

Le duc la suivit d'un air sombre. Il réfléchissait.

QUELQUES LETTRES.

C'est l'histoire de bien des femmes de ce temps-là....

MAURICE TALLEYRAND.

Otez ce voile !.... Oui : cette femme n'est pas mal.... elle me convient assez. Elle a des cheveux et des yeux comme je les aime.... Combien en voulez-vous ?

— Mille sequins.

— Je la prends.

CH. BALLARD. *Contes arabes.*

CHAPITRE XII.

QUELQUES LETTRES.

Afin de ne plus courir à l'aventure, et pour retrouver le fil des événemens brisé au départ de Thadéus, il nous a fallu violer le secret des correspondances; fouiller dans les papiers de famille; soulever le boisseau qui cachait la lumière, et jeter un regard curieusement coupable sur des mystères que la bonne foi avait

placés sous le sceau sacré de l'intimité. Nous devons avouer, à notre honte, que la pensée de reculer devant un abus de confiance ne nous a pas arrêtés un seul instant; la politique nous en avait fourni de hauts et de nombreux exemples, que nous avons tenu presque à honneur d'imiter.

Il faut que le lecteur se reporte aux premiers jours de la restauration, époque de regrets amers et de brutal courage d'un côté; temps de folie, de basses vengeances et de stupides vanités de l'autre; révolution enfin qui ressemble à toutes celles qui nous ont précédés, à toutes celles qui viendront après nous; où la victoire profite aux habiles, où l'ingratitude des heureux s'en prend tout d'abord aux dévouemens les plus purs; mais où, en définitif, pour l'honneur de l'humanité, l'admiration et l'intérêt passent toujours du côté des dupes.

LETTRE PREMIÈRE.

La comtesse de Vauxbuin au marquis de L***

Paris, juin 1814.

Très-cher et très-honoré cousin,

Le sang dont vous sortez, votre haute réputation d'honneur et de politesse, parlent trop bien en votre faveur, pour que je vous accuse jamais d'être pour quelque chose dans l'impertinence que vos valets ont commise envers moi. Vous ignorez sans doute que je me suis présentée hier à votre hôtel, et que je me suis nommée, sans pouvoir arriver jusqu'à vous. Oui, monsieur le marquis, moi, la comtesse de Vauxbuin, la veuve inconsolable de votre bien-aimé cousin, mort pour la sainte cause que nous avons eu le bonheur de voir triompher, après vingt-cinq ans de crimes et de malheurs : j'ai dit mon nom à votre porte, et quelqu'un de vos gens m'a répondu, soi-disant d'après votre ordre, *qu'il ne vous était*

pas possible de me recevoir; et que je n'avais qu'à m'adresser à vous par écrit, attendu que votre service à la Cour ne vous laissait pas le loisir d'accorder les audiences dont la nécessité ne vous était pas clairement démontrée à l'avance.

Le respect que je me devais m'a défendu d'insister, bien que je m'aperçusse sans peine qu'il y avait erreur, et que votre laquais me rapportait des paroles destinées à cette foule d'importuns et d'intrigans, insectes avides de s'attacher à tous ceux qui ont, comme vous, le bonheur d'approcher de la personne royale, et de jouir de l'intimité de nos princes légitimes.

Pour moi, très-cher cousin, je ne venais pas, malgré mes droits aux faveurs de la Cour, vous parler de mes propres infortunes. Tout ce que j'ai perdu sous l'usurpation, tout ce que le Corse m'a fait souffrir pour se venger de mon inaltérable royalisme, s'est effacé de mon souvenir depuis le jour où il m'a été permis de crier : *Vive Alexandre le magnanime!* Et loin de me plaindre des sacrifices que j'ai été heureuse de faire à la cause des

honnêtes gens, je n'ai plus que des actions de grâces à rendre à la Providence, puisqu'elle a bien voulu que je vécusse assez long-temps pour assister à la chute du tyran, et pour voir la France, repentante enfin de ses erreurs, se jeter dans les bras paternels du petit-fils de saint Louis.

Je voulais, monsieur le marquis, renouer des liens de famille relâchés, mais non détruits par un long exil; je voulais vous entendre parler de ce roi si grand dans le malheur, si généreux dans la prospérité; de cette adorable princesse en qui nous devons admirer également toutes les vertus chrétiennes, puisque son courage n'est point au-dessous de sa piété, bien que sa piété soit ce que l'on connaisse de plus sublime. Vous, qui avez si fidèlement accompagné partout S. A. R. Monsieur, comte d'Artois, cet auguste prince, modèle précieux de l'antique chevalerie, ce noble représentant du véritable esprit français; que de douces larmes ne m'eussiez-vous pas fait répandre, en me répétant quelques-uns de ces jolis mots si spirituels, si bien sentis, qui échappent à Son

Altesse sans qu'elle y prenne garde, et que la France entière recueille avec amour !

Il m'eût été doux et pénible à la fois de m'entretenir avec vous de celui que je regretterai éternellement, et de voir comment, après vingt-cinq ans de séparation, vous conserviez le souvenir de l'époux qui me rendit si heureuse pendant sa vie, et dont la mort glorieuse est pour moi, comme pour son enfant, le plus juste motif d'orgueil.

Non, le comte de Vauxbuin n'est pas mort tout entier : il revit dans une intéressante fille qui fait tout mon bonheur, depuis que j'ai perdu l'excellent homme qui me l'a donnée. Ma visite avait pour but de vous présenter ma bonne et jolie Mathilde, pauvre enfant qui a grandi au milieu des privations, qui a vécu du travail de ses mains, comme si elle n'était pas du plus noble sang; et dont la résignation mérite bien de trouver sa récompense dans l'inépuisable bonté de nos princes, que je lui ai appris à révérer comme je les révère moi-même.

Je ne demande rien pour moi, je vous le répète, très-cher cousin; mais il est bien

permis à une mère d'avoir de l'ambition pour son enfant, surtout quand cet enfant est digne par ses vertus d'inspirer le plus touchant intérêt. Vous me permettrez donc, monsieur le marquis, de conduire auprès de vous la fille du comte de Vauxbuin, votre petite-cousine; vous ne refuserez pas, je l'espère, votre appui à l'héritière d'un nom respectable et illustre. Il vous suffira, d'ailleurs, de voir Mathilde, pour vous convaincre que l'amour maternel ne m'aveugle pas sur son compte; vous la trouverez aussi jolie que sage, et surtout docile à tout ce qu'on peut exiger d'elle. Elle sera sans volonté contre la mienne, et je suis prête à lui ordonner tout ce que vous croirez nécessaire pour reconnaître la protection dont vous l'honorerez.

Je suis, très-cher et très-honoré cousin,
votre humble servante,

CLARENCE DE VAUXBUIN.

Rue du Petit-Carreau, N° 2.

P. S. Le porteur de votre réponse frappera quatre coups à la porte de l'allée.

LETTRE II.

MATHILDE A EULALIE MORAND.

Paris, juin 1814.

Tu me demandes, ma chère Eulalie, si je me rappelle toujours le bon temps de notre voisinage, au dernier étage de la vilaine maison du Petit-Carreau. Il faudrait pour l'oublier que j'eusse bien peu de mémoire. D'abord, maman n'a pas encore changé de logement, et puis voilà six mois à peine que nous mettions nos fourneaux sur le même carré, pour faire le pot-au-feu du ménage : voilà six mois à peine que nous repassions en commun nos robes et nos colerettes le samedi soir, afin d'être plus gentilles le dimanche, quand nous allions, en nous donnant le bras, faire un tour de boulevard; tandis que ta mère tirait les cartes, et que maman racontait ses richesses et ses grandeurs passées; richesses et grandeurs que je n'ai jamais connues, et dont le récit nous endormit tant de fois.

Te voilà bien heureuse à présent; tu es ma-

riée à un bon et honnête homme que j'aime de tout mon cœur, puisqu'il se conduit bien avec toi, mais que je me sens quelquefois décidée à haïr de toute ma force pour le chagrin qu'il m'a fait en t'éloignant de Paris. Que tu sois satisfaite d'habiter Lyon, où l'on t'appelle madame Morand, cela me semble fort juste; on doit trouver si doux de s'entendre nommer *madame!* Mais moi qui n'ai pas la même raison pour me consoler de l'absence, tu dois trouver tout naturel aussi que j'en veuille à ton mariage qui me prive, pour toujours peut-être, du plaisir de revoir ma petite voisine.

Oui, pour toujours peut-être; car maman refuse positivement de se rendre à tes prières. Quand elle a su que te me demandais auprès de toi pour achever de m'apprendre ton état de lingère; au lieu de se réjouir comme moi de ta bonne volonté envers sa fille, madame de Vauxbuin a froncé le sourcil, elle a fait de grands yeux, et pris cet air fier que tu lui connais; et puis comme j'insistais beaucoup et que je suppliais bien fort, maman m'a dit avec sévérité : — A quoi pensez-vous donc, mademoiselle? Maintenant, moins que jamais, je vous

souffrirai de pareilles lubies... Voilà nos princes revenus; nous avons des droits à faire valoir, de hautes protections à espérer; vous m'êtes nécessaire ici. Répondez à Eulalie que l'état de lingère ne vous convient plus, puisque le changement de gouvernement ne peut manquer de nous remettre en possession de nos biens et des priviléges de notre rang.

Eh! que m'importent à moi le retour de ces princes, le changement de dynastie, enfin tous ces cosaques, et ces vieux chevaliers de Saint-Louis, qui lui paraissent si beaux, et que je trouve à faire peur! Je ne vois dans tout cela que de nouvelles démarches et de nouveaux ennuis comme nous en avons déjà tant éprouvé sous l'Empire. Il va falloir encore que j'aille solliciter avec maman, et peut-être me laissera-t-elle seule pendant une heure avec un inconnu, comme l'année dernière chez un maréchal d'Empire, où j'ai été si effrayée, qu'il s'est empressé d'ouvrir toutes les portes, afin que je n'attirasse pas les domestiques par mes cris!

Il faut te dire, ma chère Eulalie, que nous ne sommes que fleurs de lis chez nous, des pieds à la tête. J'en ai trois grandes branches sur mon

chapeau ; maman s'en met tous les jours un nouveau bouquet au côté : tous les mercredis et tous les samedis nous allons en acheter des bottes au marché, et mes jolis rosiers du Bengale ont été destitués pour faire place à la fleur bien aimée, dont nos croisées et notre cheminée sont chargées. Je crois, Dieu me pardonne, qu'avant peu maman nous en servira sur la table ; car elle veut en mettre partout.

C'est une terrible chose, ma bonne amie, que d'avoir des droits à faire valoir sous tous les gouvernemens possibles. On passe son temps dans les antichambres, sous le péristyle des Tuileries ; et puis, quand l'heure du dîner arrive, et qu'on revient chez soi avec un mal de tête et un bon appétit, on trouve pour vis-à-vis une table vide, une armoire où il n'y a presque rien, et il faut aller prendre à crédit chez les marchands, qui vous reçoivent mal. Alors on dîne de mauvais cœur ; puis, au lieu de se reposer de ses fatigues, il faut se remettre à l'ouvrage, et passer une partie de la nuit à broder, afin de pouvoir satisfaire le boucher et le boulanger, qui vous refuseraient tout net si l'on s'avisait de dormir tant que l'on a sommeil.

Voilà cependant notre existence de tous les jours depuis bien des mois, depuis bien des années. Maman ne s'en lasse pas; elle croit plus que jamais à l'avenir : et cependant j'ai remarqué que plus ses espérances augmentaient, plus nos ressources devenaient à rien, si bien que le jour où nous n'aurons plus du tout d'effets à mettre en gage ou à vendre pour dîner, sera nécessairement celui où maman se trouvera le plus près de la fortune et de la grandeur. Je vois avec terreur que nous approchons vite de ce jour-là.

Que nos petites promenades du dimanche étaient donc charmantes! Comme nous nous amusions lorsque quelqu'un nous prenait pour les deux sœurs! Et puis, tu t'en souviens? quand de jolis jeunes gens venaient à passer, nous nous choisissions nos amoureux. Quelquefois nous prenions le même; alors nous nous le disputions si gaîment que nous étions toutes confuses d'avoir parlé si haut, et cela nous faisait rire pendant la semaine entière. Nous leur donnions des noms, et nous nous demandions : —Que fait le tien maintenant? Où peut être le mien? As-tu rêvé de lui?—Les heures de travail passaient vite alors; maintenant ce n'est

plus cela. Maman, qui n'était pas trop sévère jadis sur les devoirs de religion, me conduit à la messe tous les matins ; et le dimanche, c'est à Saint-Roch que nous allons entendre le service de midi et les vêpres. Ensuite elle me mène danser des rondes royalistes aux Tuileries avec de grands imbécilles de gardes-du-corps qui crient à s'égosiller, entre chaque refrain : *à bas les buonapartistes!* Pendant que je m'ennuie à faire de l'esprit de parti, de mauvais sujets se cachent dans la foule et nous seringuent de l'encre et de l'eau-forte sur nos robes et sur nos châles. Je voudrais bien pouvoir me dispenser de cette corvée de tous les huit jours ; mais maman danse, il faut que je danse aussi ; elle crie *vive le Roi!* il faut encore que je crie comme elle, quoique tout cela me soit fort indifférent. Ce n'est pas tout encore : ne voilà-t-il pas que maman, par royalisme, se met à permettre à nos insipides cavaliers de m'embrasser ; et je suis obligée de subir tout cela, comme si c'était assez d'être bon royaliste pour me paraître aimable ?

Maman me rendrait un grand service en me permettant d'aller te rejoindre, car je ne vois

pas trop à quoi toutes ces folies aboutiront pour mon avenir. Au moins avec toi j'apprendrais un métier, et je ne serais pas exposée, comme je l'ai été hier, à me voir mettre à la porte d'un cousin qui arrive d'Angleterre, et près duquel ma mère a vainement essayé de pénétrer. Le mauvais succès ne la décourage pas, car au moment où je t'écris, elle vient de porter une lettre à la poste royale pour ce parent qui ne veut pas nous reconnaître.

Donne-moi souvent de tes nouvelles; et crois toujours à la tendre amitié de ta dévouée

MATHILDE.

LETTRE III.

LE MARQUIS DE L*** A LA COMTESSE DE VAUXBUIN.

Paris, juin 1814.

Non, madame, on n'a pas commis d'erreur en vous rapportant mes paroles : c'était bien à vous qu'elles s'adressaient; et j'avais lieu d'espérer que ma réponse, un peu dure peut-

être, mais du moins nécessaire, vous ferait sentir suffisamment l'inconvenance de votre démarche auprès de moi. Comment, vous qui savez si bien, m'a-t-on dit, les usages du monde, avez-vous pu vous aveugler au point de ne pas voir un refus formel de vous recevoir chez moi, dans cette invitation à m'écrire le motif de votre visite?

Vous invoquez les liens du sang, le souvenir de cet époux que vous avez si souvent pleuré en sortant des bras d'un amant; enfin vous me sollicitez au nom de votre enfant qui vint au monde si long-temps après la mort du comte de Vauxbuin! C'est par respect pour le sang dont je suis issu, par égard pour la mémoire de mon ami, que je mettrai tous mes efforts, madame, à vous fermer les chemins de la faveur; et je vous préviens même que si vous persistez à donner pour fille de M. de Vauxbuin ce fruit de je ne sais quelle orgie directoriale, j'aurai bientôt fait cesser un mensonge qu'il importe à la dignité de notre famille de détruire. Il me sera facile, en rapprochant les dates, de prouver qu'à son décès le comte n'a laissé après lui, pour porter son nom, qu'une

veuve dont les déréglemens étaient un objet de scandale, alors même que la liberté, ou plutôt le libertinage révolutionnaire, avait fait perdre aux Français l'habitude de se scandaliser du mépris qu'une femme peut faire de la vertu.

Je ne reconnaîtrai donc jamais dans mademoiselle Mathilde l'enfant de mon noble parent, de mon digne compagnon d'exil; et quant à vous, madame, vous n'êtes plus à mes yeux qu'une étrangère, indifférente, pour ne pas dire moins.

Il est cruel sans doute pour un galant homme de jeter de si cruelles vérités à une femme qui ne l'a point offensé personnellement; mais vous avez exigé une réponse, il est de mon devoir d'y mettre avant tout de la sincérité... Est-ce ma faute s'il ne m'est pas possible de la faire polie ? Je n'attaque pas; j'obéis.

Vous ne demandez rien, dites-vous, pour les pertes considérables que votre royalisme vous a fait éprouver! Permettez-moi de ne point me sentir d'admiration pour votre désintéressement. Si les malheurs dont vous faites tant de bruit avaient eu une si noble ori-

gine, je serais le premier à combattre la généreuse répugnance que vous montrez à solliciter la récompense de votre amour pour les Bourbons; car s'il est de notre devoir de tout sacrifier à nos princes, il est aussi du devoir des vrais amis du Roi de lui nommer tous ses fidèles, afin de ne pas laisser peser sur la Couronne un reproche d'ingratitude, qu'elle ne mérita jamais que faute de savoir où adresser ses bienfaits. Mais, de bonne foi, pourrais-je mettre sous les yeux de Sa Majesté l'état de services que voici :

— *La citoyenne Vauxbuin, ruinée par des fêtes somptueuses sous le Directoire, endettée sous le Consulat pour s'être mêlée d'une ignoble intrigue de fournitures pour l'armée, marché où la probité suspecte des soumissionnaires faillit envoyer le chef de l'entreprise à Cayenne...*

Voilà pour vos sacrifices faits à la monarchie durant la fin de la République. Voyons maintenant les persécutions que vous souffrîtes sous l'Empire :

— *La veuve de Vauxbuin est condamnée*

en 1804 à fermer un tripot qu'elle tenait rue de Paradis-Poissonnière.

En 1807, la police des jeux la retrouve établissant une soi-disant table d'hôte au boulevard des Capucines, et la contraint de porter ses cartes et son tapis vert au troisième étage d'une maison de la rue des Vieux-Augustins, où de nouvelles poursuites judiciaires viennent la priver encore une fois de son industrie illicite. Elle se voit forcée, par jugement, de laisser vendre ses effets mobiliers sur la place du Châtelet. C'est alors que la veuve de Vauxbuin se retire du monde jusqu'en 1813, pour se livrer sans doute à l'éducation de sa fille; car on ne la voit plus reparaître qu'à cette époque, dans l'antichambre d'un maréchal d'Empire, où l'excellente mère conduit cette enfant, qu'elle a jugée un peu trop tôt apte à entrer dans la carrière si honorablement parcourue par la veuve de Vauxbuin. Le manque d'intelligence ou de docilité de la petite oblige sa mère à renoncer pour le moment à ses nobles projets....

Voilà cependant, madame, ce que vous avez fait et souffert pour la cause de vos rois. Vous

conviendrez qu'il est des services plus importans que ceux-ci à récompenser; des malheurs au moins aussi touchans à plaindre et à réparer. Vous me permettrez donc d'appeler la sollicitude du Roi sur d'autres infortunes que les vôtres. Loin d'en réveiller le souvenir, je voudrais, eu égard au nom que vous portez, pouvoir les couvrir d'un voile assez épais pour qu'elles fussent impénétrables.

Cessez de m'écrire, je vous en prie; cessez de vous faire un droit de la mort de mon honorable cousin, qui n'a succombé, comme vous le savez bien, qu'à une cause toute naturelle.

Permettez-moi de vous dire aussi qu'il n'est ni beau, ni digne d'une femme qui se respecte, d'aller se mêler à cette populace qui vient tous les dimanches fatiguer le Roi de ses danses et de ses chants sous les fenêtres du château. Sa Majesté et les princes sont gens de trop bon goût pour ne pas trouver fort méprisables de pareilles saturnales.

Encore une fois, nous ne pouvons avoir rien de commun ensemble : votre ardent royalisme ne saurait effacer à mes yeux les déréglemens qu'on vous reproche. C'est Dieu seul qui peut

vous absoudre du passé. Puisse le nouveau zèle religieux qui vous tient depuis six semaines environ, être assez durable, et surtout assez sincère pour vous mériter le pardon de vos fautes.

Vous trouverez ci-joint un billet de banque de cinq cents francs; c'est tout ce je veux et puis faire pour vous. Ne me remerciez pas; et surtout ne comptez jamais sur moi.

THÉODORE, marquis DE L***

LETTRE IV.

MATHILDE A EULALIE MORAND.

Paris, juillet 1814.

EH BIEN non! maman ne s'était pas trompée: nous voilà tout-à-fait sur le chemin de la fortune. Elle a vu un peu loin dans l'avenir; mais, il faut bien l'avouer, elle a vu juste, puisque nous habitons maintenant un joli appartement dans la rue d'Antin, et que j'ai une femme de chambre! Elle avait bien raison, madame de Vauxbuin, quand elle regrettait si

amèrement le temps de sa prospérité. C'est quelque chose de bien joli que le bonheur : tu sais cela aussi, toi, mon Eulalie ; mais ce n'est pas le même genre de bonheur que nous possédons. Peut-être le tien est-il encore plus doux que le nôtre, je le souhaite; pour moi, je dois t'avouer que le mien me suffit. Je porte toujours des fleurs de lis, mais c'est sur un chapeau qui me va si bien ! Nous avons encore beaucoup de ces bouquets-là chez nous, mais dans de si beaux vases, qu'en vérité, je commence, comme ma mère, à raffoler de la fleur monarchique, d'autant plus qu'elle ne règne plus à l'exclusion des autres. Je voudrais pouvoir te faire admirer mes beaux camélias ; va ! c'est bien autre chose que nos rosiers du Bengale dans leurs vilains pots de terre. Cependant il ne faut pas que ma bonne fortune me rende ingrate envers mes plaisirs passés : nos rosiers avaient bien leur mérite aussi ; il fallait tant économiser sur nos déjeuners pour entretenir le petit jardin que nous cultivions sur notre fenêtre !

Je crois que les sentimens religieux que maman prend soin de m'inspirer depuis quelques

mois, pénètrent de plus en plus dans mon cœur. Je ne me sens plus envie de bouder quand l'heure de nous rendre à la messe est arrivée; il est vrai que pour cela nous nous mettons en grande toilette, et puis c'est à la chapelle du Roi que nous allons entendre le service divin. A la messe du Roi, entends-tu? Là nous voyons les princes et tous les gentilshommes de service. Ensuite, quand le Roi rentre dans ses appartemens, nous nous rangeons sur la terrasse pour le voir passer. Maman fait toujours en sorte que nous soyons le plus possible en évidence, de façon que Sa Majesté ne peut manquer de m'apercevoir; et comme le Roi a fini par me remarquer, maintenant il ne passe plus devant moi sans m'adresser un sourire : ma foi, je n'y tiens plus! alors l'enthousiasme me gagne, et je me mets à crier : *vive le Roi!* de toutes mes forces. Dimanche dernier, comme je criais plus haut que tous les autres, Sa Majesté s'est arrêtée devant moi; j'étais pourpre de confusion et de plaisir. — Ma belle, m'a dit le Roi, avec une voix flûtée qui m'allait au cœur, prenez garde! l'enthousiasme royaliste est dangereux dans votre maison. Votre aïeul

en est mort à la bataille de Fontenoi, et je n'oublierai jamais qu'il a tué le comte de Vauxbuin sur la terre d'exil. — Cette délicate manière de parler des services de mes parens m'a remplie d'admiration. Je me suis prise comme une folle à m'écrier encore plus fort, je crois : *Vive le Roi!* Sa Majesté, qui s'éloignait, est revenue encore une fois auprès de moi; elle m'a donné sa main en disant, avec son gracieux sourire : —En vérité, ils sont incorrigibles dans cette famille-là! — Je te laisse à penser si je me suis précipitée avec respect sur cette main royale. Maman, ainsi que toutes les dames qui se trouvaient auprès de moi, pleuraient d'attendrissement, et tout bas j'ai entendu plus d'une voix murmurer : — Est-elle heureuse! — Oh! c'est vrai que je l'étais au-delà de toute expression.

A peine étions-nous de retour à la maison que M. Dufour est venu. Tu ne sais pas ce que c'est que M. Dufour? Eh bien! je n'en sais guère plus que toi. Seulement, je te dirai que c'est un vieux monsieur poudré, d'une politesse fatigante, qui salue tout, jusqu'aux fauteuils vides; et cela, parce qu'il a la vue un

peu basse, et qu'il craint d'oublier quelqu'un. C'est ce M. Dufour qui nous a fait venir dans l'hôtel de la rue d'Antin; c'est lui qui fait à maman les avances de la pension que le gouvernement ne peut pas manquer de nous accorder; enfin, je le crois attaché au service d'un duc et pair de France, car il jette toujours ce titre-là dans ses conversations avec maman. Il est arrivé chez nous dimanche dernier, comme nous revenions de la messe du château, et je lui ai entendu dire tout bas : —Cela va fort bien ! Monseigneur vient de parler au Roi, qui n'est pas encore tout-à-fait décidé; mais il y a tout lieu de croire que Sa Majesté a été fort émue de la scène d'aujourd'hui. Il n'y a plus que quelques coups à porter pour vaincre le scrupule du Roi sur l'âge de la jeune personne. A demain : à Versailles.— Après ces mots qui paraissaient combler de joie ma mère, M. Dufour est parti. Je n'ai pas osé interroger madame de Vauxbuin; mais j'ai bien vu à son redoublement de gaîté, à ses marques de tendresse auxquelles elle ne m'avait pas accoutumée autrefois, qu'il s'agissait pour moi de quelque grand établissement, dont on

ne voulait pas me parler à l'avance, de peur de me donner de fausses espérances, ou bien que je ne fisse manquer par une indiscrétion les projets de ceux qui veulent bien s'intéresser à mon bonheur. Conçois-tu cela, ma chère Eulalie? Voilà que le Roi lui-même se mêle de mon mariage! Je suis toute prête à aimer le mari qu'il me donnera. Sa Majesté a été trop aimable avec moi pour me choisir un époux qui pût ne pas me plaire.

On s'attendait à un voyage du Roi à Versailles pour le lendemain. Il y a eu contre-ordre: nous avons su cela quand nous étions depuis deux heures à nous promener dans le parc. C'est encore M. Dufour qui est venu de Paris, pour nous prévenir que nous attendions en vain Sa Majesté. Elle a formellement déclaré qu'elle n'irait jamais à Versailles; l'aspect du château lui rappellerait trop vivement des malheurs qu'elle veut s'efforcer d'oublier, afin d'avoir pour son peuple tout l'amour qu'il mérite.

Je me faisais une fête de voir un voyage de cour; au lieu de tout le bruit que j'attendais, nous nous sommes promenés, maman, M. Du-

four et moi, dans de superbes solitudes; encore si tu avais été là pour courir avec moi dans ces grandes allées, sur ces larges tapis de verdure! Oh! mais j'oublie que tu es maintenant dans une position à ne plus pouvoir joûter avec moi à la course.... Mon Dieu, que je rirais donc, madame Morand, si je vous voyais, comme vous êtes, à la veille de donner le jour à un joli petit garçon!... car ce doit être un garçon. D'abord, nous aimons toujours mieux un fils qu'une fille. C'est sans doute pour cela que maman m'aimait si peu autrefois.... elle avait peut-être désiré un fils! Oh! mais à présent elle me fait oublier sa sévérité quelquefois injuste et ses brusqueries, par des attentions et des soins qui deviennent plus tendres de jour en jour. Je retourne à mon Versailles. Comme je n'avais personne pour courir avec moi, il m'a bien fallu supporter le long plaisir de la promenade avec madame de Vauxbuin et notre protecteur. Au surplus, la conversation a fini par devenir fort intéressante. On m'a dit les merveilles de Versailles sous Louis XIV et son successeur. Maman m'a parlé de madame de La Vallière, de madame de Montespan, et M. Dufour m'a appris ce que c'était que ce Parc-aux-

Cerfs, et madame de Pompadour, et madame Dubarry; toutes choses dont j'avais entendu parler si mal! Il paraît que c'était une charge très-honorée et très-recherchée surtout, que celle de favorite de nos anciens rois; il n'a été question que de cela jusqu'à notre retour à Paris.

Enfin hier, jeudi, nous sommes allées à Saint-Germain, et cette fois le Roi ne nous a pas manqué de parole : il est venu. Oh! ma chère, tu ne peux pas te figurer l'enthousiasme du peuple : on a dételé les chevaux pour traîner la voiture, à bras d'hommes, jusqu'au château. Ensuite Sa Majesté est descendue faire un tour de parc. Je me suis trouvée là, comme tu le penses bien, toujours au premier rang, grâce aux soins de M. Dufour et à la hardiesse de ma mère qui s'est poussée au milieu de la foule. Mais hier le Roi ne m'a pas souri, il n'a pas eu l'air de me reconnaître. Il faut que notre cousin, le marquis de L***, nous ait desservies auprès de Sa Majesté; car j'ai cru voir dans son regard quelque chose de sévère, quand ses yeux ont rencontré ceux de madame de Vauxbuin, qui ne le perdait pas de vue. — Ce n'est qu'un nuage, nous a dit M. Du-

four; il y a des obstacles : madame de S*** fait jouer tous les ressorts de l'intrigue afin de l'emporter sur nous. Elle en sera pour la honte. — Je t'avoue que voilà la première fois que j'entends parler de cette dame; j'ignore ce que nous pouvons avoir de commun ensemble, à moins qu'elle ne veuille pour elle-même du mari que le Roi me destine.

Maman est revenue à Paris de fort mauvaise humeur, malgré les assurances de succès que M. Dufour lui avait données. Le soir, nous avons reçu une lettre de ce fidèle ami : elle renfermait dix billets de mille francs chacun. Quant à ce que M. Dufour lui mandait, maman n'a jamais voulu me le dire; mais elle s'est détournée pour pleurer; et comme je la pressais de me confier son chagrin, elle m'a répondu, en me pressant dans ses bras : — Chère enfant, nous sommes victimes de l'intrigue! Le sort qu'on me propose pour toi est beau encore; mais ce n'est pas celui que j'attendais. Quand on a rêvé un trône pour sa fille, on ne peut pas, sans pleurer, renoncer à ses espérances. — Un trône! je n'y comprends plus rien, Eulalie. Est-ce qu'ils pensaient que j'al-

lais épouser le Roi? Maman est bien capable d'avoir de pareilles idées.

Dans ma prochaine lettre, je te dirai sans doute à quel étage je suis tombée en me laissant choir du trône....

MATHILDE.

LETTRE V.

DUFOUR A MADAME LA COMTESSE DE VAUXBUIN.

Ce jeudi soir.

Notre rivale l'emporte. Le Roi s'est prononcé. Il a été jusqu'à dire qu'il verrait avec plaisir la comtesse de Vauxbuin et sa fille fréquenter plus souvent leur paroisse : c'est un ordre indirect de ne plus vous présenter à la chapelle du château. Monseigneur est désolé de s'être mêlé de cette affaire ; il craint du refroidissement de la part de Sa Majesté, d'autant plus que jamais le Roi ne lui a fait tant d'amitiés que depuis deux heures.

C'est un grand deuil pour vous, madame, que cette disgrâce complète, au moment de la plus grande faveur. Cependant Monseigneur se console de votre malheur en pensant qu'il lui sera possible d'offrir pour son propre compte à mademoiselle Mathilde le sort qu'elle pouvait espérer auprès de Sa Majesté.

Les principes de Monseigneur s'opposent cependant à ce qu'il prenne chez lui une jeune personne qui ne paraîtrait pas y être venue de son plein gré. Il faut donc, pour que Monseigneur assure un heureux avenir à sa protégée, qu'elle consente d'abord à se marier. Que votre tendresse maternelle ne s'effraye pas; l'alliance que Monseigneur destine à mademoiselle Mathilde sera convenable sous le rapport du rang. Quant à la dot, Monseigneur se charge de tout ce qui pourra être relatif au mari.

Les dix mille francs que vous trouverez renfermés dans ma lettre ne sont pas les arrhes d'un marché; ils ne sont là qu'afin de vous épargner l'embarras des termes d'un refus. Dans le cas où vous ne croiriez pas devoir

accepter la proposition de Monseigneur, il vous suffirait de renvoyer ces billets à mon adresse.

Je suis, madame, avec respect, votre très-humble et très-soumis serviteur,

DUFOUR.

LETTRE VI.

LA COMTESSE DE VAUXBUIN AU DUC DE G***.

MONSEIGNEUR,

Au moment où la lettre de Dufour est venue m'apprendre la résolution de Sa Majesté à notre égard, je faisais d'amères réflexions sur le sort qu'un moment d'erreur m'avait fait envier pour la fille du comte de Vauxbuin. Mes scrupules religieux allaient au-devant des refus du Roi; ma conscience de mère me reprochait vivement déjà de livrer à un amant, même couronné, un enfant que j'avais élevé dans la pratique de toutes les vertus. Vous devez penser combien, au lieu de m'affliger, le mauvais

succès de nos démarches me rendait heureuse, puisqu'il faisait taire mes tardifs remords. Je me disais : — Mathilde restera pure, et Dieu me pardonnera mon aveugle ambition. — Enfin, Monseigneur, j'allais prendre la plume pour vous remercier de votre haute protection, quand, à la seconde lecture du billet de votre homme d'affaires, je me suis sentie pénétrée de reconnaissance pour la délicatesse de votre proposition. Le moyen que votre cœur noble et généreux vous inspire pour répandre sur nous vos bienfaits, imposerait silence à mes scrupules, s'il pouvait m'en rester encore. Oui, Monseigneur, vous l'avez dit, que Mathilde se marie, et qu'ensuite elle essaie de s'acquitter envers vous de la dette de cœur que nous contractons aujourd'hui.

Je ne veux rien pour moi, monsieur le Duc; que toutes vos bontés soient pour ma fille. Accordez-moi seulement la faveur de vivre auprès de mon enfant, afin que je jouisse de son bonheur ; et une mère qui ne forme de vœux, qui n'adresse à Dieu de prières que pour sa fille chérie, vous bénira comme le représentant de la Providence sur la terre.

Croyez, Monseigneur, au profond respect et à l'obéissance de votre très-humble servante,

CLARENCE, comtesse de VAUXBUIN.

LETTRE VII.

DUFOUR A MADAME LA COMTESSE DE VAUXBUIN.

MADAME LA COMTESSE,

Monseigneur me charge de vous renvoyer votre lettre. Il vous prie de correspondre à l'avenir directement avec moi, attendu que ces sortes de transactions ne peuvent se traiter que par des tiers. Veuillez préparer mademoiselle Mathilde au mariage projeté; on aura l'honneur de lui faire connaître son futur époux en temps opportun.

J'ai l'honneur, madame la comtesse, de vous réitérer l'assurance de mon profond respect.

DUFOUR.

LETTRE VIII.

DUFOUR A M. LE BARON AMÉDÉE DE VERNEUIL, MOUSQUETAIRE.

Paris, août 1814.

Vous m'aviez promis, monsieur le baron, de me rembourser les sommes énormes que je vous ai avancées depuis trois ans, aussitôt après votre mariage : et voilà, de compte fait, cinq partis fort avantageux que vous manquez par votre faute. Je n'aurais pas le droit sans doute de censurer votre conduite, toute mauvaise qu'elle soit, si je n'étais votre créancier; mais à ce titre, il m'est bien permis de me plaindre, quand je vous vois tous les jours vous enfoncer de plus en plus dans les débauches qui minent votre santé, sans arrondir ma bourse. Cependant vous vous rappelez de quel embarras pressant je vous tirai l'année dernière. On allait remonter à la source d'un billet dont la signature n'était pas fort orthodoxe : c'était une affaire de Cour d'assises, cela, mon cher monsieur le baron; il dépen-

dait de moi de vous laisser aller où le sort vous menait naturellement. Je sais bien qu'il y avait là-dessous folie de jeunesse plutôt que calcul de friponnerie : aussi je fus touché de votre position ; et, bien que vous me dussiez déjà, ou peut-être, car il ne faut pas se faire plus généreux qu'on n'est, parce que vous me deviez déjà considérablement, je m'empressai de vous mettre à même de retirer du commerce un billet qui pouvait vous compromettre. Faire de la morale, c'est chose permise à ceux qui prêtent leur argent presque sans garantie. Je n'ai que votre parole, et vous ne m'avez pas accoutumé à la considérer comme une chose de grande valeur. Il faut en finir, mon cher monsieur : vous me devez ; j'ai besoin d'argent ; mais comme je suis le plus intéressé dans cette affaire, je ne vous laisserai pas la peine de chercher le moyen de vous acquitter envers moi ; ce moyen, je l'ai trouvé.

Vous avez d'autres créanciers qui vous importunent, on vous en débarrassera ; vous n'êtes pas fort bien vu à Paris, on ne demande qu'à vous fournir les moyens de voyager partout où il vous plaira d'aller. L'argent ne vous

manquera pas, si vous savez vous contenter d'une pension de quinze cents francs par mois; un semestre tout entier vous sera compté au moment de votre départ: on ne vous demande rien pour cela, qu'une simple signature sur un contrat de mariage, et un *oui* devant l'officier de l'état civil. En un mot, il s'agit de vous marier: mais l'engagement ne liera pas même votre cœur, puisque la femme qu'on vous destine ne sera pour vous qu'un moyen de fortune, et pas autre chose; *autre chose*, entendez-vous bien? Votre titre d'époux ne lui servira qu'à faire reconnaître les enfans qui lui viendront. Il ne s'agit pas, monsieur le baron, de faire le scrupuleux. Nous nous connaissons de trop longue date pour nous tenir ensemble sur la réserve. Acceptez dix-huit mille francs de pension, les facilités pour voyager et faire figure, tous les embarras qui pleuvent sur vous à Paris réduits à néant: en voilà plus qu'il n'en faut, je crois, pour vous convaincre que je suis encore plus votre ami que votre créancier.

S'il vous convenait de vous fixer à l'étranger, on s'empresserait de vous faire passer les sommes nécessaires à l'établissement qu'il vous

plairait d'entreprendre. Vous ne seriez tenu qu'à faire tous les ans un voyage à Paris, afin de sauver les apparences dans le cas où madame la baronne deviendrait enceinte. Votre conduite ne sera soumise à aucun contrôle, et je vous promets une protection toute puissante dans les mauvaises affaires que votre tête assez mal organisée pourrait vous susciter. Réponse sur-le-champ.

Votre très-humble serviteur,

DUFOUR.

LETTRE IX.

MATHILDE A EULALIE MORAND.

Septembre 1814.

Heureuse mère! que je te félicite d'abord sur la naissance de ton cher petit enfant; ensuite je te parlerai de moi. Oh! que tu dois donc goûter de plaisir à voir sur ton lit, là, bien à côté de toi, ce pauvre ange à qui tu as donné le jour!...

N'est-ce pas qu'il est joli comme un amour? n'est-ce pas qu'il te ressemble bien? Je me transporte en imagination au milieu de votre ménage. Je vois d'abord ton fils, tu me permettras bien de l'embrasser avant toi; il me fait une petite moue avec ses jolies lèvres rose qui avancent un peu comme les tiennes; n'importe, il faut que je le baise de tout mon cœur. Ensuite c'est toi que j'embrasse, toi, pauvre malade; un peu pâle, n'est-ce pas? mais avec des larmes de joie dans les yeux, car tu regardes ton enfant! A vous ensuite, monsieur Morand. Allons! gardez votre tablier de forgeron, et ne prenez pas l'air embarrassé, parce que votre visage est un peu noir, et que vous n'avez pas eu le temps de mettre votre habit pour recevoir l'amie de votre femme! Là, bien! un gros baiser lyonnais sur les deux joues, et puis acceptez mes vœux pour la continuation de votre bonheur. A présent que j'ai dit tout ce que mon cœur m'inspirait d'amitié pour vous trois, je m'assieds au bord du lit de l'accouchée; je prends ta main, ma chère Eulalie, et je réponds à toutes les questions que ton regard m'adresse.

Non, je ne serai pas reine de France! mais on va me faire baronne de je ne sais quoi. Le fait est que je suis encore à connaître mon futur; et cependant c'est dans quinze jours que je l'épouse. Tu conçois mon étrange perplexité! Je ne sais quelle tournure et quel visage lui donner : mon imagination en enfante pour lui de grotesques et de ridicules, fatiguée que je suis d'avoir passé en revue tous les genres de beauté. Je ne sais que deux choses sur son compte : c'est qu'il a vingt-six ans et qu'il est mousquetaire. Avec cet âge et cet uniforme-là, on ne peut pas être à faire peur.

Tout le temps que ne me prend pas le soin de mon trousseau, je sors de l'hôtel, et je vais me promener aux Tuileries, afin de bien examiner tous les mousquetaires de service; et chaque fois que je vois une figure qui me plaît, je suis toujours prête à arrêter celui qui la porte, pour lui demander : — N'est-ce pas vous, monsieur, qui allez m'épouser? — Cela te paraît de la folie peut-être! Mets-toi à ma place, et tu verras combien il est cruel de se dire à la garde montante : — Mon mari est là, et je ne puis le reconnaître parmi tous ces visages

qui défilent devant moi !—Maman est là-dessus d'une discrétion presque invraisemblable; on dirait vraiment qu'elle ne le connaît pas plus que moi : mais voilà qui serait par trop fort. Du reste, il y a de l'impatience et non pas du dégoût pour ce mariage, dans ma situation. J'ai passé au moins dix fois l'inspection de toutes les figures de mousquetaire, et pas une seule ne m'a déplu assez pour que je me sois surprise à me dire : — Celui-ci ne me conviendrait pas du tout.

Tu penses peut-être que mon futur n'est pas à Paris : détrompe-toi. Je suis sûr qu'il me connaît bien, lui. Tous les jours d'opéra, nous avons une loge, où M. Dufour vient nous rendre visite dans les entr'actes, et je l'entends dire à l'oreille de maman : — Il la trouve charmante..... elle lui paraît plus belle que jamais; — ou bien : — Vous ne sauriez concevoir avec quelle impatience il attend le jour du mariage.... jamais il n'a aimé ainsi.... Votre fille, madame, sera la plus heureuse femme de France. — Et moi j'écoute tout cela, et je cherche encore des yeux mon mari dans la foule; mais je ne le devine pas : il y a là tant

de monde! et à l'exception d'un gentilhomme de la chambre qu'on a nommé devant moi le duc de G***, et que je retrouve dans la loge du Roi, personne ne paraît faire attention à ta pauvre amie.... Pour Dieu, dites-moi donc où est mon mari!

Sauf la légère contrariété de ne pas connaître encore celui que je dois épouser dans quelques jours, jamais future mariée ne fut si bien partagée que moi. Ce sont tous les jours de nouvelles parures, de magnifiques présens, et des plaisirs, ah! mais des plaisirs à demander quelquefois du chagrin, afin de varier un peu son existence. Une voiture très-élégante est à nos ordres tous les matins; maman ne s'en fait pas faute pour courir dans les magasins, d'où elle rapporte toujours une foule d'emplettes, bien que nous ne sachions plus que faire de tout ce que nous possédons déjà en fait de chiffons de femme. Je crois vraiment pouvoir dire cette fois sans vanité que j'épouse le Pérou. Mon mari est très-riche, c'est bien; mais ce que je lui demande avant tout, c'est d'être aussi aimable et aussi bon que

le tien, car toute mon ambition serait de me voir heureuse comme toi.

Je te ferai part du jour de mon mariage. Au revoir et de tout cœur.

MATHILDE.

LETTRE X.

AMÉDÉE DE VERNEUIL A VICTOR AUBREY.

Saint-Germain-en-Laye, octobre 1814.

Je t'écris au débotté des noces. Quand je dis au débotté, je mens; car nous remontons en voiture, ma femme, moi et Dufour, attendu que le vieux coquin veille à ce que je ne prenne aucune privauté avec madame la baronne de Verneuil! C'est un homme précieux, que ce Dufour, pour garder les femmes contre l'amour de leurs maris! Figure-toi que ce matin je ne connaissais pas encore ma moitié. L'homme d'affaires du vieux duc avait tout arrangé à la paroisse et à la mairie de Saint-Germain. J'étais des-

cendu à l'hôtel du prince de Galles dès hier soir; et ce matin, je fumais tranquillement mon cigare à ma fenêtre.... quand je vois arriver une espèce de comtesse, que que je prends d'abord pour la future, attendu que j'avais oublié de m'informer de l'âge de ma femme. Elle demande monsieur Amédée de Verneuil; j'entends le garçon de l'hôtel crier : *N° 3, la porte en face de l'escalier!* En galant chevalier, je jette le cigare au feu, je passe un peu d'eau dans ma bouche, et je vais donner la main à l'intéressante voyageuse qui me salue en belle-mère, tu sais, avec une révérence et la grimace. Nous restons un quart d'heure à nous regarder le blanc des yeux; enfin elle me dit : — C'est pour aujourd'hui, monsieur le baron. — Va pour aujourd'hui, madame la comtesse! — Vous connaissez toutes les conditions de M. le duc? — Je sais qu'il me faut l'année entière de pension dès aujourd'hui, ou il n'y a rien de fait entre nous. — Ah! monsieur, comme vous marchandez cette enfant! — Vous la vendez bien, vous, madame! — Cette réponse plaque un pied de rouge sur les joues

de mon honorable belle-mère. Elle se met à la croisée. Je siffle l'air : *Oui, c'en est fait, je me marie*, en achevant de m'habiller. Enfin la comtesse quitte son attitude silencieuse; elle revient près de moi, et me prenant la main, elle me dit d'un ton suppliant : — Vous savez que ma fille ignore encore en ce moment que ce n'est pas son époux... — Qui sera son mari, ajoutai-je avec vivacité. — Ne l'instruisez de rien avant.... — Avant l'autre, dis-je. Ah! je sais trop ce que je dois à Monseigneur pour lui faire le tort d'être amoureux de ma femme. — Monsieur le baron, ménagez-moi... D'ailleurs, continua-t-elle avec une espèce de fierté, si vous étiez nécessaire à nos projets, nous ne sommes pas aussi sans vous rendre un grand service. — Pas de récriminations, madame. Notre position respective n'est pas fort noble, comme vous le savez; expliquons-nous en gens qui ne valent pas mieux l'un que l'autre, c'est-à-dire, franchement et gaîment; car si nous en sommes déjà à gémir sur les fautes que nous nous promettons de commettre, autant ne pas se mêler de faire des infamies. — Cette réplique

morale l'a mise tout-à-fait à son aise avec moi; et vraiment je t'avoue que madame de Vaux-buin est une femme fort aimable; elle ne manque pas d'esprit, et sa beauté n'est point déjà si effacée qu'on ne puisse s'avouer pour son amant. Un moment j'ai eu la pensée d'enlever la mère; mais je me suis dit : —Le monde crierait....— Et cependant comme le monde suit injuste! Je pourrais bien être de fait le beau-père de ma femme puisque je ne suis que de droit le mari de ma belle-fille. J'ai réglé avec la comtesse toutes les conditions du mariage, et puis à onze heures nous nous sommes rendus chez le notaire. Ma femme était arrivée avant moi; j'ai su que c'était elle, parce qu'elle signait au contrat. Ah! mon ami! quel ange que cette Mathilde! Vrai, c'est bien heureux pour elle qu'elle ne m'appartienne que pour la forme; il y aurait conscience à faire le malheur d'une aussi jolie créature. On s'est embrassé après le contrat. La petite y a été de si bon cœur que le vieux Dufour en a grogné dans son coin, et m'a lancé un coup d'œil comme pour me dire : — Ce n'était pas dans nos conventions!

—Le diable m'emporte, je crois que Mathilde est amoureuse de moi; elle m'a regardé toute la journée avec des yeux! à me donner envie de rendre les dix-huit mille francs de pension et de garder pour moi madame la baronne. Eh bien oui, j'aurais la maladresse de manquer ma fortune! et puis demain, après demain, et tous les jours suivans, je rongerais mon frein dans le ménage, ou bien je planterais là cette pauvre enfant, sans profit pour moi et avec du chagrin pour elle. D'ailleurs, vois-tu, en fait de jolies femmes, nous sommes à Paris comme les officiers d'Alexandre et de Frédéric-Guillaume, nous en avons tout autant et plus qu'il n'en faut pour satisfaire la curiosité d'un beau garçon.

Après les cérémonies de la mairie et de l'église, nous sommes rentrés à l'hôtel du prince de Galles. Mathilde était toute surprise de ce mariage sans noce et sans bal. On a fait entendre à ma femme que cela devait être ainsi aujourd'hui, et que le lendemain serait plus joli pour elle que le jour même. Elle s'est résignée, la chère petite, et nous avons causé gaîment jusqu'à la chute du jour. Croirais-tu

qu'elle me connaissait avant notre mariage? Oui, elle m'a avoué avec une ingénuité charmante, qu'elle allait tous les jours aux Tuileries voir passer les mousquetaires de service, et que j'étais l'un des dix ou douze qu'elle se donnait en secret pour mari. Oh! Dufour a eu bien raison d'être de bonne garde, car peu s'en est fallu que je ne manquasse à mes engagemens d'époux!

Voici la nuit venue; je vais conduire madame la baronne à Andresy, à deux lieues d'ici, où le duc nous a fait préparer un petit souper, après lequel mon année de pension me sera comptée. Ensuite je pars pour l'Italie; en voilà pour un an à revoir ma femme. Oh! mais que le duc ne tienne pas trop à son argent surtout, car je me promets de le faire danser d'une rude façon. S'il fait le mari à ma place, il faudra qu'il me mette au moins à même de faire le sultan à l'étranger. Quand je serai installé quelque part, si je peux y rester, j'invite par la présente tous mes amis à venir m'aider à ruiner monseigneur.

J'ai le plaisir de t'annoncer que ma belle-

mère sera mise à la porte, et consignée à l'hôtel du vieux duc, aussitôt après notre arrivée à Andresy. Elle ne se doute de rien, la respectable matrone! Voilà même qu'elle rit et fait la princesse, comme si elle avait l'honneur d'être elle-même la maîtresse d'un pair de France.

Ne t'étonne pas si les lignes précédentes sont tremblées. Au moment où j'achevais ma lettre, Mathilde est venue à petits pas s'accouder sur mon fauteuil pour lire ce que je t'écrivais. Heureusement je l'ai vue à temps; elle ne sait rien, car elle n'a fait que rougir en se retirant. — De la curiosité, madame la baronne! lui ai-je dit.— Et elle, de sa voix douce et tremblante, m'a répondu : — Pardon, monsieur le baron; je croyais qu'il n'y avait plus de secrets entre mari et femme. — Mari et femme, mon cher Victor! Il faut que je la quitte au plus vite. Dans deux jours elle m'aimerait à l'adoration, et je ne serais plus le pensionné de monseigneur le gentilhomme de la chambre.

Adieu encore une fois. Écrivez-moi toutes vos folies, je vous dirai les miennes. Me voilà

débarrassé de mes créanciers. Je suis libre, je suis riche. Vive le mariage qui n'engage à rien!

AMÉDÉE DE VERNEUIL.

LA NUIT DES NOCES.

Comment, madame! vous êtes sa mère, et vous avez fait cela?

ANAIS SÉGALAS.

Où donc est-il l'époux que ma jeunesse
Avait rêvé jeune, beau, caressant?

BÉRANGER. *Le Philtre.*

Monsieur le duc, ceci est infâme! ceci est indigne!

VICTOR HUGO. *Lucrèce Borgia.*

CHAPITRE XIII.

LA NUIT DES NOCES.

Au confluent de la Seine et de l'Oise, à deux lieues environ de Saint-Germain en Laye, le village d'Andresy étale son paysage enchanteur. Presqu'à l'entrée, sur le bord de l'eau, une jolie maison, de construction élégante, montre au soleil ses murs vernis, et son toit d'ardoises resplendissantes comme des

écailles. Un parc planté à l'anglaise entoure cette habitation et la protége sous l'épais abri de ses marronniers et de ses ormes. C'est là que, le soir de son mariage, la fille de Thadéus, devenue baronne de Verneuil, fut conduite.

Elle avait dit à sa mère : — Où allons-nous donc? — Et madame de Vauxbuin, en souriant avec bonhomie, lui avait répondu : — Nous allons, ma chère, dans une des propriétés de ton mari. C'est la plus rapprochée de Paris : comme la campagne est encore bien belle, et que les préparatifs de ta réception à l'hôtel de Verneuil ne sont pas tout-à-fait terminés, nous avons pensé qu'il ne te répugnerait point de passer une semaine ou deux à Andresy. Est-ce que nous nous serions trompés?

Mathilde n'avait que bien rarement entendu sa mère lui parler de cette façon. Ce tutoiement, cette douce sollicitude, l'émurent jusqu'au fond de l'âme. Elle se jeta au cou de madame de Vauxbuin. — Ma bonne mère, lui dit-elle en pleurant de tendresse, que de bonheur je vais avoir, et comme je serai fière de vous l'attribuer!... car, sans vous, maman.... — Ne

parlons pas de cela, interrompit vivement la comtesse. N'es-tu pas ma fille, mon unique enfant? Va! si ton bonheur est mon ouvrage, ma plus douce récompense sera de te voir en jouir.... Mais nous faisons attendre ces messieurs, ajouta la comtesse, en rougissant malgré elle, à la vue de Dufour et du baron qui se mordaient les lèvres pour ne pas rire ; allons, Mathilde, en voiture.

M. Dufour allait offrir sa main. Le mousquetaire ne lui en laissa pas le temps.... il saisit avec empressement les jolis doigts de sa femme, et ne put s'empêcher de les baiser. Que devint-il lorsqu'il sentit la douce étreinte de Mathilde répondre à la sienne? Quelque chose qui ressemblait au remords tomba sur son cœur au milieu des désirs qui le dévoraient.... Enflammé d'amour, il allait se trahir, il allait dévoiler à l'innocente victime l'horrible complot tramé contre elle.... mais l'impassible Dufour avait vu son trouble à la lueur des lanternes de la voiture; il se pencha à son oreille et lui dit : — Elie Tobias a prise de corps demain contre vous....

Ces quelques mots suffirent pour rappeler

Verneuil à lui-même. Il frissonna, laissa l'homme d'affaires placer les deux dames comme il l'entendait; puis il prit le coin vide à côté de Dufour et vis-à-vis madame de Vauxbuin, qui eurent soin, en croisant leurs jambes, de lui couper toute communication avec Mathilde. Les deux honnêtes personnages savaient que l'on peut se dire mille choses avec les pieds.

La voiture roula vers Andresy. Il était neuf heures du soir.

Le bruit que faisaient les roues en broyant le pavé fournit aux quatre voyageurs un prétexte convenable de garder le silence. Chacun d'eux avait en effet besoin de se recueillir, et de récapituler les événemens de la journée. Nous savons à peu près ce que pouvaient penser les trois conspirateurs. Ne nous occupons que de Mathilde.

Sa situation était un rêve qu'elle avait peur à chaque instant de voir finir. Quitter une vie de misère et de privations pour une vie d'abondance et de richesse; passer des mains d'une mère fantasque, acariâtre, injuste et dure bien souvent, à celles d'un mari plein de grâce et de jeunesse,

qui l'aimait à coup sûr, et semblait se proposer pour tâche unique de la rendre la plus heureuse des femmes; se voir baronne et grande dame, elle qui plus d'une fois s'était surprise à douter que sa mère fût vraiment comtesse, tant les titres lui semblaient incompatibles avec la pauvreté : que de riantes idées jetées à la fois à son imagination enfantine! — Je vais dans un château, se disait-elle; dans un château à moi, puisqu'il est à mon mari. Demain, les villageois m'apporteront des bouquets en criant : *vive madame la Baronne!* Demain, et tous les jours que je voudrai, je pourrai courir dans mon parc et jouer avec Amédée. J'irai voir mes bons paysans, j'enrichirai les pauvres, je soulagerai ceux qui souffrent, je soignerai les malades. Oh! comme je vais être heureuse! comme je vais faire du bien à tout le monde, pour être aimée et bénie, pour que le dimanche à l'église on prie Dieu pour moi! Mon mari approuvera tout ce que je ferai; il a l'air si bon, si doux! un peu léger, un peu frivole; mais ce sont des défauts de jeunesse dont il se corrigera avec moi... Je l'aimerai

tant! il faudra bien qu'il fasse quelques sacrifices pour sa femme!

Et l'âme baignée dans ces délicieuses illusions, la pauvre enfant cherchait dans l'ombre le visage de son époux; elle était heureuse quand une clarté rapide d'auberge ou de chaumière sur la route, le lui montrait pensif et réfléchi. —Lui aussi, disait-elle, pense à tout cela! Lui aussi bâtit dans son cœur l'édifice de notre félicité future! Il pense que le voilà marié, qu'il sera père un jour... et c'est grave, c'est sérieux, cela....

A cette dernière et sublime pensée de maternité, elle sentit son cœur palpiter, et les larmes lui vinrent aux yeux : — Ma bonne Eulalie, dit-elle, je serais mère aussi, comme toi... Mon Dieu! mon Dieu! que de bonheur!

Ensuite elle fit un retour involontaire sur elle-même. Ses idées avaient perdu de leur enjouement. — Comme tout cela s'est fait vite! pensa-t-elle... Pourquoi donc tant de hâte? Est-ce que ce voyage de mon mari ne pouvait pas se remettre? On ne lui a pas laissé le temps de me faire la cour.... de me connaître.... Si

j'allais ne plus lui plaire bientôt!... S'il allait me trouver moins aimable qu'il n'espérait!.... On s'est tant pressé de nous marier.

Et comme elle épluchait avec inquiétude tout ce qui s'était passé dans la journée, elle se souvint qu'à l'église, au moment de la célébration, un homme âgé s'était offert à ses regards tout à coup; qu'il avait attaché sur elle ses yeux avec une expression singulière de bienveillance et de malice; que, bien qu'il n'eût parlé à personne, sa présence n'avait point paru indifférente; au contraire, car Amédée ainsi que M. Dufour s'étaient inclinés avec respect sur son passage.... Elle se souvint encore qu'à plusieurs reprises elle avait demandé à sa mère qui était ce monsieur, et que chaque fois madame de Vauxbuin avait affecté de détourner la conversation sans lui répondre directement. Au reste, elle ne l'avait plus revu. Le soupçon lui vint que cet homme était peut-être le père de son mari, et que le mariage n'ayant pas eu son assentiment complet, il avait voulu voir sa belle-fille avant de pardonner ou de se brouiller tout-à-fait. Ce fut la seule explication que Mathilde put trouver à

l'apparition mystérieuse de ce personnage, et elle eut peur de lui avoir déplu.

Cependant la voiture s'arrêta. On entendit gronder sur leurs gonds les deux battans d'une grille de fer, et l'équipage franchissant une avenue sablée, s'arrêta de nouveau devant un perron, où deux laquais armés de flambeaux vinrent ouvrir la portière.

Les voyageurs descendent. L'homme d'affaires, d'abord; il donne la main à la mariée. Le mousquetaire vient ensuite, pâle, tremblant de honte et de dépit; il serre avec une rage convulsive le bras de sa belle-mère, en l'aidant à mettre pied à terre; sans les domestiques qui sont là immobiles et attentifs, il lui jetterait son infamie au visage!... Il regarde marcher devant lui la jolie Mathilde qui se détourne, en rougissant, pour le voir... Sa tête brûle... ses oreilles bourdonnent... La laisser aller, si belle! si enivrante! La tromper ainsi, elle! pauvre enfant, si confiante et si naïve! Un rire frénétique s'empare de lui.... L'homme d'affaires a peur d'un éclat.... Madame de Vauxbuin elle-même sent le rouge de la confusion lui venir sur les joues.... Dufour fait un signe

aux domestiques. A l'instant une musique délicieuse, musique de cors et de harpes, jouée par des artistes invisibles, s'élève dans les airs, suave et pure comme les cantiques des anges, et Mathilde enchantée ne peut rien voir, rien entendre de ce qui se fait autour d'elle.... Tout entière à cette musique ravissante, elle laisse passer sa mère et son mari, et monte le perron la dernière, en disant tout bas à Dufour : — Que c'est beau !

Dans une salle à manger peu spacieuse, mais élégante, aux murailles de stuc, au pavé de mosaïque, une table somptueusement servie attendait cinq convives.... cinq!.... Ce nombre de couverts attira tout d'abord l'attention de Mathilde.

— Pourquoi donc, dit-elle à sa mère qui l'avait seule suivie dans cette pièce, pourquoi donc cinq couverts, puisque nous ne sommes que quatre ?

— Il y a une autre personne, que tu as déjà vue....

— Ah! le monsieur de ce matin peut-être? Le père de....

— Tu vas voir, dit précipitamment la comtesse.

Dufour et le baron entrèrent. Le visage d'Amédée peignait le trouble de son âme, le délire de ses sens.... Mathilde allait lui parler, s'informer des motifs de son agitation.... quand un valet vêtu de noir, la serviette sous le bras, vint demander à Dufour si l'on pouvait servir. L'homme d'affaires répondit par un coup de tête affirmatif. Au même instant une petite porte, pratiquée entre deux pilastres, s'ouvrit, et le duc de G*** parut.... Alors une visible révolution s'opéra sur toutes les physionomies, à l'exception de celle de Dufour, toujours froid, toujours impassible, témoignant tout au plus le plaisir qu'allait lui causer l'honneur insigne de souper avec son maître. Le duc, d'un air empressé, s'approcha de la mariée, qui lui fit, en souriant, la révérence, comme à un beau-père dont elle sollicitait les bonnes grâces. Après un compliment fort court, mais très-flatteur, s'emparant de la main de Mathilde qu'il pressa sur ses lèvres, il la conduisit galamment à la place qui lui était destinée entre sa mère et lui. Tout

cela prit beaucoup moins de temps que nous n'en avons mis à l'écrire.

Le souper fut très-gai. Quelques mots jetés habilement par la comtesse ayant instruit le duc de l'erreur de Mathilde à son égard, le noble pair comprit son rôle à merveille. Il fut étourdissant d'esprit. Le baron, que Dufour faisait boire, en lui glissant de temps en temps une salutaire recommandation, prit enfin bravement son parti, et se montra docile acteur dans l'atroce comédie qui se jouait au bénéfice de son père prétendu. Bref, tout alla si bien, qu'au dessert chacun se mit à pleurer d'attendrissement et de joie.

Minuit sonna. Les convives se levèrent. Le vin de Champagne avait donné dans la tête de Mathilde. C'était ce que le duc et ses complices demandaient.

Un laquais, porteur d'une bougie, se présente, et demande la permission d'éclairer madame la baronne jusqu'à son appartement. Son mari veut l'embrasser; mais Dufour le retient, en riant et plaisantant, comme on fait aux mariés le soir de leurs noces. Mathilde et lui échangent un regard d'amour : le duc

fronce le sourcil. Clarence s'en aperçoit : elle entraîne sa fille, et la porte se refermant brusquement derrière elles, brise le bruit des objections animées que M. de Verneuil croit pouvoir se permettre à l'égard de certaines clauses du marché qu'il a souscrit.

Mathilde, muette, suit la comtesse. Elle voudrait pouvoir se rendre compte de tout ce qu'elle a vu et entendu. Mille choses troubles et bizarres l'inquiètent et l'intriguent.... Elle n'ose interroger sa mère, qui se moquerait d'elle sans doute....

Le laquais qui les précède ouvre une porte, puis une autre, puis une autre encore, et se retire avec respect. Une femme de chambre au minois chiffonné, à l'œil vif, coquettement vêtue, se présente, et invite les deux dames à entrer.

La mère pousse sa fille timide et irrésolue dans cette chambre ; la soubrette est restée discrètement en dehors. La mère voit, sans mourir de honte, sa fille tendre et soumise s'agenouiller devant elle en pleurant, et lui demander comme à Dieu sa bénédiction. Elle ose étendre ses mains impures sur cette tête innocente, et

murmure d'une voix sacrilége les paroles sacramentelles que Mathilde écoute avec recueillement, comme une voix céleste qui lui parlerait.... Horrible profanation! Elle entend, et son cœur ne se brise pas, et elle ne tombe point foudroyée, elle entend la douce créature lui demander humblement pardon de tous ses torts d'enfant, de toutes ses petites fautes de jeune fille, lui faire une véritable confession d'ange, à elle, la prostituée! à elle, qui a livré froidement cette belle âme au démon! Elle baise, comme Judas, et mouille de ses larmes hypocrites le front pur de cette victime qui l'implore, qui a peur d'oublier quelque chose dans sa confession; pauvre colombe sans tache que tout à l'heure le milan va saisir; douce brebis jetée sans défense dans la loge du tigre.... et par qui! par elle, l'indigne mère, qui a vendu sa fille pour de l'or, qui a placé, comme le père l'avait prédit, sa fille en rentes sur l'État!

Au moment de quitter la chambre, haletante et brisée, car, toute dépravée qu'elle fût, elle souffrait de cette scène déchirante, ses regards se portent machinalement sur le portrait d'un

homme vêtu de l'uniforme polonais, l'un des ancêtres du duc de G***. Elle lit écrit en lettres noires au bas du cadre doré de cette peinture : *Thadéus-Constantin Sobiewsky*... Thadéus!!! Alors la voilà qui se cache la figure, l'infâme! voilà qu'un cri rauque sort de sa bouche.... Elle s'enfuit, et sa fille, restée seule, se dit : — Bonne mère! comme elle est émue !

La femme de chambre, ayant vu sortir madame de Vauxbuin, revient prendre sa place auprès de la jeune personne. Elle tire d'un cabinet caché une magnifique toilette de nuit, dont elle habille sa maîtresse en silence; puis elle se retire, en jetant sur Mathilde un regard de compassion. Dufour l'avait mise dans la confidence des projets de Monseigneur.

Avant de se coucher, Mathilde, presque effrayée de se voir seule, promena ses regards sur le lieu où elle était. Cette chambre n'avait point de fenêtres; le jour y venait d'en haut, par un vitrage de cristal que voilait une gaze d'argent. Au milieu de ce dôme, deux amours en bronze doré, les ailes déployées, soutenaient un globe d'albâtre, d'où s'échappait une lumière douce, vaporeuse comme un clair de

lune à travers les arbres. Autour de la chambre qui formait le cercle, régnait une longue suite de glaces, coupées de distance en distance par des draperies de soie bleue frangées d'argent, sur lesquelles posaient suspendus six portraits en pied, comme celui qui avait si fort ému Clarence. Ces portraits, placés là par les soins de Dufour, masquaient d'autres peintures faites exprès pour l'endroit, peintures voluptueuses et presque obscènes, que l'homme d'affaires avait jugées peu convenables à laisser voir ce jour-là. Le lit, en bois de citronnier incrusté d'ébène, monté sur une estrade en marbre blanc, avait pour couronnement un aigle qui laissait tomber de son bec trois rideaux de soie blanche brochée d'or, gracieusement drapés sur les cols de cygne de la couchette. Un tapis, dessinant une seule et magnifique rosace, couvrait le plancher. Un somno antique, en bois d'ébène sculpté, soutenait un plateau de vermeil que remplissaient une coupe, un sucrier et une carafe de cristal.

Mathilde fut éblouie de tant de magnificence. — Amédée doit être bien riche, pensa-t-elle. Il faut qu'il soit riche à millions pour

avoir meublé ainsi une maison de campagne. Je conçois que son père l'ait vu avec regret d'abord épouser une pauvre fille comme moi.....

Puis la fille du pendu de Berlin se mit à genoux auprès d'une bergère, et de son âme candide elle éleva au ciel des remercimens pour le sort dont elle allait jouir.

Elle se coucha....

A peine elle était couchée, que les amours du plafond laissèrent éteindre le globe de feu qu'ils portaient.

Étonnée de cette obscurité subite, Mathilde appela plusieurs fois... Personne ne vint... — Au fait, se dit-elle, je n'ai pas besoin d'y voir clair pour dormir!

Car le sommeil pesait sur ses paupières, en dépit du tumulte d'images séduisantes qui auraient dû la tenir éveillée. C'est que la pauvre petite avait bu du vin de Champagne.

Elle s'endormit, paisible et sans reproche, prête à faire des songes rose et frais comme elle.... un peu surprise peut-être de ne pas voir venir Amédée.... quand, tout à coup, elle se sentit étouffée, écrasée sous le poids

d'un horrible cauchemar, monstre d'enfer aux yeux froids, au souffle glacé, aux griffes de feu, qui se tordait sur elle et lui déchirait le cœur! — Au secours!.... Maman!... Au secours!... —Vingt fois ces cris de détresse qu'elle poussait épouvantée, s'arrêtèrent sur ses lèvres, brisés par une force inconnue, avant qu'elle s'éveillât et qu'elle pût s'entendre crier. . Enfin, elle ouvrit les yeux, elle toucha tout autour d'elle, elle alongea ses bras à droite et à gauche, et, ne trouvant rien que les rideaux, elle se rassura peu à peu... Elle se mit sur son séant, et ce long soupir de satisfaction que l'on jette au sortir d'un mauvais rêve s'échappa de sa poitrine soulagée... Alors, il lui sembla que quelqu'un marchait à côté du lit : elle entendit le bruit mesuré d'une respiration... — Qui est là? dit-elle avec effroi....

— C'est moi.... répond une voix d'homme, timide, craintive, à peine articulée.

— Oh! que vous m'avez fait peur!... Vous êtes donc sans lumière?

L'innocente croyait reconnaître la voix d'Amédée...

L'homme s'approche.... il avance une main

tremblante qui cherche et trouve une autre main tremblante aussi qui venait au devant d'elle. Il prend cette main et la baise.... La jeune fille lui parle; elle l'appelle de sa voix douce et confuse; elle lui dit : — Mon Amédée ! — Il ne répond pas cette fois.... Palpitant de désirs, rajeuni d'amour, dévorant dans sa pensée des trésors que la pauvre abusée abandonnera docilement, le duc met un pied sur l'estrade et s'élance.... Il jette son cadavre de soixante ans à côté de ce corps de vierge si jeune et si vif.... L'enfant éperdu, tremblant, veut se dérober à cet homme qui s'approche.... Elle se recule, elle se cache, elle se fait petite.... Impitoyable, il la poursuit, il la saisit, il l'enlace de ses bras que la passion qui le brûle a fortifiés.... Transporté, délirant, il oublie son rôle.... il parle haut, avec sa voix à lui. Elle le reconnaît !... — Ah mon dieu ! mon dieu ! s'écrie-t-elle. — Et la voilà qui tombe et roule de ce lit par terre. La voilà qui court comme une folle, et cherche une issue à cette chambre sans fenêtres et sans portes. Elle crie, elle s'arrache les cheveux ; elle appelle sa mère, elle pleure.... et s'évanouit.

Le noble pair s'attendait à tout cela. Il se lève et la cherche autour de la chambre. Il la trouve étendue, frémissante, froide.... Il lui pose la tête sur ses genoux. Il a tiré une sonnette à côté du lit : la lumière est revenue.

— Mathilde ! ma bien aimée ! calmez-vous ! n'ayez pas peur.... Mathilde !

Elle le regarde avec ses yeux tout grands ouverts et ne le voit pas d'abord. Il l'appelle encore d'une voix suppliante ; il pleure, en baisant son visage baigné de larmes glacées ; il se reproche sa brutalité de tout à l'heure, le vieillard ! Car il l'aime de toutes les forces de son âme : car jamais, dans toute sa vie, il n'a vu, désiré, rêvé de femme belle, ravissante, angélique comme celle-là.... Ce n'est point un caprice passager, ce n'est point une fantaisie de vingt-quatre heures ; c'est un amour long-temps nourri, long-temps comprimé ; il a réfléchi six mois à cet amour ; il l'a pesé et repesé mille fois dans sa tête avant d'acheter cette femme. Maintenant qu'elle est achetée et payée ; maintenant qu'elle est à lui, bien à lui, dans sa maison, dans une chambre qui ne s'ouvre

qu'à sa voix, il ne la laissera pas aller.... il l'aime trop pour cela ! il la tuerait, il se tuerait plutôt !... mais il veut qu'elle l'aime aussi, il ne veut pas qu'elle le maudisse.... la voir pleurer lui fait mal, la voir se tordre et se crisper ainsi sur la terre, lui déchire le cœur... Aussi, le voilà qui pleure et qui demande pardon : — Mathilde ! mon ange ! n'aie pas peur de moi... je t'aime... veux-tu que je m'en aille, dis ? Un mot ! un seul mot !

La pauvre enfant se ranime un peu... Ses yeux se rouvrent.... Elle se voit là, par terre, presque nue dans les bras d'un homme... de l'homme qui tout à l'heure.... Oh ! Désolée de se voir ainsi déshonorée, perdue, démêlant déjà les affreuses vérités que cachaient les mystères de tout le jour, elle se dégage et voudrait fuir; et, dans sa rage impuissante, elle se meurtrit aux panneaux de la chambre.... Lui, pour l'apaiser, se traîne après elle à genoux et les mains jointes.... il la désarme à force de prières... il l'oblige à le regarder, à lire sur son visage la douleur dont il est plein... Elle se calme enfin aux sermens qu'il lui fait de la

respecter comme une sœur. Elle pleure quelque temps encore ; et puis tout à coup ses yeux se sèchent, l'expression d'une véritable colère allume sa physionomie : elle se jette dans une bergère, et cette faible jeune fille qui tremblait tout à l'heure, qui n'avait de force que pour pleurer, ordonne d'une voix impérative à son ravisseur de lui dire, tout entière, l'horrible histoire du complot dont elle est la victime.

Le duc obéit. D'une voix altérée, il raconta tout ce que l'on a vu dans le chapitre qui précède. Il conclut en essayant de faire sentir à la jeune fille l'isolement complet où ces événemens l'avaient placée, et l'espèce de nécessité qui en résultait pour elle de se confier à lui, désormais son seul protecteur sur la terre !

— Et le Roi, Monsieur? dit-elle en l'interrompant ; si j'allais tout dire au Roi ?

Le noble pair fut confondu.

— Sortez, reprit-elle ; laissez-moi seule. Demain vous aurez ma réponse.

Il sortit.

M. Dufour l'attendait. Le maître passa brusquement, sans même jeter les yeux sur lui, et rentra dans son appartement.

Il était quatre heures du matin.

FIN DE LA SECONDE PARTIE ET DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

—

PREMIÈRE PARTIE.

Chap.	Ier.	L'Extrait mortuaire.	3
	II.	Séparation.	33
	III.	Le Menuisier et sa femme.	55
	IV.	La Conspiration.	101
	V.	Un Cœur de père.	135
	VI.	La Police.	187
	VII.	Le Cachemire.	207
	VIII.	Les deux Devoirs.	223
	IX.	Le Fidéicommis.	257

DEUXIÈME PARTIE.

X.	L'Atelier.	291
XI.	Le Pair de France.	315
XII.	Quelques Lettres.	343
XIII.	La Nuit des noces.	395

—